



Cofinancé par le
programme Erasmus+
de l'Union européenne



UNIVERSIDADE
DE ÉVORA



UNIVERSITÀ
DEGLI STUDI
DI PADOVA

UNIVERSIDADE DE ÉVORA

Mestrado em Gestão e Valorização do Património Histórico e Cultural -

Master Erasmus Mundus TPTI

(Techniques, Patrimoine, Territoires de l'Industrie : Histoire, Valorisation,
Didactique)

*"El Barracón" d'esclaves, de logements et de sépulcre dans la plantation de
canne à sucre cubaine au XIXe siècle.*

Osmán Francisco Alfonso Torriente

Orientadores / Sous la direction de: Filipe Themudo Barata ; Antónia Fialho Conde

Évora, agosto de 2022 | Évora, août 2022



UNIVERSIDADE DE ÉVORA

Mestrado em Gestão e Valorização do Património Histórico e Cultural -

Master Erasmus Mundus TPTI

(Techniques, Patrimoine, Territoires de l'Industrie : Histoire, Valorisation,
Didactique)

*"El Barracón d'esclaves, de logements et de sépulcre dans la plantation de
canne à sucre cubaine au XIXe siècle.*

Osmán Francisco Alfonso Torriente

Orientadores / Sous la direction de: Filipe Themudo Barata ; Antónia Fialho Conde

Évora, agosto de 2022 | Évora, août 2022

Composition du Jury

Presidente: Ana Cardoso de Matos

Arguente: João Gabriel Candeias Dias Soares

Orientador: Antónia Fialho Conde

Vogal: Rute Matos

Vogal: Giovanni Luigi Fontana

Resumo

"El Barracón" de escravos, alojamentos e sepulcros na plantação de açúcar cubano no século XIX.

A minha investigação propõe uma análise histórica acerca da emergência e da evolução de uma estrutura arquitectónica singular na plantação açucareira cubana do século XIX. Esta estrutura, destinada ao confinamento de escravos durante o período de maior crescimento da indústria açucareira, era única e era conhecida como o *Barracón*.

Este trabalho visa, em primeiro lugar, expor os valores intrínsecos deste tipo de edifício espalhado por Cuba e depois propor uma estratégia para a patrimonialização deste macabro símbolo do que foi a escravatura negra em Cuba.

O estudo também reflecte sobre a singularidade da escravatura negra em Cuba, especialmente no século XIX, quando estava no seu auge, e as condições socioeconómicas que a impeliram. O espaço é também dedicado a uma apreciação das tradições culturais que surgiram dentro das suas paredes e que hoje fazem parte da identidade cubana.

Palavras-chave: escravidão negra; século dezenove ; Cuba; plantação de açúcar; Barracón, Cultura e Patrimônio Afro-cubano.

Résumé

"El Barracón" d'esclaves, de logements et de sépulcre dans la plantation de canne à sucre cubaine au XIXe siècle.

Ma recherche propose une analyse historique de l'émergence et de l'évolution d'une structure architecturale singulière dans la plantation sucrière cubaine du XIXe siècle. Cette structure, destinée à l'enfermement des esclaves au plus fort de la croissance de l'industrie sucrière, était unique et était connue sous le nom de *Barracón*.

Ce travail vise d'abord à exposer les valeurs intrinsèques de ce type de bâtiment disséminé dans tout Cuba, puis à proposer une stratégie de patrimonialisation de ce symbole macabre de ce que fut l'esclavage noir à Cuba.

L'étude se penche également sur le caractère unique de l'esclavage des Noirs à Cuba, notamment au XIXe siècle, lorsqu'il était à son apogée, et sur les conditions socio-économiques

qui l'ont motivé. Un espace est également consacré à l'appréciation des traditions culturelles qui ont émergé entre ses murs et qui font aujourd'hui partie de l'identité cubaine.

Mots clés : esclavage des Noirs ; XIXe siècle ; Cuba; plantation de sucre ; *Barracón*, Culture et patrimoine afro-cubain.

Abstract

"El Barracón" of slaves, housing and sepulcher in the Cuban sugarcane plantation in the nineteenth century.

My research proposes a historical analysis of the emergence and evolution of a singular architectural structure in the Cuban sugar plantation of the 19th century. This structure, intended for the confinement of slaves during the period of greatest growth of the sugar industry, was unique and was known as the *Barracón*.

This work aims, first, to expose the intrinsic values of this type of buildings scattered throughout Cuba and then to propose a strategy to preserve as heritage this macabre symbol of what was black slavery in Cuba.

The study also reflects on the uniqueness of black slavery in Cuba, especially in the 19th century, when it was at its peak, and the socioeconomic conditions that drove it. Space is also devoted to an appreciation of the cultural traditions that emerged within its walls and that today form part of the Cuban identity.

Keywords: black slavery; Nineteenth century ; Cuba; sugar plantation; *Barracón*, Afro-Cuban Culture and Heritage.

Table de figures

No.	Description	Page
Fig.1.1	J.F. Landaluze. Plantation de sucre, d'après.	27
Fig.1.2	<i>Barracón</i> de l'ancienne sucrerie <i>Amistad</i> , province de Mayabeque, Cuba.	28
Fig.1.3	<i>Barracón</i> de l'ancienne sucrerie <i>Amistad</i> , province de Mayabeque	30
Fig.1.4	J.F. Landaluze, Servicio Doméstico	33
Fig.2.1	Victor Schoelcher	38
Fig.2.2	Moulin à sucre <i>El Pedrerío</i>	41
Fig.2.3	Moulin à sucre <i>Acana</i>	42
Fig.2.4	Moulin à sucre <i>Flor de Cuba</i> .	43
Fig.2.5	Familia Manrique de Lara	50
Fig.2.6	<i>Barracón</i>	64
Fig.2.7	Diagrame du <i>barracón</i>	66
Fig.2.8	<i>Barracón</i> Ingenio <i>San Martín</i>	67
Fig.2.9	Moulin à sucre <i>Flor de Cuba</i>	68
Fig.3.1	Instruments de torture pour la traite des esclaves	77
Fig.3.2	Stockage sur un bateau d'esclaves	78
Fig.3.3	Traite des esclaves	79
Fig.3.4	Barco Negrero.	79
Fig.3.5	<i>Barracón</i> de la sucrerie <i>Taoro</i>	81
Fig.3.6	Moulin à sucre <i>El Progreso</i> .	82
Fig.3.7	Première représentation déformée de la race noire dans la littérature scientifique	91

Fig.3.8	Achat d'esclaves.	94
Fig.3.9	J.F. Landaluze. <i>Día de reyes</i>	97
Fig.3.10	Tratado Enciclopedico de IFA.	98
Fig.3.11	Système oraculaire	99
Fig.3.12	<i>Babalawo</i>	99
Fig.3.13	J. F. Landaluze. <i>Diablito Ñañigo</i>	101
Fig.3.14	Fufú	105
Fig.4.1	Eduardo Laplante. Trinidad	112
Fig.4.2	Moulin à sucre Trinidad	118
Fig.4.3	Des tours dans le <i>Valle de los Ingenios</i> Trinidad	119
Fig.4.4	Structure et fonctionnement des plantations Brésil	120
Fig.4.5	Plantations EEUU	121
Fig.4.6	Slaves quarters	122
Fig.4.7	Schéma de la stratégie de patrimonialisation	123
Fig.4.8	Schéma de la évaluation stratégie de patrimonialisation	128

Index des cartes

No.	Description	Page
Carte.1	Ports d'esclaves siècle XVIII et XIX	76
Carte 2	<i>Valle de los Ingenios</i> . Trinidad.	119

TABLE DE MATIÈRES

Introduction.....	1
Chapitre 1 Fondements théoriques et méthodologie	7
1.1 Définition du problème et des objectifs de la recherche.....	7
1.2 Sources utilisées.....	8
1.3 État de l'art.....	12
1.4 Concepts centraux de ma recherche.....	16
1.4.1 Les lieux de la honte.	19
1.5 La Route de l'esclave.....	21
1.6 Origine et base de la recherche.....	24
1.6.1 La traite négrière et la plantation sucrière à Cuba au début et au milieu du 19ème siècle..	24
1.6.2 Le <i>Barracón</i> des esclaves.....	27
1.7 Débat actuel sur la question dans la société civile cubaine.....	31
Chapitre 2 Émergence et consolidation des barracones d'esclaves dans la plantation sucrière cubaine au XIXe siècle.	38
2.1 La production de sucre et la traite des esclaves au XIXe siècle à Cuba.....	40
2.2 Particularités du Cuba colonial et de sa "sacarocracia" terrienne par rapport à d'autres régions du monde.	47
2.3 Positions de la bourgeoisie cubaine concernant l'utilisation de la main-d'œuvre esclave, rébellions les plus notoires.	53
2.4 Début de l'utilisation du barracón comme méthode idéale de contrôle.	62
Chapitre 3 Les barracones d'esclaves sont devenues un symbole de la barbarie et un refuge pour la culture noire.	74
3.1.1 Le voyage.....	76
3.1.2 Travaux de plantation.....	80
3.1.3 Alimentation, vêtements, santé et sexualité.	87

3.2 Les traditions culturelles dont l'origine ou la consolidation se trouve dans la barracón.	93
Chapitre 4- Une stratégie de patrimonialisation des casernes d'esclaves.....	109
4.1 Références pour la définition de ma stratégie de patrimonialisation	110
4.2 La Route de l'esclave et sa relation avec la patrimonialisation du paysage des plantations cubaines et des casernes.	114
4.3 - Proposition d'action.	123
Conclusions	131
Bibliografía.....	132
Annexes	134

Introduction

L'historien cubain Pérez de la Riva a écrit que le *barracón* d'esclaves, était le symbole ultime de la barbarie des esclaves et de la domination coloniale à Cuba. Cette image n'a jamais quitté mon esprit depuis mes années de lycée et a été le premier catalyseur de cette recherche. La condition de captivité de l'esclave noir et le processus (alimenté par une infinité de facteurs) par lequel il a été privé de caractère et affaibli jusqu'à la nullité morale est, à mon avis, le sujet de recherche le plus sous-estimé de l'historiographie occidentale.

La traite des esclaves a duré environ 400 ans et le nombre d'esclaves qui sont arrivés en Amérique est estimé entre 16 et 18 millions. Aucun autre processus migratoire dans le monde n'a été d'une telle ampleur. A ce chiffre, il faut ajouter un nombre élevé de morts dans la traversée, dans le processus de capture et dans la dispersion des sociétés africaines auxquelles appartenaient les Africains destinés à être vendus et réduits en esclavage. De plus, à cette démographie du commerce atlantique légal, il faut ajouter le commerce clandestin et la piraterie qui ont introduit un nombre d'esclaves encore non calculé.

Dans le cas de Cuba, le travail de l'esclave noir a cimenté notre naissance en tant que nation. Il est impossible de définir le patrimoine cubain sans l'un des piliers de sa culture, l'industrie sucrière. La forme même de l'organisation sociale et culturelle de la société cubaine est conçue sur la base de l'impact qu'a eu et qu'a eu la production de sucre à partir de la canne à sucre. Il est essentiel que les recherches visant à enrichir la compréhension de notre identité se penchent sur les fondements de la culture associée à la production de sucre. Mais il existe, à mon avis, un pendant silencieux de cette culture, le travail de millions d'esclaves noirs chargés de soutenir l'économie sucrière. Il est de plus en plus urgent de mieux aborder la figure de l'esclave noir amené d'Afrique ou né en captivité sur la plantation. Le racisme lié à cette peur ancestrale de l'homme noir doit et peut être combattu par des approches de l'histoire qui permettent de connaître réellement l'assimilation violente des esclaves noirs dans les sociétés américaines et la réalité des conditions auxquelles ils ont été exposés à leur arrivée en Amérique.

Ce travail vise tout d'abord à expliquer l'origine du *barracón* dite des esclaves, notamment dans sa variante de *cour intérieure*. C'est-à-dire montrer les causes historiques qui ont servi de catalyseur à Cuba et en ont fait une structure unique en son genre dans le système esclavagiste du XIXe siècle. Mes recherches se fondent sur les travaux antérieurs de nombreux historiens dont les conclusions, à la lumière des nouvelles méthodologies historiques, peuvent sembler rudimentaires. J'estime qu'il est approprié de moderniser bon nombre des études les plus

marquantes sur le sujet, qui, bien qu'elles nous donnent une idée assez claire du phénomène, nécessitent un spectre d'analyse plus large.

Malgré cela, ma principale contribution à la compréhension du *barracón* des esclaves est surtout liée à la défense de son caractère patrimonial. Je veux comprendre cet espace de confinement et de torture comme un espace vivant, le berceau d'expressions culturelles qui définissent Cuba avec sa propre identité. Cette culture noire, tant vantée aujourd'hui, a été pendant des années obligée de prendre la clandestinité pour survivre, et pour expliquer ses fondements, il faut parler du *barracón*. Par exemple, les dettes de la musique et de la danse d'aujourd'hui envers l'environnement de l'esclavage des Noirs sont de plus en plus soulignées, mais il n'y a pas d'explication rigoureuse de l'évolution de ces expressions artistiques depuis leurs origines, qui étaient dominées par le mépris, jusqu'à l'impact qu'elles ont aujourd'hui, où elles sont accueillies et louées.

Il est frappant de constater que dans une nation et une société qui (au moins depuis 1959) n'a eu de cesse de tisser des liens avec son passé noir, et qui a également exigé l'incorporation des noirs à tous les niveaux de la société avec des résultats plausibles, a condamné à l'oubli et à la honte les espaces qui devraient devenir la meilleure expression de la condamnation du racisme. A mon avis, aucun travail n'a été fait à Cuba pour générer un message éducatif avec les symboles appropriés. Jusqu'à présent, on a préféré condamner le type de racisme et de ségrégation qui a été imposé à Cuba dans la première moitié du XXe siècle à la manière du Sud-américain, et que le gouvernement révolutionnaire a fini par éliminer.

Mais dans cette campagne idéologique, la genèse du racisme historique dans son épisode le plus tragique, l'esclavage des Noirs, a été condamné à l'oubli. En d'autres termes, au nom d'un récit idéologique et de la confrontation avec l'ennemi du Nord, une période historique spécifique, les 50 premières années de la République, a été privilégiée pour le débat sur le racisme anti-noir. Ces années s'inscriront dans l'imaginaire de la Révolution cubaine comme l'apogée de l'expression du racisme institutionnel. Le désir populaire anti-impérialiste et anti-américain a été nourri, accusant l'impérialisme yankee de tous les maux, y compris le racisme. Une analyse pas tout à fait inexacte, mais une analyse d'exclusion, et une analyse dans laquelle l'émotionnel a primé. En bref, l'analyse historique de la question n'a jamais été traitée de manière suffisamment approfondie.

Cette confusion initiale a entraîné une autre confusion et, par conséquent, on a supposé qu'une fois que les mesures favorisant la ségrégation raciale à Cuba auraient été abrogées, le racisme disparaîtrait également comme par magie. Il s'agit d'une thèse que la réalité à Cuba a

démence à plusieurs reprises. Le racisme et l'inégalité des chances entre les Blancs et les Noirs n'ont pas disparu, l'équilibre social favorise encore largement les premiers, et à mesure que la crise économique cubaine s'aggrave, ces différences deviennent plus palpables. Bien que la société cubaine soit, à tous égards, l'une des moins racistes de l'hémisphère (compte tenu de son hétérogénéité), le racisme est loin d'être un phénomène éradiqué. Et j'ai le sentiment que tous les progrès accomplis pourraient subir un revers, car les fondements de l'éducation sont sapés quotidiennement. Malheureusement, dans la conception d'une stratégie éducative, les variables historiques n'ont pas été interprétées de manière approfondie et les études sur la race ¹ à Cuba ont été principalement propagandistes plutôt que scientifiques.

Pour les *barracones* qui survivent encore, dispersées dans tout le pays, l'horizon ne doit pas être l'abandon. Ils font partie du patrimoine de la nation, tout comme les anciennes sucreries, leur envers idyllique. Expression de la volonté de la *sacarocracia* cubaine, les moulins à sucre ont été protégés et exposés avec la dose de nostalgie et de romantisme avec laquelle sont vénérés les symboles du substrat identitaire et ont reçu un autre traitement qui implique malheureusement de cacher le côté amer de cette richesse, le travail de centaines de milliers d'esclaves noirs. Ce refus d'aborder un passé si proche et de rejeter la valeur intrinsèque de ces espaces de l'horreur de l'esclavage implique en quelque sorte de perpétuer un modèle de rejet du peuple noir et de sa culture.

En substance, j'espère que ce document soit ma contribution à une meilleure compréhension du phénomène de l'esclavage en Amérique. Le corpus de recherches sur la réalité de l'esclave noir dans les Caraïbes est encore insuffisant. Après plusieurs efforts pour comprendre comment la culture africaine a été assimilée dans nos contrées, les préjugés et les opinions biaisées sur le sujet persistent.

Ces dernières années, de nombreux efforts ont été déployés pour sauver l'héritage colonial de Cuba, mais le *barracón* des esclaves, et par extension tout ce qui a trait à la culture et au mode de vie des Africains noirs, restent une tâche en suspens. Il est essentiel de sauver et de protéger les traditions, les témoignages, les dessins et les objets de toute nature qui entourent le *barracón* en tant que symbole. Héritage d'une culture qui a souvent été soumise. Entre les pénuries économiques et l'indolence de certains responsables de la protection du patrimoine,

¹ Il existe un consensus dans la communauté scientifique concernant l'imprécision de la définition du concept de race pour une description fiable de la réalité, la faiblesse de sa rigueur scientifique, bien qu'il s'agisse d'un terme largement accepté dans le cadre historique de cette recherche et qu'il soit le terme qui donne naissance au concept de racisme. Nous ne devrions pas utiliser le concept de race car il est opposé à la science, mais pour une meilleure compréhension des phénomènes décrits dans ce travail de recherche, je me permets de l'utiliser.

de larges pans de la culture noire sont oubliés ou relégués à des projets de moindre importance et de moindre valeur.

La défense de la valeur patrimoniale des quartiers des esclaves ne peut pas revenir à l'ancienne voie qui consiste à donner la priorité à la voix du maître en excluant complètement l'histoire de l'esclave. Ceci est complexe car la plupart des principaux témoins n'ont laissé aucune trace de ce que nous essayons de décrire. Un autre élément néfaste dans la recherche sur l'esclavage des Noirs consiste à considérer la traite des esclaves uniquement comme une opération commerciale dans laquelle le travail des esclaves fonctionne comme un atout économique, simplifiant ainsi la tragédie que ce processus a provoquée.

Dans l'état actuel de la recherche académique, l'accès aux informations de toutes sortes s'est multiplié, des bases de données statistiques énormes et de plus en plus accessibles ont été créées et développées. Le travail conjoint de plusieurs universités a permis de mettre à la disposition des jeunes chercheurs des informations auparavant inaccessibles, permettant ainsi de revisiter d'anciens concepts historiques sans entraîner une dépense disproportionnée de ressources.

Jusqu'à présent, les études sur le sujet qui m'intéresse² ont souffert d'une approche trop froide, qui nécessite de mettre en perspective les différents acteurs socio-économiques et avec comme horizon une perspective culturelle. Aujourd'hui, il est également possible de faire une lecture novatrice des sources (dont certaines sont longuement discutées dans l'état de l'art de cette recherche) et de les confronter à un travail de terrain méticuleux. Analyser le *barracón* en tant que concept sans dialoguer avec les exemples, les structures architecturales qui ont survécu, me semble être un crime compte tenu de ce qu'il représente pour la culture cubaine.

La mémoire a été conçue structurellement comme suit :

Le premier chapitre commence par décrire la méthodologie de travail à suivre, les objectifs généraux et spécifiques sont indiqués. Il commente ensuite l'état actuel du problème sur la base des différentes réflexions académiques sur le sujet et, enfin, définit les concepts centraux du cadre théorique.

Dans un deuxième chapitre, j'ai l'intention d'examiner l'histoire et de caractériser l'origine, les modèles architecturaux utilisés et l'évolution progressive du *barracón* des esclaves. Dans ce chapitre, je me concentrerai sur son exclusivité en tant qu'instrument de contrôle,

² Je fais référence à ces études de manière approfondie dans l'état de l'art de cette recherche.

établissant un parallèle avec le reste des modèles économiques qui employaient les esclaves noirs en Amérique. Dans ce chapitre, j'identifie également les différences du design par rapport à la zone géographique dans laquelle il est construit à Cuba et j'évalue son évolution dans le contexte historique.

Le chapitre trois devient une réflexion sur les raisons de la patrimonialisation du *barracón*. À cette fin, je propose de l'identifier comme une structure unique et d'expliquer la richesse de l'héritage des esclaves. Je m'appuie ensuite sur ces éléments pour justifier la nécessité de préserver le *barracón* en tant que symbole de l'esclavage des Noirs et fragment essentiel de la mémoire historique de nos peuples. Cette présentation comprend une systématisation et une mise à jour des références théoriques qui renforcent la nécessité de défendre ce symbole de l'identité cubaine.

Le quatrième et dernier chapitre est consacré à un résumé du *travail de terrain* et aux principaux apports de ma recherche sur le sujet. À cette fin, j'ai choisi un paysage culturel protégé pour sa valeur patrimoniale et j'ai valorisé la possibilité d'y rendre visibles les casernes d'esclaves existantes, en tenant compte de leur degré de conservation et des possibilités d'exploitation comme attraction touristique et comme modèle éducatif et identitaire pour la communauté. Dans la section consacrée aux conclusions, les éléments centraux qui définissent la valeur historique du *barracón* dans l'histoire économique et sociale de Cuba ont été inclus. Il comprend également un bref résumé des éléments qui suggèrent la nécessité d'une patrimonialisation et une réflexion pertinente sur les éventuelles contradictions que ce processus de patrimonialisation entraînerait. Ma recherche se termine par une brève évaluation de l'importance d'enrichir la mémoire historique cubaine par l'un de ses symboles les moins connus.

Chapitre 1 Fondements théoriques et méthodologie

1.1 Définition du problème et des objectifs de la recherche.

Les efforts déployés dans le monde entier pour sauver les lieux où les horreurs de l'esclavage ont été pratiquées, sont précieux. L'étude de la réalité des esclaves noirs amenés en Amérique a une grande valeur éducative. La Route de l'esclavage, une initiative promue et financée par l'Unesco, en est un magnifique exemple. Toutefois, dans de nombreux pays où le travail des Noirs était essentiel, l'importance d'étudier les structures socio-historiques sur lesquelles reposait l'esclavage n'a pas été pleinement appréciée.

Les principaux vestiges de cette société continuent d'être abordés avec un faux optimisme bien intentionné qui ne privilégie que le culturel et ignore les dommages et les préjugés déversés au fil des siècles sur la race noire. Les *barracones* d'esclaves, symbole ultime de l'horreur de l'esclavage, constituent un bon point de départ pour renverser cette situation. Ma recherche part de ces lacunes et vise à établir les valeurs patrimoniales des *barracones* d'esclaves, des structures qui, malgré leur grande valeur pour la compréhension de l'histoire cubaine et de l'esclavage en tant que phénomène singulier, sont abandonnées.

Avant d'entamer mes recherches, j'ai établi, dans un premier temps, une série de questions que j'ai soumises à un examen rigoureux. Mon idée était qu'à partir d'eux, je pourrais aborder plus clairement les objectifs qui guideraient plus tard mes actions en tant que chercheur. Ces questions m'ont tout d'abord aidé à décider ce qui m'intéressait exactement et pourquoi. Deuxièmement, et ce n'est pas moins important, ils m'ont aidé à définir les informations que je devais recueillir et à organiser ces sources. Et troisièmement, ils m'ont aidé à soumettre les concepts centraux de la recherche à une mise à jour en accord avec les avancées de l'historiographie sur le sujet. Le même mot, au fil de l'évolution de la société, désigne des choses différentes à des moments différents. Il convient également de garder à l'esprit qu'en dehors de leur signification directe, de nombreux termes qui évoquaient autrefois des suggestions ne le sont plus aujourd'hui.

Après avoir soumis chaque question à un examen rigoureux, j'ai commencé à définir les objectifs de cette étude et à en fixer l'orientation. Après un processus maladroit consistant à patauger dans des idées et des doutes divers, la même énergie centripète de ce chaos initial conduit à des objectifs polis et clairs. Les éléments non pertinents sont éliminés de l'équation et je peux me concentrer sur ce que j'ai déjà établi comme essentiel.

Certaines de ces questions étaient les suivantes :

Qu'entend-on par *barracón* dans cette recherche ?

Y a-t-il une relation directe entre l'évolution de la plantation sucrière cubaine et l'adoption du *barracón* comme méthode de confinement ?

Quels sont les éléments qui en font une structure unique dans le système esclavagiste établi en Amérique au cours du 19ème siècle ?

Comment le *barracón* et son régime strict ont-ils influencé l'intégration ultérieure des Noirs dans la société cubaine ?

Quels éléments de la culture noire afro-cubaine sont originaires du *barracón* ?

Le *barracón* était-il finalement efficace en tant qu'instrument de contrôle, et comment cette efficacité peut-elle être vérifiée ?

Les *barracones* d'esclaves ont-elles une valeur pour la compréhension de l'histoire et de la culture cubaines qui les rende dignes d'un processus de patrimonialisation ?

Ces questions m'ont aidé à établir une problématique qui englobe l'essence de ma recherche et à partir de laquelle j'ai pu définir mes objectifs.

Problématique

Comment valoriser les dons patrimoniaux du *barracón* des esclaves pour assurer sa protection en tant que symbole de l'esclavage des Noirs à Cuba ?

Les objectifs de la recherche sont les suivants

- 1- Systématiser les références théoriques sur le *barracón* comme symbole d'identité.
- 2- Caractériser l'évolution architecturale et utilitaire du *barracón*.
- 3- Identifier les différences dans sa conception en fonction du contexte historique et des différentes régions de Cuba.
- 4- Identifier et exposer la richesse pour l'héritage/identité cubaine et le besoin de conservation du *barracón* comme symbole de l'esclavage noir.

1.2 Sources utilisées

Cette recherche a été caractérisée par un travail exhaustif sur les sources documentaires et les informations qu'elles contiennent ont défini la structure du projet. Je suis parti de ce qui était déjà connu sur le sujet et j'ai essayé d'isoler les études qui se caractérisaient par leur ampleur et ne traitaient pas en profondeur les individualités grâce auxquelles un bien meilleur travail de comparaison et d'évaluation peut être effectué. Il existe des opinions divergentes sur le même sujet parmi les nombreuses sources consultées, mais ces contradictions ont été signalées de manière appropriée et les informations qui offrent le plus de clarté par rapport aux objectifs de cette recherche ont été classées par ordre de priorité. Toutes les sources ont été soumises à une classification et à une critique afin de déterminer leur authenticité et leur véracité. Dans certaines sources d'un haut niveau de complexité, par exemple les témoignages d'esclaves, seules les informations qui ont été contrastées et vérifiées avec d'autres sources ont été incluses.

Il est sain de se méfier autant que possible des références documentaires. Il existe de nombreuses références qui ne sont pas tout à fait exactes et qui ne tiennent pas compte d'éléments très spécifiques ou particuliers de l'environnement. Et il est essentiel que cette analyse soit toujours basée sur des questions qui ennoblissent la vision de l'objet de la recherche. Par exemple, pourquoi y a-t-il plus de *barracones* du même type dans l'ouest du pays que dans l'est ? Quel rôle les *barracones* ont-elles joué à Cuba après la fin de l'esclavage?

Les principales sources de consultation ont été :

- Photographies des ruines des *barracones* encore conservées à Cuba, ainsi que des images de croquis et de dessins réalisés par des peintres ou des illustrateurs du XIXe siècle.
- Documents et archives de la colonie qui légifèrent et réglementent la construction et l'aménagement des *barracones* et la discipline à suivre par les esclaves.
- Une autre source de référence précieuse a été les recherches antérieures sur les *barracones* d'esclaves.³

Malheureusement, ces recherches antérieures abordent le sujet principalement en traitant le *barracón* comme une dépendance utilitaire au sein de l'usine. Ce manque est une expression de la absence de voix des noirs dans l'histoire cubaine, puisque ne sachant ni lire ni écrire, ils restent des sujets privés d'histoire, seulement des figures dans l'historiographie.

³ L'auteur Pérez de la Riva, par exemple, est l'un des auteurs les plus cités à cet égard.

- Enfin, il a été fait appel aux témoignages oraux encore conservés sur la vie dans le *barracón* et aux entretiens avec des conservateurs ou muséographes cubains qui ont apporté leur expérience et leurs connaissances sur le sujet.

Parmi les sources mentionnées ci-dessus, je n'en inclus pas une qui est essentielle, les enquêtes et les résultats respectifs des différentes études archéologiques de terrain réalisées par les institutions archéologiques cubaines.

La question de savoir si l'archéologie peut apporter quelque chose à la compréhension des périodes historiques récentes est un débat obsolète. Il me semble que le point de vue orthodoxe qui limite l'archéologie à fournir des informations uniquement sur les périodes de l'évolution humaine, pour lesquelles les sources sont rares ou de portée limitée, a été abandonné. Ou pire encore, donner la priorité à certains objets ou périodes "vraiment précieux" et en écarter d'autres qu'il considère de moindre importance selon des critères fallacieux.

C'est un fait que l'archéologie est fondamentale pour comprendre le *barracón*. Non seulement pour compléter les sources historiques, mais aussi pour mieux comprendre la signification des vestiges archéologiques eux-mêmes. Prendre en charge la recherche à partir de ce point décrit par l'archéologie comme "l'occupation de l'espace par les êtres vivants et réciproquement, le rôle de l'espace dans son dynamisme et son évolution". L'archéologie est nécessaire car l'un des principaux conflits dans l'historicisation du *barracón* est le manque de documentation historique étendue. L'archéologie pourrait reconnaître et définir la nature réelle de ce patrimoine, en mettant en évidence la diversité et la richesse de son architecture.

Il est vrai qu'à Cuba, il est nécessaire de changer l'approche, car malheureusement, pendant longtemps, les professionnels qui se consacraient à l'étude de la période coloniale étaient principalement formés en histoire ou en architecture. Un phénomène que l'on retrouve dans de nombreux travaux archéologiques sur cette période au XXe siècle, avec une tendance à la description monumentale. Les descriptions historiques ou architecturales abondent, avec peu d'apports archéologiques.

Il est essentiel d'établir des définitions précises, d'organiser les concepts, d'établir une hiérarchie. L'écosystème analysé doit être évalué en fonction d'une myriade d'éléments qui peuvent définir son époque et, bien sûr, une étude du paysage est nécessaire. Nous parlons de faits archéologiques, pas seulement de faits historiques.

L'étude archéologique de l'ancienne *barracón* à réaliser doit comporter une série d'éléments :

- Analyse du site selon les variables suivantes : occupation temporaire, intégration dans le fonctionnement du moulin et de la plantation; dimension de la propriété/ proportion et numéro d'esclaves.

- Renouveler les approches naturalistes et ethnographiques ;

- Consolider et réinterpréter le travail de terrain déjà effectué dans la région ;

- Définir et classer le type d'habitat : ouvert, fermé, isolé, fortifié ou humide.

Se déplacer dans l'espace géographique cubain n'est pas facile, et l'archéologue cubain n'est pas seulement confronté à des difficultés méthodologiques et scientifiques. Les principales difficultés sont souvent d'ordre logistique. Tout d'abord, l'accès aux fouilles archéologiques est très difficile. Il n'existe pas de moyens de transport permettant d'accéder facilement au site, ni de routes bien balisées pour s'y rendre. Il est très probable que les équipes de travail soient constamment harcelées par le mauvais temps et un environnement défavorable.

Chaque *barracón* est un espace unique ; il est important d'examiner comment elle a été conçue et construite, quelles étaient les raisons techniques de sa construction, comment un bâtiment aussi particulier reflète la pensée de l'époque. Il est nécessaire de réunir différents types de connaissances afin d'apporter des réponses complexes et objectives à cette réalité.

La recherche comprenait les méthodes et étapes suivantes

- L'exploration de textes faisant référence à la production de sucre à Cuba au XIXe siècle et surtout à l'augmentation de l'arrivée d'esclaves noirs et à la nécessité conséquente de légiférer sur le traitement de cette population croissante et de son mode de vie. La première étape serait d'étudier les premières lois sur l'hébergement des esclaves sur la plantation rurale dans les deux scénarios café ou canne à sucre.

- Caractériser, à partir de diverses références bibliographiques, l'essor et la concentration de l'industrie sucrière et son expression conséquente dans les changements radicaux de la production et la modernisation de l'environnement sucrier, tant dans les aspects techniques des sucreries que dans les aspects architecturaux et autres de la plantation.

- L'établissement d'un lien entre la multiplication des épisodes de rébellion parmi les esclaves au milieu du XIXe siècle et une plus grande volonté de la part des propriétaires

cubains d'établir une stratégie de contrôle plus strict qui assimilait le *barracón* davantage à d'immenses baraques de prison qu'à des habitations.

- Dans cette recherche, les *barracones* cubaines sont appréciées dans leur sens utilitaire, du point de vue de leurs qualités architecturales, des différentes modalités qu'elles ont adoptées et en fonction des intérêts qui ont présidé à leur construction et à leur conception. La recherche a également mis en évidence leur caractère unique, qui réside dans le fait qu'ils n'ont pas de taille et de structure similaires dans les plantations du Brésil et du sud des États-Unis.

- Analyse du microcosme culturel du *barracón* en tant qu'espace d'interaction des esclaves de différentes sociétés africaines. Et aussi comme une base pour l'oppression, le contrôle et la discipline basée non seulement sur des dispositions architecturales.

1.3 État de l'art

Par rapport à l'état de l'art qui précède cette recherche, il est nécessaire de fournir une analyse comprenant trois nucléus à partir desquels j'ai construit ma mémoire. Le premier de ces axes serait la réalité de la *plantación de esclavos* quels phénomènes et mouvements historiques lui ont donné naissance et quel type de dynamique s'est produit lors de son implantation à Cuba. Le deuxième axe est le *barracón* comme symbole d'une stratégie, d'un système économique qui avait le travail de l'esclave noir comme moteur de son fonctionnement. Et enfin, les définitions du concept de patrimoine et des stratégies patrimoniales qui m'ont servi de base pour faire une proposition d'égale profondeur, en tenant compte des caractéristiques et des singularités du bien proposé. Chacun de ces noyaux est analysé dans son état actuel, les références bibliographiques utilisées et la relation plus ou moins directe avec les objectifs de ma recherche.

La plantation dans les Caraïbes au XIXe siècle fait l'objet de recherches et de réflexions académiques dans différents domaines scientifiques ; de nombreux écrits ont été et sont encore consacrés à ce sujet. L'un des nombreux revers rencontrés dans cette recherche a été de hiérarchiser ce que j'aurais dû considérer comme essentiel et d'écarter des heures de lecture. Les résumés et observations sur ce sujet, aussi condensés que possible, qui figurent dans cette recherche, reflètent essentiellement les thèses centrales de quatre auteurs et les corrections qu'ils ont apportées à ces thèses dans la plupart de leur bibliographie.

Ces auteurs sont, tout d'abord, Frank Tannenbaum, qui dans des livres tels que *Slave and Citizen* de 1947 a établi une approche du sujet de l'esclavage. Son livre le plus important sur

le sujet depuis longtemps et aujourd'hui remis en question pour ses nombreuses lacunes, reste l'une des sources les plus appréciées de tout chercheur.

Le travail de Tannenbaum repose sur trois thèses fondamentales. La première de ces thèses est que l'Amérique anglaise et l'Amérique espagnole sont deux entités distinctes⁴. La deuxième thèse de Tannenbaum est que les relations raciales dans les deux contextes étaient essentiellement différentes et par conséquent, et ce serait sa troisième thèse, l'état des relations raciales aujourd'hui est une conséquence de l'évolution divergente de ces modèles d'esclavage. En résumé, l'Amérique anglo-saxonne et l'Amérique latine sont des entités différentes avec des histoires sensiblement opposées, et cette distinction essentielle est à l'origine de réactions sociales si disparates face à la question raciale. Alors qu'en Amérique du Nord, il existe une séparation raciale rigide et une ségrégation stricte, en Amérique latine, il y a une plus grande tolérance du métissage et de l'intégration. Ses idées ne doivent pas être considérées comme inexactes et j'irais même jusqu'à dire que leur réfutation totale est loin d'être acquise.

Le deuxième auteur est Manuel Moreno Fragnals qui est peut-être l'historien cubain le plus important du XXe siècle et qui, dans son livre *El Ingenio*, un ouvrage absolument essentiel, a fait la radiographie la plus complète du système esclavagiste et de l'industrie sucrière cubaine au XIXe siècle. Moreno, en utilisant la méthode d'analyse marxiste et une étude approfondie des facteurs économiques impliqués dans la logique de la plantation, a eu la sagesse d'utiliser les outils du marxisme pour interpréter une réalité aussi sui generis que celle de Cuba, et de tirer des conclusions profondes sur le sujet qui sont un point de référence pour tout livre qui a été écrit depuis.

Historien de grande compétence, doué d'une capacité éprouvée pour l'exposition vivante des faits et l'ordre impeccable de la chronologie, il possédait aussi un talent particulier pour imbriquer le détail anecdotique singulier dans le jugement général. Il a été responsable du démantèlement de l'idée puriste selon laquelle l'économie cubaine devait son évolution à quelques patriarches blancs éclairés ou reposait sur leur générosité, alors qu'en réalité, elle est née sur le dos des esclaves dans les champs de canne à sucre. Le Cuba moderne et sous-développé est le fruit de l'égoïsme et de la violence, et non de l'héroïsme et de la générosité. Je m'attarderai longuement sur plusieurs des thèses que Moreno Fragnals expose dans son œuvre tout au long de ce document.

⁴ Il est curieux de constater qu'il existe une tentative similaire de comprendre l'évolution économique des "deux Amériques" dans le livre ardent mais pas si rigoureux d'Eduardo Galeano, *Las Venas Abiertas de América Latina*

Le troisième auteur essentiel à la compréhension du phénomène de la plantation dans les Caraïbes du XIXe siècle est Hugh Thomas, avec deux ouvrages : *Cuba. The Pursuit of Freedom* and *The Slave Trade*. Dans ces deux ouvrages, l'auteur fait preuve d'une connaissance approfondie du sujet. Il rend également très bien compte des forces qui ont conditionné l'évolution de la traite des esclaves et l'augmentation de l'esclavage, ainsi que des forces sous lesquelles elle a évolué et de ses effets immédiats sur la réalité cubaine.

Le dernier des quatre auteurs que je considérais comme incontournables est Alejandro de la Fuente, un professeur cubain de l'Université de Harvard qui est aujourd'hui, à mon avis et sans préjudice d'autres très bons chercheurs sur le sujet, l'autorité la plus importante sur les conflits raciaux à Cuba et tout ce qui entoure la vie de l'esclave noir dans la plantation du XIXe siècle. Il est également l'un des critiques les plus lucides de chacun des auteurs précités, dont il a évalué et transposé avec bon sens les théories à l'époque contemporaine.

Dans une moindre mesure, j'ai utilisé des ouvrages tels que *The Emancipation of Slaves in Cuba : The Transition to Free Labour, 1860-1899* de Rebecca Scott pour comprendre le phénomène des plantations. Ce livre, qui décrit les différences entre la cessation de l'esclavage à Cuba et dans le sud de la Louisiane, est devenu un classique dans son domaine. L'ouvrage est consacré à l'analyse de la vie de l'ancien esclave après l'abolition, aux traumatismes de ces hommes noirs pour s'insérer dans la société comme hommes libres, cependant Scott fait une très bonne analyse dans ses premiers chapitres de la plantation cubaine et il m'a semblé valable d'insérer son analyse dans ma recherche.

Un autre livre que j'ai utilisé est *Economic Growth and Social Transformations : Slaves, Landowners and Merchants in Colonial Cuba (1760-1840)* de Pablo Tornero, l'un des meilleurs livres écrits en Espagne sur l'histoire cubaine, avec une utilisation organisée et cohérente des sources ainsi qu'une analyse économique approfondie avec des chiffres actualisés. Tornero a passé des années sur cet ouvrage, rédigé entre les académies espagnole et cubaine, ce qui confère un vérisme particulier à son analyse.

De Catherine Coquery-Vidrovitch et Éric Mesnard, j'ai utilisé *Être esclave en Afrique et en Amérique entre le XVe et le XIXe siècle*, une bonne introduction au sujet de l'esclavage des Noirs mais qui, dans son exhaustivité, n'atteint pas une profondeur à la hauteur de son ambition. À son crédit, il intègre très bien l'élément sociologique et culturel dans un débat qui, parfois, penche du côté de l'économisme et oublie l'homme.

La esclavitud en Cuba (F. de Armas, 1966), un recueil de documents de recherche qui présente les nombreuses facettes du processus d'esclavage, date un peu mais est très utile.

Et enfin, *Trouble of the world slavery and empire in the age of capital* de Zach Sell, un livre que je considère pertinent de mentionner dans cet état des lieux.

En ce qui concerne le deuxième noyau de ma recherche, les *barracones* d'esclaves elles-mêmes, nous pouvons souligner que les études ne sont pas aussi abondantes qu'on pourrait le supposer compte tenu de l'importance de ces lieux dans l'histoire cubaine. En général, les quartiers d'esclaves sont mentionnés à des moments très précis dans d'autres recherches et aucun chapitre ou thèse de grande importance ne leur est consacré. Le dernier essai historique majeur sur le sujet est l'essai classique de l'historien cubain Juan Pérez de la Riva intitulé *El Barracón*. Ce texte, publié en 1975, avec d'autres essais de l'auteur, constitue l'étude la plus complète et la plus rigoureuse sur le sujet. Très peu de sources primaires ont échappé à l'attention de Pérez de la Riva, et presque tous les témoignages de l'époque recueillis sur les *barracones* ont été commentés par l'auteur. La recherche de Pérez de la Riva est encore utile à bien des égards, mais en la lisant aujourd'hui, il est clair qu'elle doit être revisitée avec une approche moins orthodoxe dans ses postulats méthodologiques. Le texte est trop marqué par l'historiographie soviétique et un marxisme téléologique qui entrave la fluidité de ses propositions. Ce qui précède pourrait être considéré comme un léger défaut si l'on tient compte du bon choix du point de vue pour établir les conclusions et du nombre de sources consultées. Mais il y a un manque notable dans l'essai de Pérez de la Riva, et c'est la nécessité d'exemplifier et d'établir des comparaisons des *barracones* encore conservées.

Les autres titres d'intérêt consultés correspondent pour la plupart aux récits de certains témoins directs. En ce sens, la description du barracón et de son écosystème par Esteban Montejo dans le livre *Biografía de un cimarrón* de l'anthropologue cubain Miguel Barnet est inestimable. Montejo était un esclave devenu marron dont la longue vie et l'excellente mémoire faisaient de lui une sorte de pierre de Rosette pour comprendre le fonctionnement de la plantation de sucre du point de vue d'un esclave noir. Le livre de Miguel Barnet, publié dans les années 60, avait et a toujours un prestige bien mérité, et son impact sur toute approche de ce sujet est encore considérable.

Un autre livre emblématique sur le sujet est *El vademecum de los hacendados Cubanos* du français, Honorato Bernard de Chateausalins. Cet ouvrage, que beaucoup considèrent comme étant à l'origine même de l'utilisation du *barracón* à Cuba, a été pendant de nombreuses années considéré comme une sorte de bible pour l'esclavagiste cubain, et la physionomie de la

société cubaine doit beaucoup à Chateausalins. Le pragmatisme de l'ouvrage rejoint aussi parfaitement l'une des thèses défendues dans cette recherche, celle liée à l'idée que ce n'est pas une croisade entre cruauté et bonté qui anime la relation des planteurs cubains avec les esclaves, mais plutôt le simple intérêt pratique qui pourrait être masqué dans son développement dans la sphère des relations par la nébuleuse idéologique.

Les références de divers articles de l'écrivain cubain du XIXe siècle Anselmo Suárez y Romero ont été citées et commentées de manière exhaustive tout au long de cette recherche. Évidemment édulcoré et avec un arrière-goût de fiction dans certains passages, le portrait que fait Anselmo des camps cubains est néanmoins recommandable, et sa description des *barracones* d'esclaves est l'une des plus détaillées dont on dispose aujourd'hui.

Ce travail a été soutenu dans une moindre mesure par la description littéraire la plus complète de Cuba esclavagiste, *Cecilia Valdés*, de Cirilo Villaverde. Le roman le plus important du XIXe siècle à Cuba et une description plus que fidèle de la société coloniale cubaine.

1.4 Concepts centraux de ma recherche

Le patrimoine culturel est une expression forgée dans la seconde moitié du XXe siècle par diverses conventions internationales pour la protection du patrimoine, principalement par l'Organisation des Nations unies pour l'éducation, la science et la culture, l'Unesco, qui a élaboré une première définition du concept dans la Convention sur la protection du patrimoine mondial, culturel et naturel, en 1972 à Paris.

Progressivement, l'expression "patrimoine culturel" a remplacé la formule précédente, plus restrictive, de patrimoine historico-artistique, pour devenir un concept large qui englobe le patrimoine historico-artistique, ces biens meubles et immeubles que nous considérons dignes d'être préservés pour les générations futures parce qu'ils atteignent un haut degré d'excellence dans le domaine des arts : peinture, sculpture, arts décoratifs, architecture, entre autres, comme le souligne la Définition de l'Unesco. Elle comprend également d'autres objets non artistiques qui préservent les coutumes et les façons de faire, les ustensiles de différents métiers ou de différentes périodes, qui sont inclus dans le patrimoine dit ethnologique, et le patrimoine ethnologique, et même le patrimoine dit immatériel, qui peut être ou ne pas être incarnée dans un objet et reflète les valeurs et les croyances d'une société.

Le concept de patrimoine culturel est ouvert et en constante transformation, car c'est la société, également en constante évolution, qui donne de la valeur à un ensemble de biens.

Valeur non pas dans un sens exclusivement économique, mais une valeur symbolique, représentant les caractéristiques qui constituent l'identité collective.

C'est ainsi que la plus récente loi cubaine sur le patrimoine le définit à l'article 4 ⁵:

- Aux fins de la présente loi, sont reconnus comme patrimoine culturel les manifestations culturelles immatérielles et les biens culturels meubles et immeubles qui constituent l'expression ou le témoignage des cultures et qui sont appréciés par la communauté dans leur relation avec l'histoire, l'art, la science et la société en général.

Et elle approuve également dans son article 6, section A.

- Les principes de protection du patrimoine culturel et du patrimoine naturel, dans le cadre du champ d'application de la présente loi, sont les suivants :

a) L'identité nationale, régionale et locale, qui fait référence aux particularités de chaque individu ou groupe, qui les caractérisent, les distinguent des autres et renforcent la cohésion sociale.

À la base du concept de patrimoine culturel, comme je l'ai déjà souligné, il y a l'idée d'identité collective, puisque les biens culturels matériels et immatériels qui le composent contribuent à la création de cette identité collective. Ils contribuent à la création de cette identité car ils incarnent la culture d'une communauté humaine, ses coutumes, ses traditions festives ou cérémonielles, son évolution artistique ou scientifique.

L'information sur le patrimoine culturel couvre également de nombreux aspects différents qui n'ont pas seulement trait à l'idée d'identité collective ou à l'évolution de la société elle-même qui confère le caractère patrimonial à un bien culturel. C'est pourquoi les informations sur le patrimoine culturel peuvent avoir des approches différentes, en fonction de l'aspect mis en avant. Par exemple, l'accent peut être mis sur l'impact du patrimoine culturel sur un secteur économique clé tel que le tourisme ou sur les investissements publics pour la restauration d'un bien. La relation entre le patrimoine et la politique donne également lieu à des informations mettant en évidence l'affrontement entre les partis sur la base de questions patrimoniales ou de questions relatives à la législation, aux investissements publics, à la politique culturelle ou aux subventions.

⁵ Pour plus d'informations sur la plus récente législation sur le patrimoine approuvée par le gouvernement cubain, voir l'annexe numéro 3.

L'aspect culturel est traité dans des textes sur les expositions, la restauration des biens culturels, les commémorations historiques, les découvertes ou les trouvailles. De même, si l'on tient compte de l'évolution constante du concept, qui s'adapte à chaque instant à la sensibilité de la société en tant que représentation de son identité collective, on trouve des informations sur la demande ou la déclaration d'un nouveau bien culturel, de sorte que le catalogue des biens appartenant au patrimoine culturel, selon qu'ils sont mondiaux, nationaux, régionaux ou locaux, augmente à mesure que la société prend conscience de la valeur et de la pertinence de certains biens. Il peut même y avoir une approche plus liée aux loisirs dans le cadre du tourisme dit culturel.

La prise en compte des valeurs patrimoniales d'un bien, qu'il soit matériel ou immatériel, doit tenir compte d'une logique basée sur une série de concepts essentiels. Le plus important est, bien sûr, le concept de patrimoine autour duquel le reste est construit.

Pour ma recherche, j'ai préféré utiliser la définition proposée par le chercheur portugais Filipe Themudo, étant donné son actualité et l'excellente synthèse des différents éléments culturels inclus dans ce concept. Cette définition est tirée du livre "*Património Cultural e Sustentabilidade*". *Uma relação nem sempre sempre fácil* par Filipe Themudo, Sofia Capelo et José Manuel Mascarenhas.

Dans ce livre, les chercheurs commencent par clarifier l'évolution historique du concept. Nous pouvons même commencer par la première raison, à savoir qu'il existe une sorte de perception répandue selon laquelle, aujourd'hui, "tout est patrimoine". Si l'on compare ce sentiment avec la certitude que, dans le passé, le concept de patrimoine était beaucoup plus étroit, on a une idée de la désorientation. Cette note nous permet déjà de tirer une véritable conclusion : le concept de patrimoine évolue et se transforme.

Mais pourquoi ce changement ? La première partie de la réponse consiste à comprendre que le patrimoine culturel est une construction sociale. En d'autres termes, les groupes et les communautés choisissent d'une certaine manière, consciemment ou non, les éléments culturels qui symbolisent leur existence, qui sont à la base de leurs valeurs et, surtout, qui sont les éléments structurants de leur mémoire collective.

La notion même de patrimoine est utilisée de deux manières qui font encore sens pour beaucoup de gens. La première est l'utilisation du mot "patrimoine" pour désigner les biens possédés par une personne qui peut les léguer à ses descendants. Dans une large mesure, ce concept n'est pas si éloigné du patrimoine culturel. Il s'agit des biens culturels et des pratiques

sociales que chaque génération identifie, possède et espère transmettre à la suivante. Le second est constitué des actifs et des biens ayant une valeur marchande que chaque personne possède et peut léguer.

Il est également important de connaître le cadre législatif que chaque pays accorde, ou non, au patrimoine culturel ; les caractéristiques intrinsèques du patrimoine culturel ; les questions pratiques que soulève la discussion sur la possibilité ou non de déterminer la valeur patrimoniale comparative de chacun de ces biens.

Il est également conseillé de présenter comment les politiques publiques peuvent influencer la conservation et la valorisation du patrimoine, en tenant compte du fait que toutes les sociétés ne perçoivent et ne vivent pas le patrimoine de la même manière.

Pourquoi est-il important de déterminer une valeur patrimoniale ?

L'importance de déterminer la valeur patrimoniale d'une structure et du patrimoine d'intérêt historique, culturel ou social lui-même, ou même d'une simple propriété, est un élément qui mérite d'être apprécié. D'un point de vue abstrait, cela peut sembler dénué de sens, mais d'un point de vue pratique, cette question se pose presque tous les jours. Lorsqu'une autorité dispose d'un budget, toujours limité, pour des travaux de conservation, comment doit-elle choisir ? Quel type de patrimoine "pense-t-elle" être le plus important ? Bien sûr, tout le monde s'accorde à dire que cela ne peut être le cas. Autre exemple moins dramatique : lorsque, par exemple, on veut organiser un circuit touristique, comment organiser le choix des visites ? En effet, hiérarchiser la valeur du patrimoine signifie être en mesure de décider de l'application de ressources financières, humaines ou autres à sa protection et à sa conservation.

1.4.1 Les lieux de la honte.

A cette excellente définition et problématisation du concept de patrimoine adaptée à mon approche, j'aimerais ajouter une analyse et une définition de ce que l'historiographie contemporaine et les études sur le patrimoine appellent les *lieux de la honte*. C'est un terme qui correspond à une perception exacte du sujet et des objectifs de ma recherche.

Notre paysage est une mosaïque de cicatrices, vestiges d'un passé douloureux. Une série de maisons, de lieux et d'institutions ayant une histoire de confinement, de discrimination raciale ou d'implication dans des guerres, des massacres et des génocides. Ces lieux, qui se situent souvent entre notre besoin constant de nous souvenir et l'envie irrésistible d'oublier, évoquent souvent la douleur, la honte, la culpabilité et la futilité ultime en raison des événements qui se sont produits et des idéologies qu'ils représentent.

Ces lieux, parfois définis comme un patrimoine négatif, des sites de conflits qui deviennent les dépositaires d'une mémoire négative dans l'imaginaire collectif, sont réexaminés par des chercheurs du monde entier alors que nous redéfinissons le patrimoine que nous préservons dans notre paysage pour l'usage actuel et pour le transmettre aux générations futures. Cela suggère qu'au fil du temps, ce que nous considérons comme un patrimoine peut devenir très malléable et s'adapter aux paramètres des systèmes de valeurs et des perceptions identitaires locaux ou nationaux.

Le livre que j'utilise comme référence pour la définition du concept de lieux de honte est *Places of Pain and Shame* des professeurs William Logan et Keir Reeves. Leur livre, une compilation de textes de différents auteurs, décrit, à partir de cas concrets du monde entier, les difficultés de travailler, en termes de sauvetage du patrimoine, avec des sites, des paysages ou simplement des événements qui peuvent être considérés comme conflictuels. La vision kaléidoscopique offerte par l'œuvre nous permet d'aborder le concept de manière globale. Les lieux de la honte sont les espaces qui ne reçoivent pas une reconnaissance adéquate de la part des nations parce qu'ils représentent un moment conflictuel ou honteux de leur histoire.

Selon les compilateurs, il est important de déterminer quels aspects du passé sont ignorés ou mal représentés dans l'interprétation des sites du patrimoine. Mais parfois, des sites entiers peuvent être absents de la conscience publique et donc des archives du patrimoine, peut-être parce que le public concerné ne veut pas se souvenir des valeurs associées à ces lieux.

Comme le disait le lauréat du prix Nobel Elie Wiesel dans son aphorisme célèbre "Le bourreau tue toujours deux fois, la seconde fois par l'oubli". Préserver dans la mémoire des nations les horreurs et les méfaits du passé, c'est préserver le sentiment d'un lien entre un groupe et ses racines dans le passé. Ces lieux ont des fonctions politiques, utilisés et abusés par les gouvernements pour des raisons qui peuvent être à la fois bénignes et malignes (Logan, Reeves 2007).

Un motif commun est un idéal qui guide la construction de la nation, qui accompagne la formation et le renforcement des États. Les gouvernements encouragent certains souvenirs, un type de mémoire bien défini, en fournissant des rituels et des lieux de mémoire, qui peuvent être bénins ou malins. Elles peuvent être bénignes si ces actions favorisent le développement d'États tolérants et de sociétés fondées sur les droits de l'homme.

Dans de nombreux cas, cependant, les autorités publiques s'emploient à raconter l'histoire, à inventer des traditions et à célébrer le patrimoine de manière à servir leurs propres intérêts,

qui sont souvent aussi grossiers que le maintien du pouvoir. Il s'agit d'un phénomène de "distorsion délibérée" de la mémoire collective par les gouvernements, une distorsion qui vise stratégiquement à manipuler la communauté en manipulant son histoire, en "expliquant" son histoire, afin d'obtenir un soutien pour un ensemble particulier de politiques ou pour le maintien de son pouvoir hégémonique.

Pour l'historien britannique Eric Hobsbawm, c'est dans la politique nationaliste que la déformation délibérée est la plus grave. L'histoire de la guerre et du colonialisme montre certainement le caractère central de cette tactique de propagande consistant à déformer le passé. Mais la déformation de la mémoire et la création de mythes sont également courantes dans les situations postcoloniales où la création d'une identité nationale est nécessaire pour assurer la cohésion politique et culturelle. (Hobsbawm, 2017)

La nature conflictuelle de la mémoire a des conséquences sur l'évolution de certains sites du patrimoine culturel au fil du temps. Ceci, à son tour, a des implications pour la compréhension et la gestion de l'environnement bâti et des lieux d'importance. L'héritage de l'atrocité est particulièrement sujet à de nombreux types de dissonances. Dans les pires expériences d'inhumanité, tous les sites de douleur et de honte révèlent une dissonance, car il y a toujours des auteurs et des victimes et leurs perceptions diffèrent inévitablement de manière radicale.

1.5 La Route de l'esclave.

L'une des meilleures stratégies développées ces dernières années en termes de sauvetage de la mémoire des esclaves noirs afro-américains est la Route de l'esclave, un projet qui a officiellement débuté en 1994 et qui est coordonné par le département du dialogue interculturel et du pluralisme pour une culture de la paix de l'UNESCO. L'idée *de route* correspond à la dynamique du déplacement des populations, des civilisations et des cultures, et signifie dans ce cas la clarification des itinéraires de l'inhumanité. La *notion d'esclave* renvoie non seulement au phénomène universel de l'esclavage, mais aussi, de manière plus concrète et explicite, à la traite des esclaves dans les océans Atlantique et Indien et en Méditerranée.

Toute la stratégie développée par le projet de la Route de l'esclave en termes de promotion des parcours de mémoire liés à l'esclavage et à la traite négrière pourrait jouer un rôle décisif dans la stratégie même de préservation du patrimoine que je propose. Le travail fructueux que ce grand groupe de spécialistes a développé, notamment en matière d'éducation du grand

public et de consolidation de divers processus de réconciliation nationale et de cohésion sociale dans des sociétés ayant hérité de cette tragédie, constitue un précédent très précieux que je trouve utile et auquel je pourrais contribuer à l'avenir.

La Route de l'esclave, qui est un projet de grande envergure assisté par les spécialistes les plus prestigieux, est une initiative dont les lignes directrices peuvent devenir un modèle à suivre pour une éventuelle patrimonialisation du *barracón*. Je vais maintenant passer en revue ses principaux postulats et, dans les derniers chapitres de ma recherche, je décrirai quels éléments de ce modèle j'ai utilisés et comment je l'ai fait.

Depuis sa création, le projet international "La route de l'esclave : résistance, liberté, patrimoine" vise à aborder l'histoire de l'esclavage et de la traite négrière à travers le prisme du dialogue interculturel, de la culture de la paix et de la réconciliation. Ce faisant, il vise à améliorer la compréhension et la transmission de cette tragédie humaine, en faisant prendre conscience de ses causes profondes, de ses conséquences dans les sociétés d'aujourd'hui et des interactions culturelles qui ont émergé de cette histoire.

Comme d'autres projets parrainés par l'Unesco, le projet s'articule autour de cinq domaines ou activités clés : la recherche scientifique, le développement de matériel éducatif, la préservation des archives écrites et des traditions orales, la promotion des cultures vivantes et des contributions de la diaspora africaine et, enfin, la préservation des sites de mémoire (un élément qui ferait l'objet de ma recherche).

Pour obtenir le label de *Site de la Route de l'esclave* créé par le projet de la Route de l'esclave en 2013, les sites et les routes de mémoire doivent répondre aux critères suivants.

1- Originalité du site. Le site doit illustrer la diversité des lieux liés à la traite négrière, à l'esclavage, à la résistance et à l'abolition, tels que : les sites de travail et de production agro-industrielle ; les sites de mauvais traitements, d'emprisonnement ou de concentration ; les sites de résistance et les communautés marrons ; les sites de commémoration ; les sites d'expression culturelle ; les cimetières ; les sites de rituels ; et les bâtiments construits par les personnes asservies. L'objectif est d'éviter la prédominance d'un type de site et de privilégier l'hommage à la mémoire des victimes et la contribution des personnes asservies au développement des sociétés.

2-La pertinence scientifique des informations contenues dans le site et leur relation avec la question de l'esclavage.

L'identification et le choix du site doivent être basés sur une étude approfondie et documentée. Le site doit être établi scientifiquement par des recherches historiques (travail d'histoire) et reconnu par les communautés concernées (travail de mémoire). Les informations sur le site doivent être recueillies auprès de quatre types de sources :

(a) les documents écrits

(b) les traditions orales (y compris les chansons, les poèmes épiques, les légendes, les mythes, les proverbes et les contes)

(c) les souvenirs des personnes concernées ;

d) les recherches et les découvertes archéologiques. Le consensus sur la reconnaissance des sites est essentiel pour le choix final des sites.

3-Intégration du site/itinéraire dans un inventaire plus large présentant une typologie couvrant tous les lieux de mémoire liés à la géographie et à l'histoire du territoire concerné (patrimoine architectural, patrimoine naturel et patrimoine immatériel).

Cet inventaire doit utiliser la méthodologie et la fiche technique établies par le projet *La route de l'esclave*. Par analogie, et sur la base des travaux menés dans le cadre de la Convention du patrimoine mondial (1972), le concept de routes ou itinéraires :

- Est basée sur la dynamique du mouvement et l'idée d'échange, avec une continuité dans l'espace et le temps ;

- Il s'agit d'un tout, dans lequel l'itinéraire a une valeur qui dépasse la somme de ses parties et grâce auquel il acquiert sa signification culturelle ;

- Il met l'accent sur l'échange et le dialogue entre pays ou régions ;

- Elle est multidimensionnelle, avec différents aspects qui se développent et s'ajoutent à son objectif principal.

4- L'importance et l'impact du site. Le site doit contribuer de manière significative à la prise de conscience de l'importance des événements de la traite des esclaves et de l'esclavage qui y est associé, et du fait qu'il reflète un aspect particulier de cette histoire.

En raison de sa valeur historique et de sa réputation de lieu de mémoire, le site devrait contribuer aux travaux commémoratifs et historiques sur ce sujet.

5- Conservation et promotion du site. Une stratégie de conservation doit être mise en place pour assurer l'entretien et la restauration du site afin de préserver les qualités et les

caractéristiques qui ont déterminé sa sélection. Des mesures doivent également être prises pour promouvoir le site et éduquer le public sur la tragédie de l'esclavage et son héritage.

Ce genre de feuille de route offerte par le manuel du patrimoine de la Route de l'esclave est une référence pour ce que j'ai l'intention de faire avec mes recherches et est motivé par les mêmes intérêts. Sur la base de cette méthodologie, j'ai établi ma logique pour la valorisation des *barracones* encore existantes. Le même chemin que tant de spécialistes du patrimoine, d'activistes, d'historiens et d'autres professionnels ont parcouru pour garder vivante la mémoire de l'esclavage me sert dans cette nouvelle tentative.

1.6 Origine et base de la recherche

Dans ce premier chapitre, je me permets également d'intégrer les brèves références historiques et les notions élémentaires à partir desquelles ma recherche a débuté. Ce sont des concepts et des notions sur lesquels je reviendrai de manière plus approfondie, en intégrant les débats les plus actuels sur le sujet tout au long de ce travail. Cette brève présentation servira de référence de base pour les concepts centraux qui seront discutés.

1.6.1 La traite négrière et la plantation sucrière à Cuba au début et au milieu du 19^{ème} siècle

La situation internationale à la fin du XVIII^e siècle, avec la disparition d'Haïti du marché mondial du sucre, fait du développement économique de l'île de Cuba par la production de sucre dans des plantations une stratégie viable.

Pour y parvenir, il était nécessaire d'aborder certaines questions brûlantes qui n'avaient pas encore été résolues. Par exemple, il a fallu moderniser l'industrie pour augmenter les volumes de production, réguler l'offre de main-d'œuvre esclave au milieu des tentatives britanniques d'empêcher la traite des esclaves et, surtout, établir une commercialisation efficace de ce qui était produit, à partir d'un schéma maladroit mis en œuvre par la métropole espagnole, plein d'obstacles et de freins à une possible insertion compétitive du produit cubain sur le marché international.

D'un point de vue socio-économique, ce qui distingue le processus de reconversion agricole de ces années est l'émergence d'un nouveau groupe : les propriétaires de plantations sucrières et, avec eux, le triomphe du modèle de plantation (Balboa, 2014). Et ce sont précisément les propriétaires de plantations sucrières qui sont devenus les porte-paroles et les porte-étendards du changement. C'est cette nouvelle et ambitieuse classe de propriétaires terriens cubains qui a été chargée de donner une rationalité à cette intention commerciale, à ce potentiel économique

qui s'ouvrait pour l'île. Dans cette entreprise, ils ont bénéficié des changements que les nouvelles idées des Lumières ont commencé à apporter à l'île et, bien sûr, des prêts reçus des banques françaises et anglaises, intéressées par de nouveaux profits une fois le pôle haïtien disparu.

Bien que les réalités internationales nous aient donné un réel avantage sur le marché du sucre et que des événements tels que la révolution haïtienne aient encouragé la création d'usines sucrières et l'investissement de grandes sommes d'argent dans le sucre, tout n'était pas rose. Cette expansion de la production dans les premières années du XIXe siècle a coïncidé avec des années d'instabilité commerciale. L'Espagne a été impliquée dans plusieurs conflits durant cette période, l'invasion de Napoléon, le début de la guerre d'indépendance (1808-1813) et la constitution des Cortes de Cadix en septembre 1810.

En outre, le prix du sucre sur le marché mondial est en chute libre, aggravée en 1807 par l'embargo américain, tandis que l'abolition de la traite des esclaves par l'Angleterre et son intention déclarée de l'étendre à d'autres territoires suscitent des inquiétudes. Les propriétaires concernés ont déposé une pétition pour demander à la métropole de prendre des mesures urgentes pour sauver le commerce. Ils se plaignent devant les tribunaux des difficultés de l'agriculture, mais en réalité, ils ne font que défendre la culture de la canne à sucre, qui est la principale source de richesse des voix économiques les plus puissantes de Cuba. Les propriétaires fonciers adhèrent avec enthousiasme aux postulats libéraux, mais les discussions de Cadix sur l'esclavage et la propriété foncière sont accueillies avec inquiétude et attente sur l'île.

Seul le retour au pouvoir de Ferdinand VII, le 22 mars 1814, ouvre un nouveau chapitre de prudence, mais aussi d'avantages. L'essor de la plantation et le bond économique spectaculaire qui s'est produit sous l'impulsion de l'agriculture commerciale à la fin du XVIIIe siècle et dans les premières décennies du XIXe siècle ont marqué les structures qui allaient définir l'économie et la société cubaines basées sur le binôme sucre-esclave. Dans les années qui ont suivi la "paix de Vienne" de 1815, les bons prix du sucre, l'abondance de capitaux, d'esclaves et de machines ont donné à l'industrie sucrière l'élan nécessaire à son développement économique.

Pour comprendre l'évolution de ce processus, il est important de comprendre le caractère de ces économies coloniales. Ce sont des modes de production qui sont nés loin de la métropole, et dont les modes sociaux sont façonnés par les caractéristiques de l'environnement et de ses habitants. Peut-être pour cette raison, des modes de fonctionnement qui n'auraient

pas de sens dans la métropole, surtout au XIXe siècle, ont été compris dans les colonies comme normaux et même comme des présupposés fondamentaux et nécessaires à la production (Garrido, 2015).

Le modèle traditionnel de production de sucre associe de grandes étendues de terre à un ensemble de machines et de bâtiments qui constituent la sucrerie, dans laquelle les halls de broyage, de purification et de raffinage se distinguent comme un complexe semi-industriel. S'y ajoute le logement du propriétaire, séparé des *barracones* ou des cabanes, qui abritent la dénommée *negrada*, terme générique utilisé pour désigner le groupe de travailleurs forcés qui réalisent les tâches productives du complexe agro-industriel (Garrido, 2015).

Certains citent comme caractéristique de ce paradigme de production un circuit commercial spécifique entre la sucrerie et le reste du monde, qui impliquait initialement un commerce triangulaire dans lequel les Européens puis les Créoles achetaient de la main d'œuvre esclave en Afrique, qu'ils échangeaient contre des produits dans les zones sucrières, qu'ils échangeaient à leur tour contre des productions dans la métropole pour échanger à nouveau en Afrique, bouclant ainsi le cercle.

La manière dont l'industrie est mise en place dans les colonies n'a pas grand-chose à voir avec la stratégie de la métropole, et l'utilisation de la main-d'œuvre esclave est importante dans ce schéma. En fait, il est curieux de constater le peu de lois esclavagistes adoptées à Cuba avec l'assentiment secret de la métropole. L'idéal des propriétaires fonciers cubains était de définir leur propre loi sur l'esclavage, et dans la plupart des cas, ils y sont parvenus. Les voix qui s'élèvent contre la situation et les conditions des Noirs sont généralement réduites au silence et leurs propositions mises à l'écart.



Fig. 1.1 J.F. Landaluze. Plantation de sucre. Source: Collection Museo Nacional de Bellas Artes de Cuba (MNBAC)

La modernisation des usines sucrières était coûteuse et impliquait une forte concentration de capitaux. Cela a progressivement déplacé les petits producteurs de sucre, qui n'ont pas généré suffisamment de bénéfices pour une éventuelle modernisation ou le remplacement des esclaves, car leur prix sur le marché a augmenté. L'ensemble de l'environnement de la sucrerie a été rénové et cette modernisation a été transférée aux éléments de construction environnants. Des constructions élégantes et solides apparaissent dans le *batey*, dont les nouvelles baraques à esclaves.

1.6.2 Le *Barracón* des esclaves

À partir des XVI^e et XVII^e siècles, les dépôts d'esclaves situés sur la côte africaine étaient connus sous le nom de barracks.⁶ Ce nom a également été donné aux centres de réception des esclaves dans les villes américaines. Ces bâtiments étaient de simples prisons en bois situées dans une zone clôturée.

Dans les documents de la fin du XVIII^e siècle, le terme de *barracón* est utilisé pour désigner le groupe de huttes où vivaient les esclaves des moulins à sucre et des plantations de café. Avec ce sens du logement pour les esclaves, et plus tard pour les travailleurs du sucre en

⁶ Manifestement une déformation du terme anglais baracoon.

général, elle a survécu jusqu'à nos jours (Pérez, 1975). Dans un concept beaucoup plus spécifique, qui est celui qui intéresse cette recherche en raison de sa singularité, le terme *barracones* faisait référence aux grandes constructions de certains moulins à sucre, surtout dans l'ouest du pays, construites dans les décennies 1830 à 1860 pour loger les esclaves noirs et même les colons chinois qui y travaillaient.

De tels bâtiments n'ont aucune similitude dans aucune autre région américaine ayant une grande population d'esclaves. Le dortoir, en tant que construction de bâtiments solides et massifs, ne se trouve pas dans le sud des États-Unis ou au Brésil, par exemple. Ce type de dortoir, également appelé dortoir à cour, consistait en un groupe de pièces ayant accès à une cour centrale. Il était plus courant dans les sucreries, où il y avait un grand nombre d'esclaves et une main-d'œuvre plus importante, ce qui nécessitait une plus grande sécurité.

D'autre part, il existait une forme de hutte composée de *bohíos*, petites maisons construites avec de l'argile et du guano disposées en rectangle ou en U, qui semblent avoir été plus courantes dans les grandes plantations de café (Ramírez, J.F., 2004). La baraque typique des grandes plantations était un grand bâtiment en pierre, de plan carré, avec une seule porte d'entrée donnant accès à la grande cour centrale où se trouvait le puits qui alimentait en eau les huttes et généralement la cuisine. Les couloirs latéraux étaient divisés en petites pièces indépendantes, appelées *bohíos*, chacune ayant sa propre porte sur la cour centrale et une petite fenêtre grillagée donnant sur l'extérieur.



Fig. 1.2 *Barracón* de l'ancienne sucrerie Amistad, province de Mayabeque, Cuba. Source :Blog Belén Arango, www.facebook.com

Au pied des *barracones* se trouvaient les latrines, les salles de soins et les cellules de punition. Ce type de construction permettait de subdiviser la dotation, en isolant les esclaves par petits groupes à l'intérieur des cellules ou des huttes, dont les portes étaient verrouillées de

l'extérieur. Les barracones étaient à usage mixte et comptaient des habitants de différents sexes et catégories sociales (Moreno, 2001).

Certaines gravures du livre *Los Ingenios* (Germán Cantero, 2018) montrent El *Barracón* à la fois comme de simples maisons ou huttes et comme d'énormes bâtiments rectangulaires de conception néoclassique. Selon l'auteur, les recherches plus anciennes sur le sujet privilégient l'information architecturale ou une perspective économique et se concentrent sur la fonction purement utilitaire du *barracón*.

Dans les sucreries cubaines, jusqu'au début du XVIII^e siècle, les esclaves étaient logés dans de petites huttes construites de manière irrégulière dans une zone préalablement définie. Cette coutume s'est poursuivie dans de nombreuses usines sucrières jusqu'à l'abolition de l'esclavage.

Cela ne s'applique pas aux grandes usines mécanisées de La Havane et de Matanzas où, avec la résurgence de la barbarie esclavagiste, les maîtres ont été contraints d'appliquer d'autres solutions au problème du logement des esclaves. Dans les plantations où le système barbare du travail extensif s'était implanté, la nécessité de contrôler soigneusement les mouvements des esclaves obligeait à établir des huttes à intervalles réguliers pour faciliter la surveillance. Parmi ces nouvelles dispositions, la plus efficace s'est avérée être la "disposition en huttes", qui consistait à placer des huttes adjacentes autour d'une zone rectangulaire. Chaque hutte avait une seule porte menant à cette zone : de cette façon, une personne, bien placée, pouvait garder toutes les portes.

Comme le travail extensif a créé un climax de rébellion de plus en plus violent, les huttes ont commencé à être construites comme des cellules de bois ou de maçonnerie et de tuiles de manille. La dernière étape de l'évolution de l'habitat des esclaves est le *barracón típico* des grandes sucreries de la région de La Havane-Matanzas, qui est essentiellement de même conception architecturale que les *bohíos* autour d'une place, mais constituant une seule construction en pierre. En résumé, les célèbres *barracones* à plan carré des sucreries de l'ouest de Cuba sont une dérivation, on pourrait presque dire une optimisation du système d'habitation *bohío* autour d'une zone centrale.

Au cours de la période quinquennale 1836-1840, les autorités chargées de la sécurité des champs ont commencé à encourager les propriétaires fonciers à construire des barracones, et cette préoccupation se reflète dans l'article 25 du règlement sur les esclaves de 1842. Vers 1850, les lieutenants-gouverneurs des principales juridictions esclavagistes de Matanzas font

une étude des *barracones* existantes. Dans la région de Cárdenas, par exemple, 221 sucreries ont été mentionnées, dont 23 avaient construit des baraques en maçonnerie, 25 les avaient faites en planches et en guano, et 123 avaient encore l'ancien système de *bohíos*, mais beaucoup plus sûr qu'avant (Moreno, 2001).



Fig. 1.3 *Barracón* de l'ancienne sucrerie Amistad, province de Mayabeque, Cuba (Toujours habité par les personnes les plus humbles de la région.). Source : Blog Belén Arango, www.facebook.com

Les grands *barracones* des années 1850 marquent l'aboutissement et la désintégration du système esclavagiste et le passage ouvert à l'industrialisation. Dans un processus de concentration des espaces de service, les nouvelles *barracones*, outre l'espace principal destiné au logement des esclaves, comprenaient l'atelier du moulin, les quartiers des contremaîtres, les maisons des bergers et des contremaîtres, les écuries, les entrepôts, les caves, etc. Logiquement, afin de maintenir l'organisation rigide de la prison, ces pièces destinées aux hommes libres ou aux fonctions de soutien à l'administration ou à la production étaient situées dans les couloirs des *barracones*, mais elles étaient reliées à l'extérieur et jamais à la cour centrale.

Dans une économie où la taille de l'entreprise se mesure en hommes, la masse imposante des *barracones* est un symbole macabre de la puissance de la noblesse sacrée. Un symbole qui entre dans la logique de l'efficacité fondée sur la discipline carcérale de l'appropriation physique des corps, selon une praxis économique froide. Et dans cette perspective, elle est d'une certaine manière similaire à l'approche de Foucault concernant le *panopticon* de

Bentham et la généalogie du pouvoir dans *Surveiller et punir*⁷. La *barracón* est aussi un instrument disciplinaire qui recherche l'économie d'effort par le contrôle des corps.

Selon le chercheur cubain Juan Pérez de la Riva, les barracones étaient essentiellement conçues pour garantir trois choses (Pérez, 1975) :

- Pour éviter les escapades nocturnes et l'inactivité excessive avec des horaires de sommeil plus stricts ;
- Pour augmenter la productivité en confinant tous les esclaves noirs dans un seul endroit ;
- Éviter la collusion entre les esclaves des usines voisines et une éventuelle rébellion.

La rébellion des esclaves connue sous le nom de Conspiration de l'échelle en 1844 a marqué le point culminant de cette peur du nègre et l'adoption généralisée, du moins dans l'Ouest, de la baraque comme bâtiment en maçonnerie qui est au centre de cette recherche.

1.7 Débat actuel sur la question dans la société civile cubaine.

Pour clore ce chapitre, sur la recommandation de un de mes tuteurs, il semble opportun de faire un bref commentaire sur les débats entourant la question de l'esclavage et du racisme à Cuba, une question qui est devenue indéniablement pertinente ces dernières années. Cet intérêt est principalement motivé par les initiatives de la société civile cubaine qui, contrairement aux années précédentes où elle était beaucoup plus contrainte et soumise aux directives de l'État, a aujourd'hui un fonctionnement plus fluide, un plus grand degré d'autonomie.

Mais ce débat est encore trop étroitement lié à la politique du gouvernement, qui le traite depuis des années comme un sujet tabou et limite l'extension d'un dialogue indispensable dans la société cubaine.⁸ L'idéal du dialogue de pouvoir sur la question du racisme a été le silence. Dans le but d'établir une fausse harmonie, et en prenant comme point de référence l'exergue de José Martí dans son article *Mi Raza*⁹, on prône l'harmonie entre tous les groupes ethniques qui composent la nation et on fait de tout débat sur le sujet un péché. Mais est-ce vraiment un

⁷ Livre écrit par Michel Foucault

⁸ Le gouvernement cubain a toujours considéré la question du racisme comme sensible, et la visite du président américain Barack Obama à Cuba en 2016 a encore attisé cette suspicion pour des raisons évidentes.

⁹ Article écrit par José Martí, héros national de Cuba, et publié dans le journal Patria à New York le 16 avril 1893. L'auteur y expose sa position sur la haine raciale. Il est surtout connu pour son célèbre extrait "L'homme est plus que blanc, plus que mulâtre, plus que noir. Cubain est plus que blanc, plus que mulâtre, plus que noir".

péché de parler d'une question aussi centrale dans le processus de formation et de représentation de la *cubanidad*? demande Alejandro de la Fuente¹⁰. Ou devrions-nous, au contraire, réserver l'excommunication à ceux qui ont insisté pour institutionnaliser le silence autour de cette question et d'autres ?

Quiconque connaît l'idéologie nationaliste cubaine et le discours de Martí sur l'égalité raciale en particulier, sait qu'il se prête à des interprétations différentes, voire contradictoires. La notion de Martí d'un être national qui subsume les identités raciales au point de les rendre socialement non pertinentes a été utilisée à des fins politiques diverses, qui ont toutes trouvé, chez Martí, la légitimité fournie par un discours fondateur hégémonique.

En général, il est possible de détecter deux interprétations dominantes de ce discours national, du moins en ce qui concerne la place et le rôle de la "race" dans la formation de ce qui est cubain. Une interprétation, soutenue fondamentalement par les groupes de pouvoir (qui à Cuba ont été majoritairement, mais pas exclusivement, blancs), a présenté la nation de Martí "avec tous et pour tous" comme quelque chose de réalisé, un processus achevé ou sur le point de l'être. Cette interprétation a deux implications importantes. Même si la formation d'une nation racialement intégrée et fraternelle n'était pas un objectif pleinement atteint, la mobilisation sociale et l'action politique ne seraient pas nécessaires.

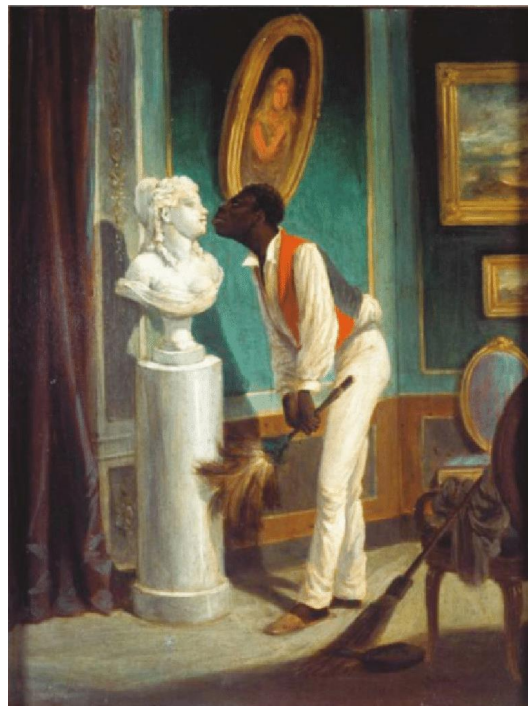
Un tel processus, selon les tenants de cette position, prendrait progressivement fin, car depuis la fin du 19e siècle, les guerres d'indépendance ont créé les bases indestructibles d'une *cubanidad* intégrée et cordiale.

L'autre implication qui découle de cette interprétation est encore plus claire. Si les blancs, les noirs et les mulâtres se sont réunis dans la mythique *manigua* rédemptrice pour créer un Cuba intégré et fraternel, pourquoi parler de groupes raciaux ? Quel est l'intérêt de parler de blancs, de noirs et de mulâtres dans un pays où il n'y a que des Cubains ? Ceux qui insistent pour discuter de ces questions inventent un problème là où il n'y en a pas et ne peuvent poursuivre qu'un seul objectif : diviser la famille cubaine. Le silence, selon ce point de vue, est le seul acte véritablement patriotique.

Les partisans de l'option du silence considèrent que le soi-disant "problème racial", dont ils reconnaissent l'existence, est fondé sur l'héritage colonial, sur le manque d'éducation adéquate ou sur des mécanismes culturels et psychologiques que le temps lui-même résoudra

¹⁰ De la Fuente, A. *Una nación para todos. Raza, desigualdad y política en Cuba. 1900-2000*, Editorial Colibrí, Madrid, 2000.

progressivement. Ces positions ont en commun d'appeler à la passivité sociale et, le cas échéant, à l'amélioration individuelle, en particulier pour les Noirs.



1.4 J.F. Landaluze, Servicio Doméstico. Source: Collection MNBAC

Devenu politique officielle, le silence a envahi l'espace public cubain pendant des décennies. Ce n'est que récemment, face aux preuves croissantes que les mal nommés "retards du passé" ne sont ni si loin ni si loin du passé, que les intellectuels et universitaires cubains sont revenus débattre de la question. Et, comme je l'ai dit au début, nous devons être francs et commencer par reconnaître que le racisme n'est pas un héritage colonial inerte, mais une entité vivante et florissante parmi nous. (de la Fuente, 2001).

Quoi qu'il en soit, il est indéniable que les dernières années ont été riches en événements dédiés à la mémoire noire, qu'il s'agisse d'initiatives individuelles ou collectives, de la construction de monuments, de la création d'associations, de la production de films, ainsi que de festivals de musique ou simplement de projets d'institutions académiques.

Durant les trois premières décennies de la révolution cubaine (1959-1990), les recherches historiques sur le passé colonial et l'esclavage ont été particulièrement abondantes, comme en témoignent les catalogues de la culture afro-cubaine de la Bibliothèque nationale de La Havane. D'autre part, l'histoire de la traite négrière et de l'esclavage est peu présente dans les manuels scolaires et les livres d'histoire destinés à la population générale (Torres Cuevas, E. et

Loyola Vega O., 2001). Contrairement aux livres destinés aux spécialistes, il est surprenant de constater le peu d'importance accordée à l'esclavage par rapport aux autres sujets.

La lecture du manuel d'histoire de 9^e année ¹¹est incroyable (édition 2001) ; en 358 pages, il présente l'histoire de Cuba du 15^e siècle à la période révolutionnaire contemporaine. Il y a une première référence à l'esclavage lorsqu'il traite du remplacement des Indiens par l'introduction d'esclaves africains au XVI^e siècle, puis une brève allusion au marronnage des Indiens et aussi des Africains. Plus tard, il revient sur le thème de l'esclavage en se concentrant sur la relation entre l'augmentation de la production de sucre et le commerce des Africains. Il revient ensuite sur le sujet en se concentrant sur la révolution en Haïti en 1804 et ses conséquences positives pour Cuba, qui devient alors le premier producteur de sucre sur le marché international, ce qui entraîne une augmentation du nombre d'esclaves, des plantations, de la traite négrière et de l'abolitionnisme. Non seulement le lieu convenu est extrêmement petit, mais les esclaves sont - selon le texte - des victimes passives, dépourvues de culture et d'identité.

Il y a quelques petites références à deux rébellions d'esclaves (en 1812 et 1844), qui sont toujours citées, même si ce ne sont pas les seules, et le texte insiste surtout sur le fait qu'elles ont été rapidement et cruellement contrôlées. Il est d'ailleurs surprenant de constater que le texte parle autant, sinon plus, des pirates et des corsaires - présentés comme une réelle menace pour la couronne espagnole - que des esclaves africains. Ces livres reflètent la vision de l'esclavage exclusivement comme un fait du passé dépourvu de liens avec le présent, mais l'accent est également mis principalement sur l'abolition et la nation cubaine émergente.

Selon les manuels d'histoire cubains, l'histoire des noirs ne commence réellement qu'avec les guerres de libération de la fin du XIX^e siècle. Ce n'est qu'à ce moment de l'histoire que les noms de noirs et de Métis tels qu'Antonio Maceo, Quintín Banderas, entre autres, sont apparus dans les manuels scolaires et les livres d'histoire destinés à la population générale. De cette manière, les héros noirs des guerres d'indépendance éclipsent les protagonistes des rébellions d'esclaves. Le silence relatif et ambigu qui pèse sur cette partie de l'histoire cubaine refait surface aujourd'hui.

Au cours de cette même période, les trois premières décennies de la révolution (1959-1990), les questions raciales ne figuraient pas à l'ordre du jour national. L'égalité de tous les

¹¹ La neuvième année correspond à la dernière année de l'enseignement secondaire. C'est aussi la dernière année des cours obligatoires pour les citoyens cubains et la première fois que les étudiants sont confrontés à l'histoire cubaine avec une certaine rigueur.

citoyens sans distinction de race ou de sexe était le credo de la révolution, et la Constitution de 1976 a interdit la discrimination raciale, sexuelle et d'origine nationale et l'a déclarée punissable par la loi. En outre, la fermeture du registre des associations après 1959, parmi lesquelles figuraient de nombreuses associations de noirs et de mulâtres, a contribué à une chape de silence sur la question raciale. En 1985, le problème des Noirs réapparaît officiellement lors du 3e congrès du PCC, au cours duquel le manque de représentation des Noirs à la direction du pays est soulevé, ainsi que celui des jeunes et des femmes, et à partir duquel une sorte de "discrimination positive" envers ces secteurs de la société est mise en œuvre.

Dans les années 1990, la tendance a changé. D'une part, certains auteurs ont continué à penser la question raciale en termes de contributions ethniques à l'identité cubaine et d'influence de la politique sociale révolutionnaire. Le congrès de l'Uneac en 1998 a été fondateur en ce sens : la mauvaise représentation des noirs et des mulâtres à la télévision cubaine a été dénoncée, et deux ans plus tard, il a donné lieu à la création du groupe d'artistes et d'intellectuels *Color Cubano*, dont le but était d'encourager le débat racial dans la société cubaine.

À partir de ce moment, certaines revues cubaines de sciences sociales se sont progressivement emparées de la question en produisant des dossiers consacrés aux questions raciales.¹² En 2006, les résultats d'une étude sociologique basée sur un travail de terrain à long terme de 1996 à 2002 ont été publiés pour la première fois (Espina et Rodríguez, 2006). Le premier grand mérite de cet article est de récapituler l'ensemble des mesures prises au début de la révolution et visant à créer des transformations sociales permettant l'égalité de tous les citoyens cubains : alphabétisation des masses populaires, éducation et services de santé obligatoires et gratuits, politique de plein emploi, baisse des loyers, accès à la propriété foncière pour les métayers, notamment les travailleurs ruraux noirs descendants d'esclaves, entre autres.

Cependant, l'intérêt principal de ce texte réside dans l'étude des inégalités raciales actuelles basées sur des indicateurs très sensibles dans la société cubaine contemporaine : occupation et mode d'occupation du logement, revenus, représentation dans la structure socio-

¹²Par exemple les revues cubaines de sciences sociale, *Temas*, n° 7, 1996 ; *Catauro*, n° 6, 2002 ; *Caminos*, n° 24-25, 2002.

professionnelle (participation à l'économie émergente et non émergente) et stratégies de survie (y compris la réception de transferts de fonds familiaux de l'étranger). Les résultats sont éloquentes : les inégalités sociales et économiques touchent beaucoup plus les Noirs que les Blancs, en ce qui correspond aux représentations sociales qui valorisent positivement les Blancs et négativement les Noirs, limitant la mobilité sociale et économique de ces derniers.¹³

Des études comme celles d'Espina Prieto et Rodríguez Ruiz, ou de Niurka Núñez¹⁴ sur la distribution raciale et l'occupation de l'espace apparaissent au compte-gouttes, de même que d'autres réflexions plus théoriques comme le livre d'Esteban Morales¹⁵, l'essai sur l'identité cubaine d'Orlando Cruz Capote¹⁶ ou celui de Víctor Fowler¹⁷ sur le racisme. Progressivement, la recherche passe de l'aspect purement historique à l'aspect contemporain. Les débats publics organisés par la revue *Temas*¹⁸ et publiés en trois volumes sous le titre "Último jueves", le confirment : en 2002 en termes historiques, en 2005 et 2009 en termes contemporains.

Un autre aspect intéressant à considérer, qui montre la portée de ce moment d'ouverture, est l'inclusion d'auteurs cubains en exil et de *cubanologues* étrangers dans le débat racial national. Outre la publication de réunions scientifiques, deux livres importants de Rebecca Scott¹⁹ et d'Aline Helg²⁰ ont été traduits et, en août 2004, une présentation et un débat ont eu lieu au siège de l'UNEAC à La Havane en présence de l'auteur de *Una nación para todos*.

¹³ Ces éléments sont difficiles à établir en raison du secret qui entoure les statistiques sur la mobilité ascendante et la mobilité sociale à Cuba, ainsi que de l'hétérogénéité de la société, dans laquelle les frontières définies par la couleur de la peau sont floues. Mais par exemple, il serait intéressant de connaître le nombre de détenus dans le système pénitentiaire cubain et de savoir combien d'entre eux sont noirs, une statistique jamais fournie par le gouvernement cubain.

¹⁴ Núñez González, Niurka (2007). « A propósito de las relaciones raciales en Cuba: algunas dinámicas espaciales urbanas », en: *Catauro*, año 9, núm. 16, julio-diciembre, p. 4-20.

¹⁵ Morales, Esteban (2008). *United States- Cuban Relations, a Critical History*, Lexington Books, USA.

¹⁶ Cruz, Orlando, La identidad nacional y el socialismo en Cuba, *Revista Cubana de Filosofía*, No. 11, Enero-Mayo, 2008.

¹⁷ Fowler, Victor, Contra el argumento racista, <http://www.walterlipmann.com/docs2851.html>

¹⁸ "Identidad, conflictos raciales y discriminación en la República", Último jueves, los debates de Temas, vol. 1, p 36-57, 2004 ; "Grupos e integración social : género, generación, racialidad", Último jueves, los debates de Temas, vol. 3, p 140-154, 2008 ; "La cuestión racial : prejuicios, discriminación, estereotipos", panel le 25 juin 2009, à La Havane.

¹⁹ Scott, Rebecca (2002). *La emancipación de los esclavos en Cuba. La transición al trabajo libre 1860-1899*, La Habana, Editorial Caminos.

²⁰ Helg, Aline (2000). *Lo que nos corresponde. La lucha de los negros y mulatos por la igualdad en Cuba 1886-1912*, La Habana, Imagen Contemporánea.

Raza, desigualdad y política en Cuba. 1900-2000 par Alejandro de la Fuente, publié à Madrid.

Chapitre 2 Émergence et consolidation des barracones d'esclaves dans la plantation sucrière cubaine au XIXe siècle.

Il est courant d'entendre l'apothéose selon laquelle l'esclavage à Cuba était moins agressif et sadique que dans ses homologues des Caraïbes et du Sud de l'Amérique du Nord. Mais la réalité de l'esclave noir dans le Cuba du XIXe siècle a détruit cette image. L'esclavage à Cuba n'était ni plus ni moins bénin que les autres à une époque où cet esclavage était la source du principal revenu de son économie. Il y a beaucoup à rechercher et, bien sûr, pour replacer les choses dans leur contexte, nous ne parlons pas d'une société statique. À Cuba, à partir du XVIIIe siècle, des changements ont eu lieu qui ont, non seulement affecté le fonctionnement de l'économie, mais ont également été essentiels pour comprendre ce qu'est la société cubaine depuis ces années jusqu'à aujourd'hui. Il est curieux que l'un des abolitionnistes européens les plus connus, Victor Schoelcher, se soit radicalisé sur le plan idéologique dans ce qui est connu comme la société la plus tolérante envers les esclaves noirs. Le Français était à Cuba en 1830 et dans une des biographies romancées de sa vie, il donne ce récit que je cite in extenso.



2.1 Victor Schoelcher, Source: <https://www.bridgemanimages.com/en-US/noartistknown/victor-schoelcher-1804-1893-b-w-photo/photograph/asset/1757112>

" Deux jours après son arrivée à La Havane, il assiste à une scène qui va le marquer à jamais. Chapeau de paille sur la tête, Victor s'apprête à visiter la ville comme il l'a fait à Mexico. Au détour d'une ruelle, il tombe sur une grande place grouillante de monde, bruyante, écrasée de soleil. Il est intrigué par une forte agitation. Il s'approche, se frayant un passage dans la foule. Plusieurs estrades sont dressées les unes à côté des autres. Sur l'une d'elles, il la voit, debout. Quinze ou seize ans peut-être. Salement vêtue mais très belle avec de très grands yeux noirs. Fièbre, droite, le regard fixe et dur. À ses côtés, un petit homme – un Blanc – crie en grimaçant :

“Allons, messieurs ! Deux cents piastres la jolie négresse, bonne blanchisseuse ! Deux cents piastres. Voyez, elle est jeune encore, bien saine, très douce. Deux cents piastres ! C’est pour rien. Remarquez, messieurs, comme elle est forte et bien portante !”

La fille ne bouge pas, indifférente à ce qui se passe autour d’elle. Des hommes de bonne tenue, richement vêtus, s’approchent, montent sur l’estrade, tâtent ses bras, ses jambes, regardent ses seins, la tournent et la retournent, lui ouvrent la bouche pour examiner ses dents... L’un d’eux lance au vendeur : “Cent piastres.” Les deux hommes discutent. Le ton monte, un chiffre claque : “Cent quatre-vingts !” Puis un autre : “Cent vingt. – Cent soixante.” Le petit homme cède. La fille part pour cent cinquante piastres. L’acheteur fait venir un grand Noir qui passe une chaîne au bras de la jeune fille. L’esclave emmène l’esclave. La fille appartient désormais à l’homme blanc.

Victor est comme paralysé au milieu de la place brûlante. Il est seul, il se sent inutile, il se sent impuissant. Ridicule même. “Cette fille, humiliée, traitée comme un vulgaire objet, comme sur un marché aux chevaux, vendue comme un bœuf. Comment est-ce possible ?”, pense-t-il. Tête baissée, gorge nouée, il s’éloigne pour cacher son dégoût et sa honte...

Ce soir-là, dans sa chambre d’hôtel, il écrit sur ses carnets tout ce qu’il a vu, dans le détail, essayant de ne rien oublier, et en y ajoutant ses commentaires. La nuit, le sommeil ne vient pas. Alors, à la lueur de la bougie posée sur sa petite table de travail, il fait le serment, lui, Victor Schoelcher, fils de Marc et de Victoire, que toute sa vie, il dénoncera l’esclavage et agira pour qu’il disparaisse. À jamais...²¹

Le futur abolitionniste radical a été confronté pour la première fois à Cuba à la vulgarité d’un capitalisme qui réduisait les êtres humains, depuis leur capture dans les profondeurs de l’Afrique, à un niveau de barbarie si effroyable qu’il a provoqué chez lui la décision la plus importante de sa vie. Il est indiscutable que l’esclavage à Cuba a atteint des niveaux dantesques ; il était impossible d’être un homme digne et de ne pas être choqué par la situation de centaines de milliers d’esclaves noirs soumis à de telles conditions. Mais il y a une chose que nous ne pouvons pas ignorer, la cruauté envers l’esclave noir n’est pas en soi, elle n’est pas gratuite à mon avis. La maltraitance est consubstantielle au modèle d’exploitation adapté, elle est une conséquence du modèle lui-même, et plus que du sadisme ou de l’indolence de la part des planteurs, cette cruauté est fille du simple pragmatisme bourgeois. Il s’agit d’une relation complexe et je consacre la première partie de ce chapitre à son analyse.

²¹ Gérard Dhôtel, *Victor Schœlcher : non à l’esclavage*, Ceux qui ont dit non, Actes Sud Junior, 2008, p.15.

2.1 La production de sucre et la traite des esclaves au XIXe siècle à Cuba.

Le cas cubain présente certains paradoxes que je n'ai pas l'intention d'épuiser dans cette recherche, mais qui méritent d'être mentionnés. Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, Cuba a évité la monoculture, le monopole excessif de la terre, le foncier absent et bon nombre des pires effets de la condition coloniale. À ses débuts en tant que colonie, Cuba, en raison de ses caractéristiques géographiques et climatiques, était avant tout une enclave géostratégique où les aspects politiques et militaires prévalaient. Le territoire cubain a été conçu comme un point de départ et d'arrivée pour les navires en provenance de la métropole, ce qui en a fait une enclave de services.

Des facteurs tels que la rareté de la main-d'œuvre autochtone et la quantité limitée de ressources extractives ou minières du pays ont transformé la colonie en un centre bureaucratique où les petits planteurs et éleveurs produisaient pour la consommation intérieure, avec quelques exportations symboliques, notamment de bétail.

Pendant quelque deux cents ans, du milieu du XVIe siècle au milieu du XVIIIe siècle, Cuba est restée largement isolée du marché mondial et a été couverte d'immenses ranchs de bétail qui, à l'instar de la première industrie sucrière, ont en fait encouragé la colonisation et la division des terres plutôt que l'inverse. Les restrictions commerciales espagnoles ont empêché la croissance des latifundia de sucre, tandis que la production de café et, surtout, de tabac a connu des hauts et des bas dans des unités beaucoup plus petites. L'esclavage, que ce soit dans l'agriculture, le service domestique ou la production artisanale, s'est développé de manière analogue à celui de l'Amérique du Sud espagnole, dans une économie et une société qui n'étaient que partiellement guidées par les pressions du marché mondial.

Dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, tout a changé, et ces changements ont commencé avec la soi-disant prise de La Havane par les Britanniques en 1762. L'occupation britannique pendant un peu plus d'un an a eu un effet considérable. Les Britanniques ont introduit 10 000 esclaves en très peu de temps et ont jeté les bases d'une politique de commerce plus libre sur l'île. Après l'occupation britannique et la reprise qui s'ensuit en 1762, on entre dans une phase où le monopole commercial est aboli et le système de la flotte liquidé, le gouvernement de la métropole prônant une libéralisation de l'économie. C'est sans doute à ce moment-là que l'économie de plantation a pris son essor sur l'île et que les sucreries sont devenues le noyau de la richesse économique du pays. La production de sucre, résultat de ces transformations, a fini par remplacer les plantations de café, de tabac et les ranchs de bétail et a fait de l'île un laboratoire modèle pour la pratique de la monoproduction.

Nous pouvons donc définir la seconde moitié du XVIII^e siècle comme l'époque où le nombre de moulins à sucre et, surtout, leur taille ont commencé à se multiplier. Le sucre a commencé à être important à Cuba à une époque où la production de sucre était déjà très développée et technicisée dans d'autres territoires voisins. Il est donc facile d'assimiler les progrès de l'environnement sucrier caribéen au cas cubain et même si, comme nous le verrons, l'absence d'un système de financement adéquat et la réalisation de bénéfices sans besoin d'optimisation technique, ont pu faire en sorte que, dans les premiers temps, certains développements techniques déjà bien connus, comme l'utilisation de l'énergie hydraulique, ou la combustion de la bagasse comme combustible au lieu de couper des forêts, ont mis beaucoup de temps à être incorporés au processus de production cubain.



2.2 Moulin à sucre El Pedrerío. Source: *El libro de los ingenios: colección de vistas de los principales ingenios de la isla de Cuba*, Cantero, J.G.

Le moment où le sucre cubain a commencé à décoller coïncide avec plusieurs événements cruciaux qui expliquent en grande partie son développement exponentiel, ou du moins qui servent d'explication à une activité en forte croissance et aux profits élevés.

Il y a au moins trois événements qui ont clairement influencé l'augmentation de la demande et de la production de tout le sucre que le Cuba du XIX^e siècle pouvait produire. Il s'agit sans aucun doute et par ordre d'importance : tout d'abord, la révolte des esclaves dans la région voisine de Saint Domingue (zone française) avec la disparition totale du plus grand producteur et fabricant de sucre au monde, et l'incapacité de la région à se relever. Cela a entraîné non seulement une diminution de l'offre mondiale, que Cuba pouvait contribuer à atténuer, mais aussi le déplacement de techniciens, voire de capitaux et de main-d'œuvre, avec l'apport que cela représentait pour un pays ayant moins d'expérience dans la production de sucre et aussi moins de qualifications techniques en la matière.

Deuxièmement, les colonies britanniques et néerlandaises, essentiellement celles proches de Cuba connues sous le nom d'"îles à sucre", ont accepté l'abolition définitive de l'esclavage en 1834 et, après une période dite "d'apprentissage" aux résultats inégaux et au cours de laquelle les anciens esclaves ont travaillé comme colons pour leurs anciens propriétaires, la production de sucre des Antilles britanniques a diminué.

Mais ce qui a peut-être le plus contribué à l'augmentation de la demande de sucre cubain, c'est la guerre d'indépendance des Treize Colonies américaines de leur ancienne métropole. La demande de sucre de son voisin du nord a été reprise par Cuba, ce qui a permis aux États-Unis de participer au commerce et au capital de la "perle des Antilles".

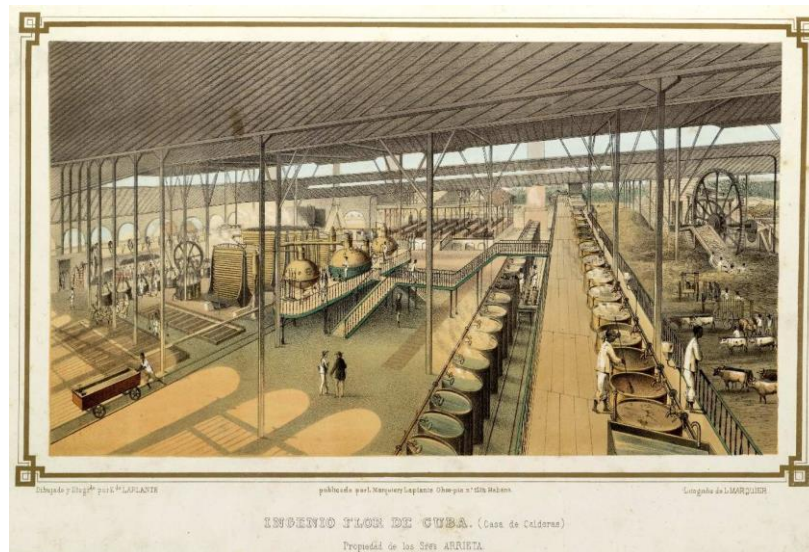
Cuba est également un pays particulièrement adapté à l'agriculture de la canne à sucre. Sa taille (c'est la plus grande île des Caraïbes antillaises), son climat, ses rivières et son orographie offrent des conditions optimales pour la production de sucre sur un territoire qui, jusqu'à l'époque de la production de sucre, était peu exploité. En outre, sa forme allongée offre de nombreux ports qui permettent aux navires d'embarquer et d'accoster à une distance relativement courte des sucreries, ce qui génère d'importants avantages concurrentiels par rapport aux autres producteurs de sucre.



2.3 Moulin à sucre Acana. Source: *El libro de los ingenios: colección de vistas de los principales ingenios de la isla de Cuba*, Cantero, J.G.

Toutes ces caractéristiques confèrent au cas cubain une idiosyncrasie particulière, tant sur le plan politique que sur le plan social et structurel, qui, associée à une situation spatio-temporelle spécifique, en a fait le plus grand producteur de sucre au monde, avec un potentiel économique et de développement très important.

Je suis d'accord avec Manuel Moreno Fraginals lorsqu'il dit : "On peut dire que jusqu'en 1805, le commerce d'esclaves hispano-cubain avait une certaine saveur aventureuse, pleine d'improvisations et dépourvue des véritables techniques d'un commerce sérieusement organisé. C'était une époque où tous les membres de la sacarocracia et les marchands, avec de l'argent en main pour la première grande danse du sucre des millions, répétaient des expéditions vers les côtes d'Afrique".²²



2.4 Moulin à sucre Flor de Cuba. Source: El libro de los ingenios: colección de vistas de los principales ingenios de la isla de Cuba, Cantero, J.G.

La révolution industrielle en Angleterre a radicalement changé le marché mondial et la demande. La révolution en Haïti, les processus d'indépendance en Amérique espagnole, L'indépendance des treize colonies de l'Amérique du Nord et la rivalité commerciale anglo-américaine qui s'ensuit dans les Caraïbes ont entraîné l'expansion du commerce illicite de Cuba, qui a pris la place d'Haïti en tant que premier producteur mondial de sucre. L'économie cubaine évolue vers une véritable ivresse distillée dans la prospérité du boom sucrier, mais elle pactise aussi avec un nouveau colonialisme, beaucoup plus insidieux et destructeur que l'ancien, et introduit un nouveau et vicieux système d'exploitation des esclaves.

En 1791, l'histoire des Caraïbes a été modifiée de manière décisive par la première révolution d'esclaves véritablement triomphante dans les colonies européennes. Plus précisément, elle a eu lieu à Saint Domingue. Pour Cuba, les conséquences de ce grand événement sont multiples : tout d'abord, le commerce français du sucre est ruiné, libérant ainsi

²² Fraginals Moreno, M., El ingenio: Complejo Económico Social Cubano del Azúcar, Ed. Crítica, Madrid, 2001.p. 40.

Cuba de son plus grand rival dans le monde du sucre à l'époque. Deuxièmement, Napoléon, après l'échec de la tentative de récupération de la colonie, a fait le premier pas décisif vers la fabrication de sucre de betterave en Europe, tirant le premier coup de feu de la grande "guerre des deux sucres". Troisièmement, l'effondrement du sucre des Antilles françaises n'a pas empêché le déclin des Anglais : entre 1799 et 1807, en Jamaïque, soixante-cinq plantations ont été abandonnées, trente-deux vendues pour dettes, alors qu'en 1807, par exemple, 115 autres étaient encore poursuivies. Quatrièmement, le prix du sucre sur le marché européen a augmenté de 100 % entre 1788 et 1795, de sorte que, bien que la production cubaine soit restée sensiblement la même, les planteurs ont pu réaliser des bénéfices beaucoup plus élevés, ce qui constitue le premier signe de la volatilité du marché qui caractérisera le reste de leur histoire. Enfin, de nombreux habitants de Saint Domingue se sont exilés à Cuba, notamment autour de Santiago, mais aussi dans d'autres parties de l'île. Ces exilés ont apporté avec eux non seulement le passe-pied et la contredanse, la perruque poudrée et la robe parisienne (et l'habitude française de mettre les pieds à l'air pour montrer ses pantoufles), mais aussi de terribles histoires de viol, de mort, de pillage et de destruction, qui ont suffi à empêcher les planteurs cubains de desserrer les rênes avec lesquelles ils ont tenu les esclaves en esclavage pendant près de deux cents ans.

Les immigrants français à Cuba ont également apporté, avec leurs souvenirs d'une époque prospère (et parfois quelques esclaves, qui, à leur tour, ont apporté les éléments du vaudou dans l'est de Cuba), des plans pour le développement du café et du sucre à Cuba, tels que des moulins à eau entraînés par le haut avec des rouleaux horizontaux. Certains ont également apporté des capitaux. Les techniciens sucriers français sont bientôt présents dans tous les grands moulins cubains et, en fait, les grands moulins ont pratiquement tous été construits par eux. Ils ont également apporté des idées sur le raffinage du sucre à Cuba. L'ingénieur français Esteban Lafaye a fait le voyage depuis Haïti pour proposer à l'oligarchie un plan pour moulinier le sucre sans utiliser de bœufs ni d'eau ; une machine à pendule, qui a cependant échoué. Peu après la révolution haïtienne, les droits d'importation sur les machines à sucre (et à café) ont été abandonnés. Les fonderies américaines ont commencé à vendre des machines en fer pour remplacer les vieux équipements en bois. On a également introduit le "train jamaïcain" qui, malgré son nom, suivait la technique de Saint Domingue ; avec ce système, le long train de chaudrons de cuivre pouvait être chauffé dans un seul feu, en même temps et à la même température. Cela permettait d'économiser du bois de chauffage (indispensable sur les îles moins peuplées d'arbres que Cuba), et le feu pouvait être entretenu avec les restes de la canne à sucre *bagazo*, une fois qu'elle avait été broyée.

Il y a eu d'autres innovations. Le premier moulin à vapeur, acheté par Francisco de Arango à Londres en 1794 à la firme Reinold, a été utilisé à titre expérimental en 1797. Malheureusement, l'expérience du comte de Jaruco²³ n'a pas été très concluante, car si la vapeur fonctionnait bien, le moulin n'était pas adapté à l'expérience. De plus, ces machines ne pourront être achetées en quantité avant vingt-cinq ans, car elles ne sont fabriquées qu'en Angleterre, et les guerres révolutionnaires françaises empêcheront toute nouvelle expédition vers Cuba. Néanmoins, et malgré le fait que l'introduction des machines à vapeur ait dû être retardée, d'excellents moulins à eau ont été construits dans le district de Güines, plus précisément sur les rives de la rivière Mayabeque. En 1794, la *voleadora* a été introduite, ce qui a considérablement amélioré les conditions de travail : auparavant, les esclaves devaient faire passer chaque roseau deux fois dans les rouleaux, séparément et à la main. Maintenant, au moins, l'alimentation manuelle a été éliminée, sauvant ainsi les mains de nombreux esclaves. En 1798, de nouvelles chaudières (clarificateurs) ont été introduites à la place du "train", ce qui a simplifié le processus d'évaporation. C'est également à cette époque que la chaux a commencé à être utilisée (Thomas, 1997).

L'abolition en 1807 de la traite des esclaves en Angleterre a entraîné une baisse sensible de la disponibilité des esclaves ; entre 1790 et 1807, la plupart des esclaves ont été emmenés à Cuba sur des navires anglais. De plus, en 1807, le président Jefferson, furieux de la perte de navires américains dans cette guerre, riposte par une loi d'embargo visant à supprimer tout commerce entre les belligérants. Le commerce entre les États-Unis et Cuba a chuté de 50 %, et le prix des produits importés a triplé à La Havane. Les deux tiers de la récolte de 1808 n'ont pu être vendus, et cinquante bonnes sucreries ont fait faillite. Poey et Hernandez, des marchands d'esclaves, ont affirmé que de nombreux esclaves restaient également invendus. Le vieux Gabriel, marquis de Casa Peñalver, l'un des pionniers des années 1760 et 1770, se plaignait d'avoir perdu soixante esclaves au cours des deux dernières années et de ne pas pouvoir les remplacer parce que ses fermes n'étaient pas rentables.

Logiquement, les recettes douanières ont également diminué, passant de 2 400 932 pesos (420 000 livres) en 1802 à 1 178 974 pesos (280 000 livres) en 1808. La loi sur l'embargo est abandonnée en 1809, mais la croissance de l'industrie sucrière, malgré des prix élevés, est stoppée car la guerre anglo-américaine de 1812-1814, tout en augmentant les prix, perturbe le commerce américain. La politique de Jefferson signifie que l'Angleterre tourne de plus en plus

²³ Le comte de Jaruco était le titre de noblesse du propriétaire terrien Francisco de Arango y Parreño, peut-être la figure la plus importante de ces premières années du boom sucrier cubain.

son attention vers l'Amérique du Sud. Les Britanniques (en raison de leur alliance avec les Bourbons espagnols contre Napoléon) pouvaient également utiliser les ports cubains dans leurs attaques contre l'Amérique du Nord, un fait que les stratèges américains n'ont jamais oublié.

Ce fut la base commerciale de quatre événements politiques qui firent date : tout d'abord, en 1808, la couronne espagnole succomba à Napoléon, qui plaça son frère Joseph sur le trône d'Espagne. Les Britanniques se rendent en Espagne pour lutter, avec le peuple, contre les Français et contre l'aile libérale de la classe supérieure (soutenue par divers membres de l'oligarchie cubaine, tels que le marquis de Casa Calvo et le général Gonzalo O'Farrill, qui deviendra le ministre de la guerre de Joseph Bonaparte). Jusqu'en 1814, la guerre fait rage en Espagne, laissant Cuba sous le commandement d'un capitaine général indépendant, Someruelos, qui peut agir pratiquement à sa guise.

C'est également en 1808 que le président Jefferson expose pour la première fois ce qui deviendra presque une constante dans l'histoire américaine : le désir des États-Unis d'acheter l'île de Cuba, tout comme ils avaient acquis la Louisiane (achetée en 1803 à Napoléon, qui l'avait à son tour reçue de l'Espagne en 1800). Le président envoya le général James Wilkinson (qui avait pris la possession physique de la Louisiane au nom des États-Unis) au capitaine général Someruelos pour lui expliquer que les États-Unis préféreraient que Cuba et le Mexique restent espagnols plutôt que de passer sous contrôle britannique ou français, mais que si l'Espagne ne pouvait pas rester sur place, les États-Unis seraient prêts à acheter l'île.

La mission échoua, mais Jefferson, malgré l'ignorance de Cuba par l'Amérique, et malgré sa méfiance à l'égard du catholicisme de l'île, poursuivit l'idée d'une association étroite avec l'île ; tous les hommes du Nouveau Monde ne partageaient-ils pas la même bonté naturelle ? écrit-il à James Madison en 1809, ajoutant qu'il pense que Napoléon (censé contrôler l'Espagne et son empire) serait prêt à céder l'île de Cuba aux États-Unis en échange d'une liberté d'action de la France sur le reste de l'Amérique espagnole. En 1810, le *Cabildo* de La Havane entame des négociations secrètes avec William Shaler, le consul américain à La Havane: dans le but de maintenir l'esclavage, qui commence à être menacé par l'abolitionnisme prôné par les Cortes de Cadix, le *Cabildo* se dit prêt à préparer l'annexion de Cuba aux États-Unis. Mais ils veulent d'abord une garantie des États-Unis contre une intervention britannique. Mais cette intervention n'a pas semblé se concrétiser.

Le troisième événement majeur est la formation, en 1809, du premier mouvement pour l'indépendance totale de Cuba, dirigé par Román de la Luz, qui était franc-maçon. Les

planteurs et les dirigeants de la société intellectuelle refusent d'adhérer au projet, si bien que la conspiration est découverte et avortée. Parmi les planteurs de Port-au-Prince, dans le sud de l'île, l'idée d'un Cuba indépendant avait déjà été exprimée à plusieurs reprises. Mais ces idées n'étaient pas les mêmes que celles des magnats cosmopolites du sucre de La Havane et de Matanzas, qui, lorsqu'ils détournaient les yeux de l'Espagne, regardaient vers le nord, vers les États-Unis (Thomas, 1997).

Le quatrième événement est le déclenchement de la guerre contre l'Espagne par un certain nombre de territoires américains. Tout a commencé avec la déclaration de la junte provinciale de Caracas le 9 avril 1810, avec la déposition des vice-rois de Buenos Aires et de Nueva Granada en mai et juillet, et avec le soulèvement populaire au Mexique au cours de la même année. La classe supérieure cubaine aurait pu, et voulu faire cause commune avec le reste de l'Amérique espagnole (le *Cabildo* de La Havane aurait pu jouer le rôle décisif joué par ceux de Caracas et de Lima), si elle n'avait pas été préoccupée par les esclaves et aussi par le spectre d'Haïti. Les esclaves représentaient la richesse. En 1792, la valeur des 88 000 esclaves cubains - sur la base de ce qu'il en aurait coûté pour les remplacer - était de 4 000 000 £ ; la valeur des 147 000 esclaves en 1817 pouvait être estimée à 11 000 000 £. L'idée de la disparition de cette grande richesse n'était pas agréable.

En ce qui concerne les esclaves, la population change radicalement : en 1792, les esclaves masculins sont au nombre de 50 000, alors qu'en 1817, ils sont 125 000 ; dans le même temps, la population d'esclaves féminins passe de 40 000 en 1792 à une minorité intolérable de moins de 25 000 en 1817. Ce grave déséquilibre a dû causer au moins un problème sexuel aigu, et a dû faire en sorte que les esclaves malades ne puissent pas être soignés correctement. Elle a également servi à augmenter la criminalité. Par conséquent, le malaise des planteurs augmente à mesure qu'ils s'enrichissent.

2.2 Particularités du Cuba colonial et de sa "sacarocracia" terrienne par rapport à d'autres régions du monde.

L'idéal aristocratique a présidé au comportement des sociétés esclavagistes et a inoculé l'habitude du commandement et de la révérence. Cette dynamique comporte des éléments psychologiques qui n'ont pas été suffisamment étudiés. C'est une erreur commune de prendre les relations raciales comme point de départ de l'analyse des relations entre esclaves et propriétaires. Un point de vue théorique plus adéquat est nécessaire, car ces limitations ont en partie conduit à l'occultation des régimes d'esclavage. Pour comprendre l'esclavage en

Amérique, nous devons interroger non seulement les structures économiques et politiques, mais aussi les systèmes religieux et autres systèmes idéologiques dominants.

Une idée très répandue est que, à partir de l'analyse des préjugés racistes, il est commun de déterminer la manière dont l'exploitation de l'esclave noir est ensuite établie, ce qui me semble être une erreur. Il n'y a pas de similitude monolithique entre les masses d'esclaves noirs, ni dans le traitement, cruel ou condescendant, reçu par leurs propriétaires, ce qui établit également des différences dans les préjugés raciaux. Ce processus ne peut être simplifié, et bien qu'une brève comparaison entre la plantation du Sud de l'Amérique du Nord et celle développée à Cuba nous convaincrat de l'existence d'un modèle dans la relation entre maîtres et esclaves, d'un mélange presque nul entre ceux du Nord et d'une certaine tolérance chez leurs homologues des Caraïbes, la réalité est que ce n'est pas si simple.

Les formes d'esclavage telles qu'elles ont été déterminées par le passé et le présent et qui se sont manifestées dans des formes particulières de domination de classe ont déterminé les relations raciales. D'autre part, il n'y a pas de similitude monolithique entre les masses d'esclaves noirs et leur traitement par leurs maîtres (même dans le même pays), et cela établit également des différences dans les préjugés raciaux. Une différence qui devient substantiellement évidente quand on se réfère à l'esclave créole né sur la plantation, type majoritaire dans le sud des USA, et à l'esclave nouvellement importé, par exemple, majoritaire à Cuba à partir du XIXe siècle.

Un autre élément très important à prendre en compte est celui des sociétés dans lesquelles l'esclave noir n'était pas essentiellement dédié au travail de plantation. Le fait d'assumer d'autres fonctions leur a permis de gérer l'accès à l'amélioration de leurs conditions de vie totalement différente et de s'intégrer dans la société avec l'impact que cela a eu plus tard en termes de mixité raciale. Chaque classe sociale, et en particulier chaque classe d'esclaves, est unique. Comme l'a si bien souligné l'historien brésilien Henrique Cardoso, tout dans ces sociétés était défini par l'esclavage." La liberté dans la société esclavagiste était définie par l'esclavage. Par conséquent, tout le monde aspirait à posséder des esclaves et, en les possédant, à ne pas travailler".²⁴

Il existe un débat qui oscille entre deux points de vue opposés :

²⁴ Cité par: Lengellé, M., *La Esclavitud*, Ed. Oikos, Barcelona, 1971.

1- Considérer le simple pragmatisme, qui a engendré et façonné un type d'exploitation de l'homme noir qui utilise des modèles archaïques au regard d'une vision moderne de l'économie et de l'enrichissement.

2- A l'autre extrême, nous avons l'opinion que le sadisme et la cruauté de ce modèle ont été la base et la racine même de la forme américaine de l'esclavage, surtout dans la version nord-américaine et cubaine, et dans une moindre mesure dans la version brésilienne.

Ce débat est absurdemment exclusif et sépare des éléments qui devraient aller de pair. Ce sont des vases communicants qui se nourrissent et se contaminent mutuellement, et le pragmatisme brut ne prime pas, et encore moins le sadisme envers des hommes et des femmes qui, en fin de compte, étaient le véhicule de la richesse des propriétaires terriens. Le cas de la plantation cubaine est un bon exemple de la façon dont un écheveau composé de tant de fils se dénoue dans l'économie et la société, et de la complexité de la trame finale. (Genovese, 1971)

Pour comprendre la logique de la plantation à Cuba, il est bon de s'intéresser au type de grand propriétaire terrien qui existait à l'époque, pour qui l'idéal aristocratique était un désir parfaitement compatible avec ses activités commerciales. Le système de vassalité, toujours vivant en Espagne, offrait un manteau protecteur aux habitudes de commandement et de révérence, semblables à celles de l'ancienne noblesse. Il est indéniable que dans le Cuba du XIXe siècle, les propriétaires d'esclaves étaient des maîtres intéressés non seulement par le bénéfice économique tiré de l'exploitation des Noirs, mais aussi par l'aura de noblesse conférée par la servitude docile.

Les propriétaires terriens cubains n'avaient pas honte des titres de noblesse, et l'acquisition de richesses était également un moyen de gravir les échelons de l'aristocratie. Il convient de rappeler que les complexes associés aux origines de nombre de ces classes inférieures qui ont réussi à faire fortune à Cuba ont également constitué des obstacles à leur éclat dans la métropole. Une classe sociale telle que la sacarocracia cubaine ne naît pas simplement en fonction des tendances inhérentes à son rapport avec la production ; elle naît et se développe également en fonction de la ou des classes qu'elle domine, ce qui revient à dire que le type de propriétaire cubain a été défini sur la base de la ou des classes qu'il dominait.



2.5 Familia Manrique de Lara. Anónimo. Colección MNBAC

Les régimes esclavagistes se sont élevés et ont chuté grâce à une relation profondément contradictoire avec leurs métropoles européennes. À première vue, la contradiction semble n'être que la contradiction habituelle entre une métropole exploiteuse et une colonie exploitée: la métropole a parrainé la colonie pour son enrichissement, mais la colonie, dans sa création, a établi ses propres intérêts et relations sociales.

Le cas de Cuba est paradigmatique dans la création de son propre ethos communautaire. Avec la phase initiale de la révolution industrielle et l'épanouissement de la bourgeoisie libérale, le fossé entre les deux visions antagonistes du monde s'est creusé de plus en plus. L'enracinement du système de plantation avec le travail des esclaves était un processus social essentiel, qui était un processus de formation de classes d'esclaves spécifiques dans une relation pas toujours heureuse avec les autorités métropolitaines (Genovese, 1971).

Un autre élément essentiel pour comprendre l'expansion de l'exploitation de la main-d'œuvre esclave à Cuba au milieu du XIXe siècle, alors que son utilisation était en déclin, se trouve dans l'économie européenne. L'Europe du XIXe siècle a été touchée par une crise remarquable qui a affecté non seulement l'économie, mais aussi le système politique et la vie morale et intellectuelle. Les conflits européens liés au grand écart entre la nouvelle bourgeoisie et les masses sociales privées de l'essentiel ont poussé le capital européen hors de ses frontières naturelles à la recherche de réductions de coûts. La révolution sociale en Amérique a contribué à l'ouverture de nouveaux marchés pour les capitaux britanniques et néerlandais. Le Brésil, par exemple, a ressenti la pression néerlandaise au cours du deuxième quart du XIXe siècle et le pouvoir croissant des Britanniques sur le marché portugais. Dans

une large mesure, la *sacarocracia* cubaine a profité de ce système libéral avec d'excellents résultats.

L'établissement de plantations d'esclaves était un mécanisme du politique mercantiliste colonial. Le capitalisme, à l'époque et depuis, a abandonné et même recréé des modes de production archaïques afin de mieux exploiter les peuples moins avancés et d'en extraire le plus de profit économique possible. La force du marché mondial, soutenue par la force du pouvoir étatique bourgeois, a imprimé ce paradoxe au monde, mais au sein de cette juxtaposition paradoxale, il y avait un danger inexplicable pour le monde bourgeois : l'esclavage, en tant que mode de production archaïque, extradait potentiellement, et dans des conditions spécifiques en effet, une classe d'esclaves avec des intérêts et des tendances dangereusement antithétiques à ceux de la bourgeoisie métropolitaine.

Mais la composante pragmatique l'a emporté, et dans la plupart des plantations, la gestion était comme dans la plupart des usines modernes. Les travailleurs étaient davantage considérés comme des unités de travail que comme des hommes, des femmes et des enfants. La gentillesse et la force, l'impitoyabilité et la dureté, étaient évaluées sur la feuille de calcul ; les naissances et les décès étaient calculés en termes de profits et de pertes, et le coût de l'éducation des enfants était calculé en fonction du coût des nouveaux Africains.

La morale bourgeoise en la matière peut être résumée comme suit : l'esclavage et la traite des esclaves, oui, car ils étaient bons pour l'économie ; la discrimination à l'égard des personnes de couleur, non, car elle n'était pas bonne pour l'économie et violait les droits de l'homme. Cette combinaison d'attitudes représente la quintessence de ce que l'on appelle la modération libérale, par opposition à l'extrémisme, au fanatisme et au chaos.

Le paradoxe dans tout cela réside dans la réputation bien méritée que le système esclavagiste ait jusqu'au début du 19e siècle comme étant paternaliste et doux (même l'idée que les esclaves pouvaient acheter leur liberté²⁵ était un modèle qui est apparu à Cuba et qui a ensuite été étendu par l'Espagne dans toutes ses colonies au 18e siècle). Mais au 19e siècle, ce paternalisme s'est transformé en une cruauté qui semblait encore pire par rapport au développement du système esclavagiste cubain jusqu'à cette époque. La réputation des esclavagistes cubains du 19ème siècle est assez sombre et il y a suffisamment d'éléments qui rendent difficile la remise en question de cette réputation.

²⁵ Les esclaves qui ont gagné leur liberté, plus tard connus sous le nom de *negro horros*.

Il est évident qu'il y a eu un changement dans la mentalité des propriétaires d'esclaves cubains, motivés d'une part par une logique productive prédatrice et d'autre part par la crainte d'un éventuel soulèvement similaire à celui d'Haïti, ce qui a conduit à des stratégies plus dures d'assujettissement et de contrôle (Scott,2002). Il n'y a pas d'arguments solides pour réfuter cette thèse, ni celle qui postule que les esclaves de plantation n'étaient pas majoritaires dans la société cubaine, ce qui est facilement contestable. Encore moins ceux qui affirment qu'environ la moitié des esclaves de l'île sont restés en dehors de la sphère des plantations sucrières, même au plus fort du boom sucrier d'avant l'abolition ; qu'une grande partie de ces esclaves vivaient dans les villes et survivaient comme artisans et ouvriers qualifiés. Ni d'autres qui cherchent à démontrer la magnanimité des propriétaires d'esclaves en faisant appel à des instruments juridiques préconisés par l'Espagne afin d'éviter la faillite morale du système esclavagiste mais que les propriétaires cubains ont pu contourner à maintes reprises sans conséquences graves.

L'esclavage cubain a dominé la société, en particulier dans le sens où les esclavagistes dirigeaient la politique de l'île. Quatre-vingt pour cent des esclaves cubains travaillaient dans l'agriculture, le sucre représentant 75 % des exportations de l'île et près de 60 % de tous les esclaves travaillant dans des exploitations sucrières.

Une série de circonstances se sont combinées pour créer "une classe de grands et petits propriétaires terriens qui descendaient des premiers colons et qui étaient profondément attachés à leur patrie". Au cours du XIXe siècle, des hommes nouveaux ont amené le sucre à la suprématie à Cuba, malgré de grands obstacles. La faiblesse du système de transport, même après l'introduction du chemin de fer à la fin des années 1830, et d'autres difficultés ont ralenti le rythme du développement jusqu'au milieu du siècle, lorsque les exportations de sucre ont doublé au cours de la période 1840-1860. La chute des prix et la forte concurrence du sucre de betterave européen ont imposé une innovation technologique précoce et une production à grande échelle.

Cuba a été la première région productrice de sucre à reconnaître l'effet économique de la grande capacité, et à partir de 1831, lorsque Zulueta a construit l'usine d'Álava, la première des grandes sucreries, Cuba était très en avance sur tous les autres pays à cet égard. De plus, Cuba était un leader dans l'application de nouvelles inventions. La machine à vapeur a été naturalisée à Cuba, le pot à vide a été généralement adopté très tôt.

Cette avancée technologique s'est accompagnée d'investissements étrangers et de riches entrepreneurs créoles, qui en ont probablement été les protagonistes. Les grandes plantations

de sucre nécessitaient des centaines d'esclaves et d'énormes dépenses en capital ; la classe plus ancienne des esclavagistes pouvait difficilement accumuler de telles sommes ou avoir accès à un crédit adéquat.

Certaines régions de Cuba étaient considérées comme plus américaines qu'espagnoles dans le deuxième quart du siècle, et les investissements des entrepreneurs américains du nord égalaient probablement en quantité ceux des esclavagistes du sud. Le régime qui en résulte, avec son absentéisme sans précédent, mais loin d'être complet, sa dépendance à l'égard de la main-d'œuvre africaine nouvellement importée et ses perspectives de maximisation des profits, a pris une grande partie du caractère du système esclavagiste des îles britanniques.

L'essor des plantations de sucre signifie l'émergence d'un nouveau régime. L'esclavage cubain est devenu simultanément le plus doux et le plus dur des systèmes esclavagistes ; il s'est plié et en même temps s'est opposé efficacement aux anciennes restrictions institutionnelles ; il s'est transformé et ne s'est pas transformé sous la pression de la commercialisation. En bref, deux systèmes avaient émergé côte à côte. Le nouveau régime s'est développé en grande partie parallèlement à l'ancien, sans s'en détacher, et a été la création d'une nouvelle classe.

Les restrictions institutionnelles ont peut-être entravé la maturation du capitalisme agricole esclavagiste à Cuba, mais elles n'ont pas pu l'empêcher (Genovese, 1971). Au milieu du dix-neuvième siècle, l'esclavage cubain déshumanisait les esclaves aussi cruellement que l'esclavage jamaïcain ou nord-américain. La façon dont les hommes étaient traités dans les sociétés coloniales des Caraïbes était déterminée bien plus par le niveau de développement économique que par les idéologies des différentes puissances métropolitaines.

2.3 Positions de la bourgeoisie cubaine concernant l'utilisation de la main-d'œuvre esclave, rébellions les plus notoires.

Le mouvement réformiste antiespagnol a connu trois phases. Le premier, dirigé par Arango et Parreño, défend l'esclavage et la traite des esclaves ; le deuxième, dirigé par Saco, défend l'esclavage mais s'oppose à la traite des esclaves ; et le troisième, qui émerge dans les années 1860 sous la direction de certains des planteurs les plus riches de l'île, s'oppose aux deux. Ces hommes comprenaient l'importance d'un renouveau économique général et la mesure dans laquelle l'esclavage y faisait obstacle. La fin effective de la traite des esclaves dans les années 1860 a augmenté le coût de la main-d'œuvre et a renforcé les pressions visant à accroître l'intensité du capital.

En bref, l'essor de la sucrerie dans le Cuba du XIXe siècle a représenté l'émergence d'une nouvelle classe d'esclavagistes capitalistes pour qui l'esclavage était une ressource économique. L'esclavage cubain a subi un processus de pénétration bourgeoise similaire à celui des Caraïbes anglo-françaises. Les capitaux étrangers font leur apparition, et la bourgeoisie créole, déjà bien développée, s'immisce. Par conséquent, nous pouvons postuler la coexistence de deux positions radicalement différentes sur l'esclavage. D'une part, les vulgaires propriétaires terriens qui partent du principe que l'esclavage est la seule force capable de faire avancer la production sucrière, et une bourgeoisie, surtout créole, qui aspire à l'abolition et à l'utilisation de la main-d'œuvre libre et des travailleurs blancs si possible. Les idées de ce second groupe sont apparues simultanément à un processus de maturation idéologique de ce secteur de la bourgeoisie et se sont accompagnées d'idées indépendantistes. Il est également important de noter que la bourgeoisie cubaine se sentait beaucoup plus identifiée dans ses aspirations et ses intérêts au modèle économique américain, qui prenait de plus en plus d'importance dans le développement de l'île.

Ces processus doivent être analysés dans un contexte international de mouvements d'indépendance dans presque toute l'Amérique latine et d'un affaiblissement latent du régime colonial espagnol. Les conditions qui ont encouragé l'indépendance en Amérique latine étaient dans de nombreux cas similaires pour Cuba. . Des réformes ont été mises en œuvre plus tôt à Cuba, mais elles n'ont pas empêché le développement de la production de sucre avec des esclaves et des serviteurs. la production de sucre avec des esclaves et la redéfinition du système sociopolitique.

Dans aucune autre colonie l'activité agraire que cela impliquait a été encouragée par une élite créole, et non par des agents métropolitains, et donc les agents métropolitains, et ont ainsi, corrélativement, obtenu des améliorations de leur statut et des transferts de capitaux les transferts de capitaux reçus du Mexique pour soutenir la position défensive et commerciale de l'île dans les pays susmentionnés. Et il est possible de penser que c'est la raison pour laquelle les oligarchies locales avec la capacité d'apporter des changements, contrairement à leurs homologues hispano-américains ont estimé que la meilleure façon de tirer parti de l'opportunité offerte par le nouvel environnement international était d'en faire une priorité. Le nouveau scénario international était de maintenir la relation coloniale.

Expliquer la continuité coloniale de Cuba nécessite donc une analyse de sa spécificité, de l'action politique de ses élites... l'action politique de ses élites, du gouvernement et des intérêts métropolitains, car il s'agit d'un processus aussi complexe que les indépendances hispano-

américaines. L'île a soupesé des options indépendantistes similaires à celles des États-Unis, et il y a eu des tensions, accrues parce que le projet à partir duquel sa relation avec l'Espagne a été redéfinie était aussi celui d'une oligarchie, l'oligarchie de La Havane, et aurait pu éventuellement atteindre des dimensions similaires à celles de l'Amérique continentale si le développement des événements et des réponses n'avait pas été différent.

Les événements et les réactions n'avaient pas été différents. En 1808, alors que des juntes gouvernementales se mettent en place en Espagne face à l'envahisseur français, l'élite havanaise pense à en créer une. Le projet ne s'est pas concrétisé, mais il témoigne de la capacité de l'élite à évaluer les différentes possibilités d'action et de son choix de maintenir le lien colonial. Au même moment, à Santiago, la capitale de l'est de Cuba, des affrontements ont lieu contre les migrants français arrivés d'Haïti après sa révolution, et les autorités religieuses notamment sont en désaccord avec les positions défendues par l'élite havanaise dans l'ouest du pays.

Cette logique des réformistes cubains s'est accompagnée d'une montée des mouvements abolitionnistes cubains et de manifestations rebelles, voire de rébellions à l'échelle nationale, menées pour la plupart par des Noirs ou des mulâtres libres. Ces manifestations de rébellion s'inscrivent dans le contexte des révolutions atlantiques et plus particulièrement de l'indépendance des colonies espagnoles d'Amérique, ce qui a conduit à la diffusion sur l'île de toute une série de pamphlets et de littérature révolutionnaire qui ont incité des groupes de personnes discriminées et dépossédées, notamment les Noirs, à passer à l'action.

Les dernières années du XVIII^e siècle ont été marquées par des manifestations de rébellion et des soulèvements d'esclaves dans les zones rurales de l'Orient, promus par des esclaves des plantations de Saint-Domingue et certains des anciennes colonies anglaises qui ont répandu des idées révolutionnaires parmi les captifs de la région et ont dirigé les mouvements. Plus tard, entre 1811 et 1821, de nombreuses conspirations ont éclaté dans différentes parties de l'île, promues par des Noirs, dans ce cas des Noirs libres, et des Blancs, car des rumeurs s'étaient répandues selon lesquelles l'esclavage avait été aboli aux Cortes de Cadix grâce aux discussions promues par certains députés.

Les mécanismes de violence, de coercition et de contrôle au cours du XIX^e siècle doivent être compris comme une réaction des autorités face au danger, sans doute latent, d'une nouvelle Haïti à Cuba. Cette augmentation des manifestations contre le système esclavagiste à Cuba est sans doute aussi liée au contexte économique. Dès la fin du XVIII^e siècle et surtout au XIX^e siècle, la plus grande des Antilles connaît l'apogée de son industrie sucrière, qui

devient l'une des principales sources de revenus de l'empire colonial espagnol. Le travail des esclaves étant le seul moyen pour les planteurs d'assurer des profits élevés, garantissant la rentabilité et la compétitivité du sucre cubain sur le marché international, le système sucrier reposait sur ce type de main-d'œuvre et était étroitement lié à la traite des esclaves africains. Il était très important de s'assurer que les esclaves étaient soumis au système de la manière la plus sûre possible, c'est pourquoi des mécanismes coercitifs étaient appliqués.

Il était très important de veiller à ce que les esclaves soient soumis au système de la manière la plus sûre possible, les mécanismes coercitifs étaient donc appliqués plus fermement, ce qui n'excluait pas la violence qui était répandue dans la vie quotidienne de la colonie. C'est précisément la violence exercée à l'encontre des esclaves, ainsi que le manque de liberté, qui sont les principales raisons qui contribuent à expliquer la rébellion, dans ses diverses manifestations, dont se sont occupés les historiens en général et l'historiographie cubaine en particulier, surtout depuis la fin du XXe siècle.

En 1812, le projet de soulèvement des miliciens bruns et marrons de La Havane, dirigés par José Infante, Ramón Luz et Luis Basave, et la conspiration dite de José Aponte²⁶, sont démantelés. Ce dernier avait des visées anti-esclavagistes et avait certains antécédents dans un complot démantelé à Bayamo en 1795 et dans les événements qui s'étaient déroulés à El Cobre quelque temps auparavant, impliquant des esclaves du roi présumés libres parce que la compagnie à laquelle ils avaient été octroyés avait cessé d'exploiter les mines locales. Un décret royal a réglé la question en 1801 en sanctionnant leur liberté. Outre la composante antiesclavagiste susmentionnée, dans les trois cas, il y avait des problèmes liés aux spécificités régionales de Cuba, bien que dans le cas d'Aponte, une communion ait été réalisée entre plusieurs d'entre elles et ce n'est qu'alors que les autorités ont réagi violemment.

Le complot d'Aponte était davantage une menace pour l'élite esclavagiste, la plus à même de remettre en cause le statu quo, et la réponse du gouvernement a été une démonstration d'efficacité dans leur défense, ce qui signifie qu'après avoir rejeté le projet *juntista*²⁷, ils n'ont pas soutenu les plans des insurgés. En 1822, un plan élaboré par la Loge des Rayons et Soleils, dirigée par José Lemús, prévoyait de débarquer une armée vénézuélienne à Cuba.

²⁶ José Antonio Aponte y Ulabarra (La Havane, 1760 - Santiago de Cuba, 9 avril 1812). Créole noir, homme libre, charpentier, sculpteur, ébéniste, il a mené la première conspiration nationale enregistrée dans l'histoire de Cuba.

²⁷ Projet d'autonomie présenté par les réformateurs cubains à la Junta Suprema Central, l'organe du pouvoir du royaume d'Espagne pendant l'occupation napoléonienne.

En 1824, après que Ferdinand VII ait rétabli l'absolutisme, il a été démantelé et réglé par des arrestations et des déportations. La même procédure a été appliquée à une rébellion contre la restauration de l'absolutisme et la corruption du gouvernement de Dionisio Vives. En 1824, les services de renseignements ont empêché un soulèvement armé à Matanzas par Gaspar Rodríguez. Enfin, en 1825, un mouvement de soutien au mouvement d'indépendance hispano-américain, conçu par la légion de l'Aigle noir, qui cherchait à provoquer un soulèvement à Cuba avec un soutien extérieur, est dissous avec la collaboration des gouvernements britannique et américain, intéressés à maintenir la carte politique des Caraïbes. L'ambassadeur d'Espagne à Washington est informé de ce qui se prépare et les meneurs sont arrêtés.

Aux événements susmentionnés, il faut ajouter l'indépendance prônée par les Cubains à l'étranger ; surtout, en raison de la solidité de son travail, les idées de Félix Varela, un leader qui, dans la mer de cupidité des Caraïbes, apparaissait comme une entité isolée incapable de convaincre ses compatriotes de la nécessité de l'indépendance cubaine.

Une autre forme courante de rébellion, bien que de moindre impact social, était le phénomène connu sous le nom de *cimarronaje*. Le marronnage prenait des formes très différentes selon l'endroit où se trouvaient ou se cachaient les esclaves. La forme la plus typique, et donc la plus étudiée, est celle du marron rural, qui s'est enfui dans la brousse, parfois individuellement, parfois collectivement, et qui a parfois rassemblé une communauté d'esclaves qui vivaient dans des conditions de liberté dans le *palenque*, même si celle-ci était constamment menacée.

À Cuba, ces concentrations d'esclaves en fuite étaient appelées *palenques* en raison du périmètre de palissades avec lequel ils délimitaient et entouraient la zone où ils s'installaient, ce qui servait à les protéger des agressions de leurs persécuteurs ou des éleveurs. La loi précitée stipulait également les récompenses que les ravisseurs de marrons obtiendraient tant dans le cas de l'appréhension des noirs à palissades que des marrons dits simples. C'est pourquoi, dans le cadre de la loi, le Consulat royal a organisé des groupes de ranchers chargés de capturer les fugitifs. Ces chasseurs d'esclaves ont laissé une trace de leurs activités dans les journaux qu'ils tenaient quotidiennement, rendant compte des activités qu'ils menaient et des sommes d'argent qu'ils gagnaient.

Il ressort également de ces journaux que la persécution des marrons à Cuba a pris un caractère ininterrompu. On considère que c'est une conséquence directe de la rébellion des esclaves et une conséquence indirecte de l'augmentation du nombre d'esclaves produite, comme nous l'avons dit, par la croissance de l'industrie sucrière. À partir des années 1850, ce

phénomène est en recul dans tout Cuba, et pendant la guerre de dix ans, on assiste à un changement de conscience des esclaves, qui passent de la recherche de la liberté individuelle et de leur subsistance à la recherche de la liberté des esclaves. La littérature et les sources nous ont également laissé des témoignages de célèbres *palenques* cubains tels que, *El Frijol*, *Limonas*, *Sigua*.

La crainte de révoltes d'esclaves a provoqué une grande activité législative dans les tribunaux espagnols. Une session spéciale de la législature débat de la demande de prudence à l'égard des importations d'esclaves en provenance des "sections infectées" de Virginie (États-Unis) et décrète un arrêt temporaire de toutes les importations d'esclaves.

Une loi de 1829 interdisait déjà d'introduire en Louisiane tout esclave qui avait été accusé d'une conspiration ou d'une insurrection ou qui avait résidé dans un comté d'un État ou d'un territoire des États-Unis, pendant la durée d'une conspiration ou d'une insurrection dans ce comté. Une autre loi adoptée en 1831 visait également à limiter le type de contrebande qui pouvait inclure des personnes asservies ayant des idées insurrectionnelles. Ainsi, l'importation d'esclaves en provenance du Mississippi, de l'Alabama et de l'Arkansas voisins est interdite. Cependant, selon Alexander, la contrebande venait aussi d'une autre direction : de La Havane. Le commerce entre les deux villes portuaires était fréquent et actif.

Ces contacts facilitaient non seulement le commerce, légal ou non, mais aussi la circulation de rumeurs et d'informations sur les insurrections d'esclaves et les efforts des abolitionnistes à travers les juridictions. Citant un planteur de Louisiane comme source, Alexander a dénoncé l'existence d'un "ensemble de malfaiteurs de la ville de la Nouvelle-Orléans qui sont en relation avec les marchands d'esclaves de Cuba, et qui à certaines périodes remontent le Mississippi jusqu'à l'embouchure de la Fourche" pour vendre des esclaves. En 1835, les autorités de la Nouvelle-Orléans ont demandé un navire armé pour patrouiller les eaux entre Cuba et le Texas et "capturer et ramener ici tout navire américain qui transporterait des nègres africains de Cuba vers nos côtes ou vers le Texas".

Les esclavagistes cubains n'avaient pas besoin d'avoir entendu parler de Nat Turner ²⁸ pour être inquiets. Les autorités coloniales cubaines avaient enregistré plus de vingt rébellions d'esclaves au cours des trois décennies entre le mouvement d'Aponte en 1812 et 1844, année

²⁸ Nathaniel "Nat" Turner (2 octobre 1800 - Jérusalem, Virginie, 11 novembre 1831) était un esclave américain, chef d'une rébellion ratée dans le comté de Southampton, en Virginie, l'exemple le plus marquant de la résistance noire au système esclavagiste dans les États du Sud avant la guerre civile.

de "La Escalera", une vaste conspiration d'esclaves des villes et des plantations, ainsi que de personnes libres de couleur, qui s'étendait des districts sucriers de Matanzas à La Havane.

Plusieurs de ces révoltes ont été organisées par des esclaves africains nouvellement arrivés, dont beaucoup avaient fait la guerre dans leur pays d'origine. Dans de nombreux domaines caféiers et sucriers, de grandes concentrations d'Africains venaient de la même région, dont certains étaient probablement aussi liés par des liens communautaires et de parenté. Cela signifie que la planification des révoltes pouvait se faire en plein jour car les esclaves partageaient des langues africaines inintelligibles pour les surveillants. De nombreux esclaves ont participé à ces révoltes, non pas en utilisant des armes ou en s'engageant activement dans la violence contre les Blancs, mais en refusant de protéger les domaines sur lesquels ils travaillaient.

À l'usine de sucre *La Alcançía*, dans la région sucrière Bemba de Matanzas, une importante révolte d'esclaves a éclaté en mars 1843. L'administrateur se plaint que de nombreux esclaves de l'usine n'aident pas à éteindre les feux allumés par les rebelles. Certains sont tout simplement partis, d'autres se sont égarés dans la confusion, à la recherche d'êtres chers et de leurs propres échappatoires et expériences de liberté. Ce faisant, ils ont contribué à l'effondrement momentané des hiérarchies socio-raciales à Cuba, au type de sape massive et, dans certains cas, à la perte complète des plantations qui avaient terrorisé les esclavagistes depuis l'époque de Saint-Domingue. Et si la répression a été efficace et rapide, un rapport indique que 300 esclaves sont morts ou se sont suicidés à la suite de la rébellion. Après la révolte, la sucrerie de *La Alcançía* présentait un spectacle horrible de fermes désertées, de champs et d'habitations surpeuplées par le feu, auquel s'ajoutait la désolation des environs.

D'autres facteurs ont contribué au climat de peur et d'effroi, notamment l'augmentation spectaculaire du nombre de marrons et la formation de *palenques* ou de communautés de marrons dans diverses parties de l'île. Bien que la plupart des fugitifs aient été repris dans le mois qui a suivi, leur fuite a mis à mal le contrôle strict que les esclavagistes considéraient comme fondamental pour une société d'esclaves stable. Certains ont réussi à vivre en liberté pendant des années. C'est le cas d'un Africain nommé Gil qui s'est échappé en 1847, mais n'a été appréhendé qu'en 1861.

La possibilité d'une alliance coordonnée entre les esclaves, principalement les Africains ruraux, les esclaves urbains et les personnes libres de couleur préoccupait particulièrement les esclavagistes. Ils ont été terrifiés d'apprendre, par exemple, que, selon le témoignage d'un des rebelles, les révoltes d'esclaves dans les plantations de café de Guacamaro, Matanzas, en

1825, ont été planifiées avec des personnes libres de couleur de Matanzas et de La Havane. Lorsque, en novembre 1843, les esclaves de la sucrerie de Triunvirato ont juré de "faire la guerre et de tuer les Blancs" dans ce qui fut probablement la plus grande révolte d'esclaves de la Cuba coloniale, ils ont exprimé un message qui a inspiré non seulement d'autres esclaves mais aussi des Noirs libres.

La perspective de cette alliance rendait La Escalera particulièrement redoutable. La conspiration de 1844 impliquait des parcelles qui se chevauchaient et des réseaux reliant des domaines ruraux et des zones urbaines. Pour les observateurs contemporains, l'Échelle est le résultat des grandes rébellions d'esclaves de mars et novembre 1843 (à Bemba et à Triunvirat). De nombreux Noirs et mulâtres d'élite, dont certains officiers de la milice, ont dirigé ces mouvements, et même les autorités ont découvert en 1844 que les conspirateurs de l'Échelle avaient coordonné leurs actions avec les abolitionnistes britanniques et leurs agents. Plusieurs Noirs libres arrêtés pour la conspiration ont témoigné qu'ils avaient reçu des offres de soutien matériel et moral, y compris des fournitures militaires, de la part de divers agents britanniques. La révolte était censée être "l'idée des Britanniques" et ces derniers "s'arrangeraient avec les habitants de Saint-Domingue pour qu'ils envoient des armes et un général pour commander les rebelles une fois que le soulèvement prévu aurait commencé". Le consul britannique David Turnbull, que les esclavagistes cubains ont décrit comme un "apôtre violent des propagandistes abolitionnistes", a été identifié comme l'un des cerveaux de la révolte.

Le régime réglementaire restrictif qui a fini par caractériser ces trois sociétés esclavagistes au milieu du XIXe siècle visait les Noirs libres, cherchant à éroder leur liberté ténue et, si possible, à s'en débarrasser complètement. À Cuba, en Virginie et en Louisiane, les décennies du milieu du XIXe siècle ont vu des attaques ouvertement racistes contre la décence, l'intelligence et l'humanité des personnes d'origine africaine. Les trois juridictions ont ravivé d'anciennes interdictions contre l'immigration de personnes de couleur libres et ont adopté de nouvelles interdictions. La Virginie a interdit l'immigration de Noirs libres dès 1793 et a réitéré cette interdiction en 1834, en 1841 et dans le code pénal de 1848. Dans la ville portuaire de la Nouvelle-Orléans, plusieurs lois adoptées dans les années 1840 exigeaient l'incarcération des Noirs arrivant dans la ville et leur interdisaient de travailler sur les quais.

Les interdictions s'appliquaient à tout "nègre libre, mulâtre ou personne de couleur" qui montait à bord de "tout navire ou bateau à vapeur, en tant que cuisinier, steward ou matelot, ou dans tout autre emploi ... ou en tant que passager. À Cuba, les anciennes interdictions

visant les Noirs des îles françaises ont été recyclées au XIXe siècle. Une ordonnance royale de 1837 interdit à toute personne noire libre de débarquer sur l'île "à l'ombre de tout prétexte", et les marins noirs libres sont emprisonnés au port jusqu'à leur départ, tout comme à la Nouvelle-Orléans. En 1844, le gouverneur colonial a expulsé tous les hommes libres de couleur qui étaient venus sur l'île depuis "tout autre pays". Les nouvelles mesures limitent également la mobilité des Noirs libres, notamment dans les régions considérées comme liées à la révolution et à l'abolition. La législature de Louisiane impose plusieurs conditions aux Noirs libres qui quittent l'État et interdit tout voyage vers les "îles des Antilles" en 1830 et 1831.

À Cuba, un règlement émis par le gouverneur colonial en 1842 interdit la délivrance de passeports à tout "individu de couleur, originaire de ceux qui ont l'intention de visiter des "possessions étrangères"²⁹.

Pour résumer, nous pouvons prendre comme référence la classification des mouvements de rébellion proposée par Yacou.³⁰

Un grand nombre de révoltes d'esclaves jalonnent à Cuba la première moitié du XIXe siècle, et en tout cas la période qui va de 1795 à 1844 environ. Avec un certain décalage, entre 1814 et 1852 très exactement, éclate et se rallume la longue guerre des marrons, le mot n'est pas trop fort si l'on veut considérer avec attention les événements survenus plus particulièrement dans la partie orientale de la grande île au cours de la période indiquée.

En traitant ces rébellions comme un tout, on peut distinguer au cours de la longue période envisagée deux grandes phases d'une vingtaine d'années environ ;

— 1795-1815 : Phase d'initiation des masses serviles à l'idéologie révolutionnaire libertaire, idéologie assortie parfois d'une véritable mystique de la rédemption du noir ;

— 1820-1844 : Phase d'assimilation et de maturation, marquée par la vulgarisation efficiente de l'idéologie abolitionniste, dans un contexte qui est celui de l'internationalisation du problème noir cubain.

Cette classification est un excellent résumé de ce qui a été expliqué ci-dessus.

²⁹ De la Fuente, A., *Becoming free, Becoming Black*, Ed. Cambridge Press, 2020 p. 146-147

³⁰ Yacou, A. (1984). Les rébellions nègres à Cuba dans la première moitié du XIXe siècle : contenu idéologique et programme subversif. *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, (59), 77-108.

2.4 Début de l'utilisation du *barracón* comme méthode idéale de contrôle.

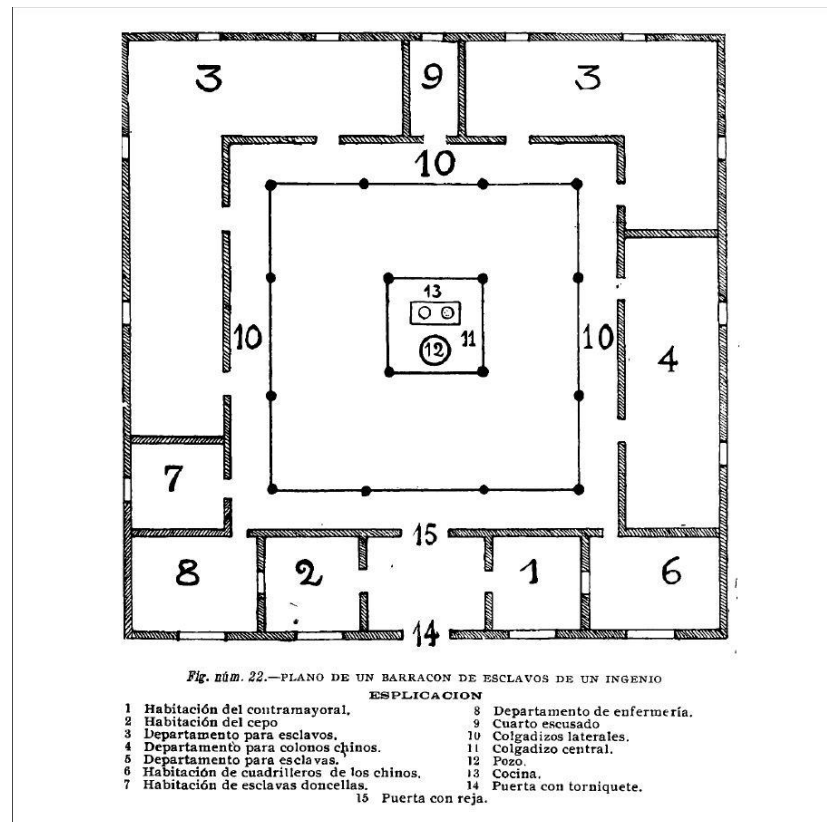
Ce préambule historique nous permet d'inscrire l'émergence du *barracón* comme instrument de contrôle non seulement dans une logique de production très concrète mais aussi dans une période historique convulsive qui justifie amplement, non seulement la peur du Noir et les répercussions possibles d'une révolte d'esclaves semblable à celle d'Haïti, mais aussi de comprendre le changement radical qu'a connu le traitement du Noir à Cuba. A mon avis, cette dernière doit toujours être perçue dans l'équilibre entre ces deux perspectives : la logique capitaliste du profit économique et la peur de la rébellion (on pourrait même en ajouter une troisième, la vocation aristocratique des propriétaires terriens cubains).

Les premières dispositions légales en vigueur à Cuba concernant l'hébergement des esclaves ruraux sont celles contenues dans le *Reglamento de esclavos* qui accompagnait le *Bando de Gobernación y Policía de la Isla de Cuba*, promulgué par le capitaine général Gerónimo Valdés le 14 novembre 1842... Ce code très important a été rédigé par deux Cubains étroitement liés aux propriétaires d'haciendas et répondait aux souhaits de la *sacarocracia*. Ce code très important a été rédigé par deux Cubains étroitement liés aux propriétaires terriens, et répondait aux souhaits de la *sacarocracia* (Pérez,1975).

L'article 25 du Règlement stipule que "Les maîtres auront le plus grand soin de construire pour les esclaves célibataires des chambres spacieuses, dans un endroit sec et aéré, avec séparation pour tous les sexes, bien fermées et sécurisées par des clés, dans lesquelles une lumière sera allumée toute la nuit ; et si leurs facultés le permettent, ils feront une chambre isolée pour chaque couple marié". L'article suivant ajoute que "Au moment de se coucher (qui sera à huit heures pour les longues nuits et à neuf heures pour les nuits courtes), les esclaves seront appelés de manière à ce qu'il ne reste personne en dehors de leur chambre, si ce n'est les gardes, dont l'un sera chargé de veiller à ce que tous gardent le silence et de signaler immédiatement au maître ou à l'intendant tout mouvement des compagnons eux-mêmes, des personnes arrivant de l'extérieur ou de tout autre événement qui pourrait se produire". Le mot *barracón* ne figurait pas encore dans ces textes, mais la sinistre "prison du sucre" qui devait abriter la dotation se dessinait déjà.

Ce n'est qu'au cours de la troisième décennie du XIXe siècle que les immenses et sinistres barracones en maçonnerie ont été construites pour abriter tout le personnel de la sucrerie pendant les heures de repos. Chateausalins semble avoir été le premier auteur à recommander leur construction en 1831. Dans *El Vademécum de los hacendados cubanos* il conseille, que les logements des esclaves "soient construits sous la forme d'une baraque avec une seule

porte, l'administrateur ou le contremaître se chargeant de récupérer la clé la nuit". Chaque chambre construite n'aura d'autre entrée qu'une seule petite porte et à côté une fenêtre fermée par des balustres afin que les Noirs ne puissent pas communiquer avec les autres la nuit". Cet ouvrage, l'une des publications les plus infâmes de tous les écrivains esclavagistes cubains du "bon vieux temps", a été accueilli avec enthousiasme, comme en témoignent ses nombreuses éditions : 1831, 1848, 1854, etc. Nous ne saurons jamais si cet auteur est l'auteur de la paternité de la variante cour des *barracones*.



2.6 Barracón. Source: Ortiz, F. Los negros esclavos.

Les anciennes *barracones* du canal étaient des constructions de 55 cannes de long sur 14 de large avec 7,5 étais. Ils avaient également un surplomb de chaque côté. Le toit à+ pignon était constitué de tuiles à gouttière posées sur des planches de pin. Les murs extérieurs étaient en maçonnerie, mais les divisions intérieures qui formaient les 40 pièces où était logé l'équipage étaient faites de planches de pin. Les pièces ou huttes de ce type de barracón avaient généralement deux cannes et trois quarts de large (2,30 m) et six cannes de long (5 m). Ces barracones avaient toujours un couloir central sur lequel s'ouvraient les portes de toutes les pièces et à chaque extrémité une porte menant à l'extérieur. Le sol était fait de terre battue et les esclaves y clouaient les poteaux de bois ronds qui soutenaient les palettes où ils dormaient. Comme les propriétaires fonciers souhaitaient garder leurs esclaves enfermés

pendant la nuit, ils ne prêtaient pas une attention particulière aux divisions intérieures, qui pouvaient être en bois ou même en *yaguas*.

Il pouvait y avoir de nombreuses variantes, mais en général, les premières barracones construites étaient de ce type. Le coût du *barracón* variait entre 4 000 et 10 000 pesos, soit environ cinq pesos par tige carrée. Il est évident qu'ils présentaient des inconvénients majeurs. Pendant la journée, les portes restaient ouvertes, et si les Noirs cuisaient leurs repas sur des feux de bois le long de l'auvent, il était fastidieux de contrôler les mouvements de l'équipage, si celui-ci était nombreux. Lorsque les Noirs étaient enfermés la nuit, les malheureux suffoquaient, la promiscuité était horrible et les difficultés pour cuisiner ou distribuer leur nourriture étaient énormes. De plus, le risque d'incendie était évident, toute la cloison intérieure étant en bois.

Un autre risque des anciennes *barracones* était que les esclaves noirs sortent à la recherche de boissons alcoolisées, ce qui impliquait d'autres dangers. Les Noirs font cette course avec toute la hâte possible, soit à cheval, soit à pied ; ils arrivent à la ferme en sueur, ils s'enivrent, ils se couchent souvent sur le sol humide avec toute leur transpiration ouverte et reviennent souvent le lendemain ou le surlendemain, malades avec des symptômes de spasme ou de pneumonie ou de toute autre maladie grave, si les *barracones* sont bien gardées et que l'administrateur fasse les tournées de temps en temps, sans avoir de jour fixe, ce grand inconvénient sera évité.

D'autre part, la destruction ou la perte des outils qui leur étaient confiés, machette ou *guataca*, était une autre forme, plus ou moins consciente, de sabotage que les Noirs pratiquaient pour manifester leur répudiation de l'esclavage. Il est évident que la concentration quotidienne de la *negrada* en un seul lieu facilitait tant le contrôle des outils que la présence quotidienne sur les lieux de travail et, plus important encore, empêchait les contacts avec les *negradas* voisines.

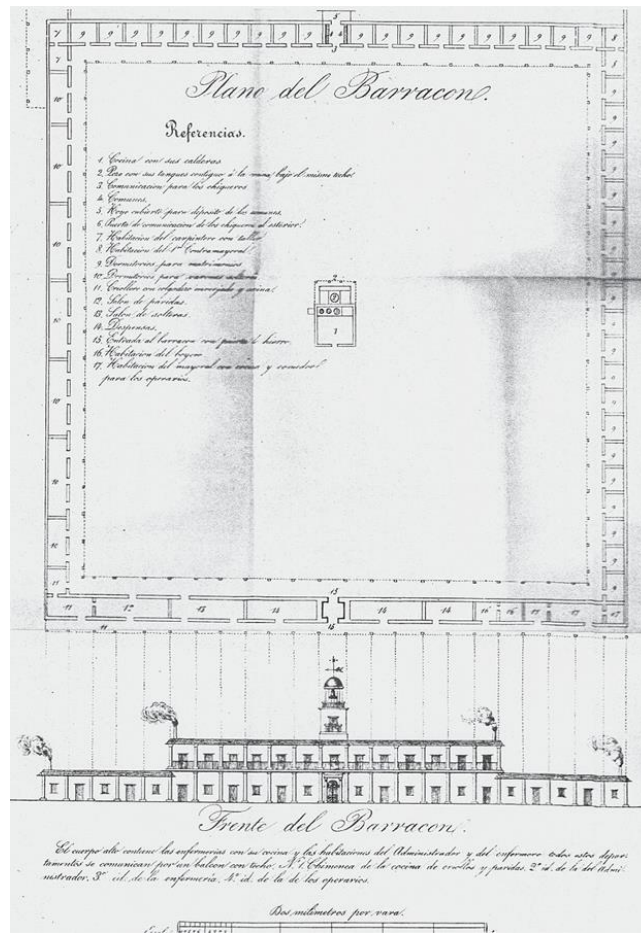
C'était l'argument le plus puissant, les planteurs craignaient plus que tout que les esclaves de plusieurs moulins voisins ne conspirent pour préparer une rébellion. Il est clair que la *barracón* ouverte, la *barracón-navette*, n'offrait pas de garanties suffisantes contre cette éventualité, malgré les rondes du contremaître. C'est ainsi que la construction des *barracones* de la cour a commencé. Au fur et à mesure que la population noire de Cuba augmente et que les soulèvements et les marrons se répètent, les esclaves sont contraints de vivre dans des *barracones*, des enclos qui servent de prisons. C'est ainsi que se sont multipliées ces grandes prisons sucrières, avec une seule porte et de petites fenêtres hautes et grillagées où étaient

parqués les esclaves, hommes, femmes et enfants, les contra mayorales, et même les Chinois et leurs *cuadrilleros*, en dehors du travail.

Le *barracón* de "canal" est sans doute la réponse des propriétaires terriens à la multiplication et à l'intensité croissante des raids d'esclaves après 1830, une situation qui atteint son paroxysme en 1844. Ce qui s'est passé à ce moment-là a dû convaincre les plus récalcitrants des avantages de garder tout l'équipage enfermé et à portée de main. La proximité des moulins dans certaines vallées, comme celle de Magdalena dans la région de Cardenas, où ils n'étaient distants que d'une ou deux lieues les uns des autres, la concentration dans une zone relativement petite de plusieurs milliers d'esclaves récemment amenés d'Afrique, était une cause d'alarme perpétuelle pour la maigre population blanche qui y résidait.

Cette situation désolante est encore aggravée après 1850 par la présence de nombreux coolies chinois³¹. Ces nouveaux travailleurs semi-esclaves étaient beaucoup plus agressifs et moins dociles que les Africains. Il ne fait aucun doute que le *barracón* de la cour, avec ses hauts murs solides, ses barreaux épais et son atmosphère de prison, a dû apparaître comme un facteur de sécurité réconfortant.

³¹ Pendant un temps, la plantation cubaine a combiné le travail des esclaves noirs avec celui des coolies chinois. Voici deux très bons articles sur le sujet: Hu-DeHart, E. (2005). Opium and Social Control: Coolies on the Plantations of Peru and Cuba. *Journal of Chinese Overseas* 1(2), 169-183. [doi:10.1353/jco.2007.0018](https://doi.org/10.1353/jco.2007.0018). / Yun, L., & Laremont, R.R. (2001). Chinese Coolies and African Slaves in Cuba, 1847-74. *Journal of Asian American Studies* 4(2), 99-122. [doi:10.1353/jaas.2001.0022](https://doi.org/10.1353/jaas.2001.0022).



2.7 Diagramme du barracón. Source: Archive Foundation Antonio Núñez Jiménez, La Habana, Cuba.

Les *barracones* rectangulaires étaient un phénomène architectural typiquement cubain des propriétaires d'esclaves, sans influence ni répercussion dans d'autres plantations des Caraïbes, du Brésil ou des États-Unis. La plus ancienne connue a été érigée vers 1828. Sa prolifération correspond à la grande plaine de La Havane-Matanzas, dans l'ouest de Cuba, où la fabrication du sucre a atteint son véritable zénith. Vers Las Villas, au centre de l'île, où les modules d'esclavage étaient plus laxistes, très peu de *barracones* étaient érigés, et nous n'en connaissons aucun à Camagüey et Oriente (Moreno,2001).



Fig. 2.8. Barracón Ingenio San Martín. Source: Bibliothèque National de Cuba

Au cours de la période quinquennale 1836-1840, les autorités responsables de la sécurité des camps ont commencé à insister auprès des propriétaires fonciers pour qu'ils construisent des *barracones*, et cette préoccupation est reflétée dans l'article 25 du Règlement des esclaves de 1842. Vers 1850, les lieutenant-gouverneurs des principales juridictions esclavagistes de Matanzas font une étude des *barracones* existantes. Dans la région de Cárdenas, par exemple, 221 *ingenios* ont été mentionnés, dont 23 avaient érigé des *barracones* en maçonnerie, 25 les avaient fabriqués en planches et en guano, et 123 avaient encore l'ancien système de *bohíos*, mais beaucoup plus sûr que par le passé.

Ces trois types d'habitations reflètent l'évolution vers la grande barracón rectangulaire en maçonnerie comme prison et lieu de vie complémentaire au système de travail extensif. Et l'on est arrivé à une conception optimale, répétée dans plus de 50 usines, qui, en termes de matériaux utilisés, de système de construction et de plan d'étage, est très proche de ce que l'on appellera, avec l'industrialisation de l'architecture, un "projet type". (Moreno, 2001)

Les *barracones*, surtout à l'Ouest, s'incorporaient tout naturellement au paysage sucrier et sont parfaitement reconnaissables sur les gravures et dessins de l'époque. Je voudrais citer longuement cette description d'un *batey*, en l'occurrence de la sucrerie Flor de Cuba, qui figure dans le célèbre livre *Los Ingenios* de Justo Germán Cantero et qui est une description idéalisée du *batey* de la sucrerie *Flor de Cuba* à Cárdenas, province de Matanzas:

"Le *batey* occupe une extension d'un cheval et 2/3 de terrain. Dans la partie sud de l'exploitation, où se trouve le site des viandas, le terrain est élevé et regorge de belles carrières de calcaire. L'île forme une crête d'où partent les pentes, les unes vers le sud, les autres vers le nord, et sa position topographique dominant toute la campagne, et depuis la maison, située sur la partie la plus élevée de la colline, on peut profiter d'un panorama pittoresque, sur la vaste étendue duquel on peut distinguer une grande partie des innombrables fermes qui peuplent la riche juridiction de Cardenas. À environ 1 000 mètres à l'est de la maison d'habitation se trouve la maison dans laquelle habite le médecin, et du côté opposé, à un peu moins de distance, une spacieuse tuilerie avec deux fours, pour fournir à l'usine tout le travail dont elle peut avoir besoin pour sa consommation.



2.9 Moulin à sucre Flor de Cuba. Source: El libro de los ingenios: colección de vistas de los principales ingenios de la isla de Cuba, Cantero, J.G.

Cette usine est couverte de bardeaux de cèdre, et devant elle se trouve un sol octogonal, recouvert de carrelage, où les matériaux sont préparés. De chaque côté du toit se trouvent deux magnifiques puits, en raison des sources fertiles qu'ils contiennent, qui alimentent le moulin avec 400 à 500 tuyaux d'eau par jour pendant la récolte, extraits au moyen de deux pompes motrices placées dans chaque puits, utilisant un moteur à vapeur de locomotive pour les faire fonctionner ; ces pompes envoient toute cette eau par un tuyau au centre des établissements situés à environ 1 200 mètres au nord.

Cette sucrerie a été commencée par M. Pablo de Arrieta en 1838, avec vingt *caballerias* de terre, et toutes les autres qui la composent aujourd'hui lui ont été ajoutées, au point de pouvoir être citée actuellement pour la quantité et la qualité de ses fruits parmi les sucreries les plus importantes et les plus dignes de visite de l'île. Sa production actuelle est de 9 à 10.000 boîtes de sucre de premier produit et de 1.000 à 1.200 *bocoyes* de *moscabado*.

Au centre de ceux-ci et du batey se trouve l'élégante et spacieuse chaufferie et meunerie, longue de 125 cannes et large de 70. Le corps principal est construit de manière à se détacher des surplombs, en laissant autour de lui une ouverture ou *saltillo*, pour la sortie des vapeurs, l'introduction de la lumière et la circulation de l'air, et il est couvert de tuiles plates ; le reste du bâtiment, formant presque un toit, est couvert de zinc. Les hauts murs forment des arcs en demi-cercle, ornés de gracieuses corniches qui donnent à l'ensemble du bâtiment un aspect de grande légèreté et d'élégance. Formant un carré avec la chaufferie, les deux maisons de purge

sont dans la même direction et contiguës, occupant une longueur de 178 cannes par 50 de latitude, avec leurs deux marches pour la boue de purge, à l'extrémité de la seconde. Les deux maisons comprennent 19.000 *furos*, en déduisant la route en fer pour leur service interne et les autres transversales qui existent pour faciliter les opérations. Face au S. et au centre de la première maison, il y a la maison d'emballage et 48 tiroirs pour sécher le sucre, et au-dessus de la première, le logement du majordome, le bureau, le garde-manger, etc. La deuxième salle de purge est séparée de la première par un espace de 18 tiges, et reliée à elle par une route en fer. Il est également recouvert d'une toiture en tuiles, dispose de 40 tiroirs pour le séchage des fruits, et derrière et le long de ces tiroirs, il y a un atelier d'emballage et un entrepôt pratique. Les côtés de ces bâtiments sont tous en maçonnerie, et leur construction correspond au style de la chaufferie. Le chemin de fer traverse les deux bâtiments et la partie où la boue est foulée, en s'étendant sur une centaine de mètres plus loin, afin de placer la boue qui a servi à purger le sucre immédiatement et sans aucune augmentation de travail, à la place qu'elle doit occuper, où après la récolte elle est mieux et plus minutieusement nettoyée.

Parallèlement aux deux maisons de purge et formant une rue de 24 mètres de large, se situe la magnifique *barracón* à pignons, l'une des plus grandes de l'île, pour loger son équipage de noirs et de chinois. Il forme un carré de 150 mètres de long sur 100 de large, entouré d'un fossé profond qui se déverse dans l'un des ravins de la ferme, de sorte que son sol est constamment sec, gage de santé pour ses habitants.

La façade du *barracón* orientée à l'ouest, restant donc parallèle à la chaufferie et dans le prolongement de l'arcade de la crosse de la première maison de purge, présente un étage élevé qui repose sur une colonnade maçonnée. On y trouve l'hôpital des malades, desservant le centre de la partie basse pour les logements chinois, et les ailes pour loger le contremaître, le maître sucrier et les autres ouvriers. Au centre de la cour du *barracón* se trouve une vaste cuisine de tir à l'arc de 23 mètres carrés, avec une hauteur, dans laquelle peuvent être logés jusqu'à 100 Chinois.

Dans la partie intérieure du *barracón*, il y a une grande salle de stockage pour les outils, dans la zone N., attenante au corral des bœufs, se trouve un beau bosquet de *majaguas* et d'arbres du pays, qui avec le haut clocher et les arbres plantés à l'avant, donnent à cet ensemble un aspect très gai. Un réservoir immédiat à l'usine mentionnée et en vue du contremaître, est destiné à donner de l'eau à la bouée deux ou trois fois par jour, dans laquelle un soin particulier est apporté. Derrière la *barracón*, côté ouest, se trouvent les porcheries

parfaitement alignées et formant des rues, pour pouvoir les visiter et les maintenir le plus propre possible.

La partie du *batey* qui se trouve à l'ouest de la chaufferie et où se trouvent quatre *bagaceras* pour recueillir le combustible, est par cette disposition sous le vent des usines, garantissant ainsi leur sécurité et écartant tout danger dans le cas malheureux d'un incendie; et pour la même raison, quelque 2 400 souches de plantain ont été plantées, dont l'utilité dans de tels cas est bien connue. Par la façade des tiroirs des maisons de purge, il y a un chemin de fer qui conduit les sucres qui doivent sécher par temps couvert, jusqu'au poêle qui fait face à la maison de purge et à la façade du *barracón*. Ce réchaud dit d'extérieur est capable de sécher jusqu'à 70 boîtes de sucre toutes les 24 heures ; il y a en lui son container et un entrepôt suffisant pour déposer 300 caisses de sucre en cours de travaux. Dans la partie sud se trouve le quai pour charger les charrettes et expédier les fruits." ³²

Voici la description des *barracones* par Esteban Montejo, l'un des rares noirs à avoir laissé des témoignages de la vie dans une *barracón* d'esclaves dans le livre *Biografía de un Cimarrón* de l'ethnographe cubain Miguel Barnet.

"Tous les esclaves vivaient dans des *barracones*. Ces habitations n'existent plus, donc personne ne peut les voir. Mais j'y ai vécu et je n'en ai jamais pensé du bien. Les maîtres ont dit que les baraques étaient des petites tasses d'or. Les esclaves n'aimaient pas vivre dans ces conditions, car la serrure les étouffait. Les *barracones* étaient grands, bien que certaines sucreries en possèdent de plus petits, en fonction du nombre d'esclaves d'une dotation donnée. Dans le *barracón* de *Flor de Sagua*, il y avait environ deux cents esclaves de toutes les couleurs.

Celle-ci se présentait sous forme de rangées : deux rangées se faisant face, avec une porte au milieu de l'une d'elles et un verrou épais qui enfermait les esclaves la nuit. Il y avait des *barracones* en bois et en maçonnerie, avec des toits en tuiles. Les deux avaient des sols en terre battue et étaient sales comme la merde. Il n'y avait pas de ventilation moderne. Un trou dans le mur de la pièce ou une petite fenêtre avec des barreaux suffisait. C'est pourquoi il y avait beaucoup de puces et de tiques qui rendaient le personnel malade d'infections et de maléfices. Parce que ces tiques étaient des sorcières.

³² Cantero, J.G., *El libro de los ingenios: colección de vistas de los principales ingenios de la isla de Cuba*. Ed. Linkgua, Barcelona, 2018. p.34-40

Et la seule façon de s'en débarrasser était avec du suif chaud, et parfois même pas. Les maîtres voulaient que les *barracones* soient propres à l'extérieur. Ils les ont donc peints à la chaux. Les Noirs eux-mêmes étaient chargés de ce travail. Le maître leur disait : "prenez de la chaux et mettez-la uniformément". La chaux était préparée dans des bidons à l'intérieur des *barracones*, dans la cour centrale. Les chevaux et les chèvres n'entraient pas dans les *barracones*, mais il y avait toujours leur chien débile qui errait et cherchait de la nourriture. Ils allaient dans les pièces du *barracón*, qui étaient petites et chaudes. Vous dites chambres alors que ce sont de vraies cheminées. Ils avaient des portes avec des serrures, pour que personne ne puisse entrer et voler. Surtout, faire attention aux petits *criollitos* qui sont nés avec l'espièglerie et l'instinct de voler. Ils ont été lâchés pour voler comme des bêtes sauvages.

Au centre du *barracón*, les femmes lavaient les vêtements de leurs maris et de leurs enfants, ainsi que les leurs. Ils se lavaient dans des casseroles. Les bacs à laver de l'esclavage ne sont pas comme ceux que nous avons maintenant. Ceux-là étaient plus rustiques. Et il fallait les emmener à la rivière pour les faire gonfler parce qu'ils étaient fabriqués à partir de caisses de morue, les grosses. ³³

Fernando Ortiz fournit des informations supplémentaires sur la disposition typique d'une *barracón* d'esclaves. "Les *barracones* étaient généralement un vaste parallélogramme construit en maçonnerie et en tuiles. Au centre, il y avait une cour entourée d'un mur suspendu auquel conduisaient les sorties vers les différents appartements situés sur les quatre côtés du bâtiment. De l'extérieur, on entrait généralement dans un petit couloir par une large porte au centre de laquelle se trouvait une sorte de tourniquet formé par un bois vertical qui tournait autour de deux axes, fixés respectivement au linteau et au seuil, et qui avait deux poteaux croisés au centre, dont la longueur atteignait approximativement la largeur de la porte ; ce dispositif avait deux fonctions : faciliter le comptage des esclaves à l'entrée et à la sortie du *barracón* et empêcher les chevaux de pénétrer à l'intérieur du bâtiment.

Dans ce couloir, à droite se trouvaient les deux chambres du contre-major noir et de sa famille, et à gauche la pièce où se trouvaient les stocks. De là, on entrait dans la cour intérieure par une autre porte munie de solides barres de fer, devant laquelle un homme armé veillait à la sécurité des esclaves enfermés la nuit.

³³ Barnet, M., *Biografía de un Cimarrón*, Centro Editor de América Latina, Buenos Aires, 1977, p. 23-24

La cour était entourée d'une tenture, par laquelle on entrait dans divers appartements : un pour les hommes, un pour les femmes, un pour les demi-esclaves chinois, un pour les *cuadrilleros* chinois, un pour les vierges noires, et une petite pièce crasseuse où les habitants de la baraque se réfugiaient pour leurs besoins les plus cachés. De petites fenêtres à barreaux donnaient de la lumière aux pièces. Au centre de la cour se trouvait un petit surplomb carré, sous lequel se trouvait la cuisine et parfois une margelle de puits. Dans certaines baraques, il y avait plusieurs chambres hautes pour le contremaître, le seul homme blanc qui vivait là, mais il vivait généralement dehors."³⁴

Et Esteban Montejo nous laisse une description vivante de la gestion du temps qu'implique la vie à la caserne: "À l'extérieur des *barracones*, il n'y avait pas d'arbres, et il n'y en avait pas non plus à l'intérieur. C'était des plaines de terre vides et solitaires. Le nègre ne pouvait pas s'y habituer. L'homme noir aime les arbres, la brousse. Même les Chinois... ! L'Afrique était pleine d'arbres, de *céibas*, de cèdres, de *jagüeyes* (réservoirs d'eau). Pas la Chine, là, ce qu'il y avait là était plutôt le genre d'herbe qui rampe, dormidera, pourpier, dix heures du matin..... Comme les pièces étaient petites, les esclaves avaient l'habitude de faire leurs besoins dans une dépendance. C'était dans un coin du *barracón*. Tout le monde y est allé. Et pour sécher le *fotingo*, après le déchargement, ils devaient ramasser des herbes comme le genêt amer et les enveloppes de maïs. La cloche du moulin était à la sortie. Cela a été sonné par le *contramayoral*. A quatre heures trente avant le méridien, ils ont sonné l'Ave María. Je crois qu'il y avait neuf cloches. Il fallait se lever tout de suite. À six heures avant midi, ils ont sonné une autre cloche appelée le jila, et vous deviez vous aligner dans un champ à l'extérieur des *barracones*. Les hommes d'un côté et les femmes de l'autre. Ensuite, nous allions au camp jusqu'à onze heures du matin, où nous mangions de la viande séchée, de la nourriture et du pain. Puis, au coucher du soleil, vint la prière. A huit heures et demie, ils jouaient les derniers à s'endormir. On l'appelait le Silence. "³⁵

³⁴ Ortiz, F., *Los negros esclavos*, Ed. Revista Bimestre Cubana, La Habana, Cuba, 1916, p. 209-212

³⁵ Barnet, M., *Biografía de un Cimarrón*, Centro Editor de América Latina, Buenos Aires, 1977, p. 24-25

Chapitre 3 Les barracones d'esclaves sont devenues un symbole de la barbarie et un refuge pour la culture noire.

Les *barracones* sont devenues un instrument au sein d'un système organisé visant à extraire le rendement le plus élevé possible du travail des esclaves. Mais l'esclavage a trouvé une sorte d'envers du décor, établissant dans l'enfermement et la tragédie des noyaux de résistance culturelle. L'esprit était la bouée de sauvetage pour tant de femmes et d'hommes arrachés à leur habitat naturel. Préserver leur identité était pour beaucoup de ces êtres humains le seul moyen de résistance, là où d'autres choisissaient la fuite, le suicide ou l'aliénation (toutes trois formes de fuite d'une certaine manière), une majorité silencieuse d'esclaves noirs a su construire une forteresse avec des codes culturels. De nouveaux modèles dont la pureté et la solidité ont fermenté de ce mélange en territoire hostile de cultures africaines dissemblables.

Il est difficile de mesurer l'impact culturel de l'arrivée des esclaves noirs, surtout si l'on comprend que, pendant des siècles, cet impact a été soigneusement sous-estimé et marginalisé dans les coins de la société. Dans ce troisième chapitre de ma recherche, je vais d'abord retracer l'odyssée des Noirs, depuis la capture de l'esclave en Afrique et le voyage macabre à travers l'Atlantique jusqu'aux Caraïbes, en passant par leurs conditions de vie et de travail. Je citerai ensuite et rendrai hommage aux contributions des Noirs à la culture afro-cubaine qui ont vu le jour dans les plantations et les *barracones* d'esclaves.

Ce troisième chapitre de ma recherche confirme également que la *barracón* est un espace d'enfermement et de contrôle, le symbole ultime de la souffrance, mais aussi un germe de culture. Il serait vain de tenter d'expliquer l'importance de telles manifestations de culture et de résistance sans proposer d'abord un portrait de la vie des esclaves sur la plantation. La culture générée dans les *barracones*, il est bon de le rappeler au risque de paraître hérétique, n'est pas africaine, elle est afro-cubaine. Le syncrétisme est le signe distinctif de cette nouvelle culture, un phénomène qui a été largement étudié depuis le début par des personnes comme Fernando Ortiz, pour citer l'un des pionniers.

C'est une tâche complexe, les sources du point de vue de l'esclave sont rares, la plupart de cette reconstruction de la vie quotidienne de l'esclave noir repose sur les témoignages de Blancs, dont la plupart offrent une opinion fautive et parfois clairement malveillante ou pleine de préjugés sur une réalité qui les rebute et qu'ils approchent superficiellement. Mais même ainsi, la tentative est valable dans la mesure où elle signifie la protection d'un patrimoine aussi riche.

3.1 Reconstitution de la vie quotidienne de l'esclave noir à travers différentes sources.

Hugh Thomas, dans son livre *The Slave Trade*, fait la réflexion suivante sur l'importance du sucre en Europe:

"*Sense and Sensibility*" de Jane Austen contient un moment d'angoisse lorsque la pauvreté imminente menace l'achat de sucre par la famille de la protagoniste. Le pudding, jusqu'alors préparé avec du poisson ou de la viande, a commencé son histoire malsaine comme plat d'accompagnement sucré ; ils ont commencé à utiliser le sucre comme conservateur, ajouté au sel. Cinquante ans plus tard, six pour cent du revenu d'une famille anglaise pauvre typique était consacré au sucre.....

La situation de la France était similaire à celle de la Grande-Bretagne ; deux tiers des exportations françaises étaient expédiées par mer vers les Antilles et, comme en Angleterre, le sucre était à lui seul l'importation la plus prisée ; il stimulait les rassemblements sociaux dans les cafés de Paris et de Bordeaux ; il donnait de l'énergie aux philosophes dans les salons des dames et un sens de l'humour aux *petits marquis* (dans l'original) dans les salons froids de Versailles ; cela donnerait du courage aux soldats et aux généraux de la Grande Armée ; le Prince de Talleyrand a bien saisi sa métaphore lorsqu'il a évoqué la nostalgie d'un temps où il y avait de la *douceur de vivre* (dans l'original) et, bien sûr, en France comme ailleurs, le sucre dépendait de l'importation d'esclaves africains dans les Caraïbes. "³⁶

Comme dans le cas des innovations apportées à la production de coton dans les années 1830 et 1840, les innovations dans les processus de production de sucre à Cuba ont permis aux camps de travailleurs esclaves cubains de produire quatre fois plus de sucre que ceux du début du 18^e siècle. De 16 000 tonnes métriques en 1800, soit à peine 5 % de la production mondiale, Cuba a rapidement augmenté sa production pour atteindre un demi-million de tonnes métriques au XIX^e siècle. Un demi-million de tonnes métriques dans les années 1850, soit 50 % de tout le sucre produit dans le monde. Avec la chute du prix du sucre, les cuisines britanniques et américaines ont inventé de plus en plus de moyens de fournir leurs calories bon marché aux masses urbaines. En 1860, les ouvriers britanniques consommaient entre 10 et 20 % de leurs calories quotidiennes sous forme de sucre inséré dans la confiture, comme édulcorant pour le thé et d'autres boissons, et dans les produits de boulangerie.

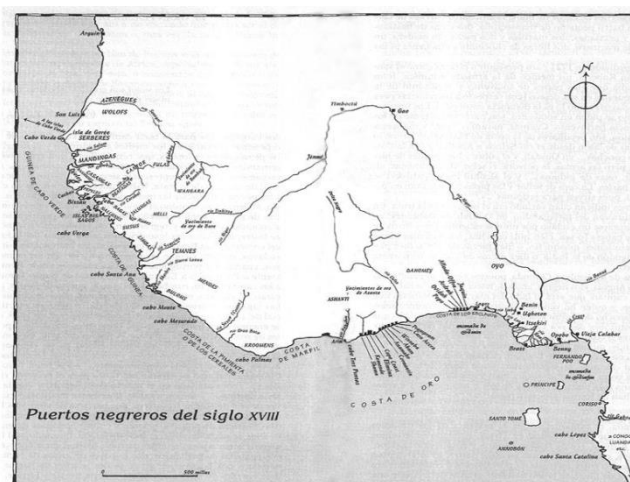
³⁶ Thomas, H., *The Slave Trade*, Ed. Planeta, Barcelona, 1997, p. 262-263.

Mais le meilleur résumé de la signification du phénomène de l'esclavage est donné par l'intellectuel français du XIXe siècle, Bernardin de Saint-Pierre dans son livre *Voyage à L'île de France*: "Je ne sais pas si le café et le sucre sont nécessaires au bonheur de l'Europe, mais je sais que ces deux légumes ont fait le malheur de deux parties du monde. L'Amérique s'est dépeuplée pour avoir des terres pour les planter, l'Afrique s'est dépeuplée pour avoir des bras pour les cultiver".³⁷

Les plaisirs de l'Europe et même l'essor de l'ère industrielle étaient une route pavée dans le double pillage de l'Amérique et de l'Afrique et la plus grande tragédie de ce phénomène était sans aucun doute celle subie par les esclaves noirs.

3.1(a) Le voyage

La vie d'un futur esclave de plantation commençait par une sortie d'Afrique, qui avait généralement deux causes, le kidnapping ou le fait d'être fait prisonnier après une défaite dans des conflits tribaux. La deuxième étape consistait à être transféré et vendu sur un marché quelconque, depuis les côtes du Bénin ou depuis le port négrier de la baie de Loango, près duquel se trouvaient Cabinda et Malemba, ou depuis les îles d'Annobón et Fernando Poo, dans le golfe de Guinée. Plus tard, un préambule atroce, le voyage sur le bateau négrier.



Carte 1 Ports d'esclaves siècle XVIII. H. Thomas. Source: *The slave trade*.

Cette traversée, qui durait généralement 5 à 6 semaines dans des conditions normales, était un véritable enfer pour les esclaves. Le nombre habituel d'esclaves sur les navires négriers était de deux ou trois cents hommes et femmes noirs. Pendant le voyage, les esclaves étaient étroitement enchaînés par les chevilles pour empêcher toute tentative d'évasion ou de

³⁷ cité par: Lengellé, Maurice, *La Esclavitud*, Ed. Oikos, Barcelona 1971.

rébellion. Ils voyageaient dans des espaces exigus et dans des températures très basses ou très élevées. Pourtant, c'était le moindre de leurs problèmes, qui comprenaient le manque d'air, la pénurie de nourriture et d'eau, ainsi que la prolifération des maladies due aux conditions d'hygiène épouvantables. L'odeur nauséabonde d'un tel désordre rendait le voyage encore plus dantesque.

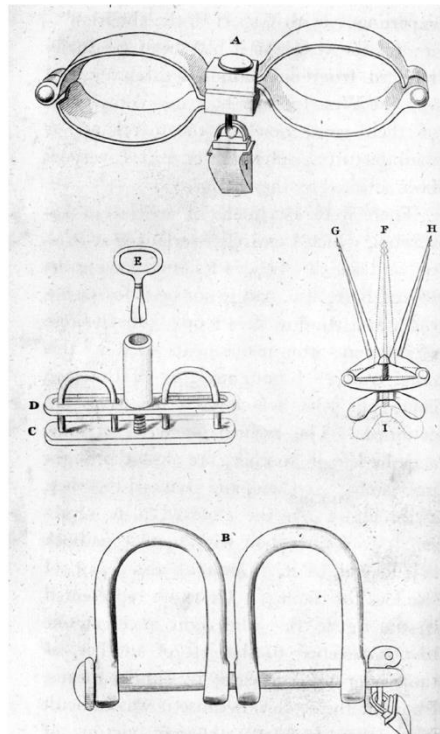


Fig. 3.1 Instruments de torture pour la traite des esclaves. Source : Rediker M. Navire négrier.

Comme l'a décrit un garçon de cabine à Thomas Clarkson, célèbre opposant au commerce des esclaves : "Les difficultés que les esclaves subissent du fait de leur entassement ne sont pas faciles à décrire. Je les ai souvent entendus se plaindre de la chaleur, et je les ai vus perdre la raison, et presque mourir par manque d'eau. Leur situation est pire lorsqu'il pleut. Nous faisons tout ce que nous pouvons pour eux. Sur tous les navires négriers sur lesquels j'ai navigué, nous n'avons jamais recouvert les caillebotis d'une toile goudronnée, mais avec la toile nous formions un auvent au-dessus des estacades... mais certains d'entre eux continuaient à haleter, et c'est dans de telles situations que les marins n'ont pas d'autre choix que de les emmener sur le pont, de peur qu'ils ne perdent la raison et ne meurent".³⁸

³⁸ Thomas C., *Essay on the Comparative Efficiency of Regulation or Abolition as Applied to the Slave Trade*, Londres, 1789, in D, II, p. 573.

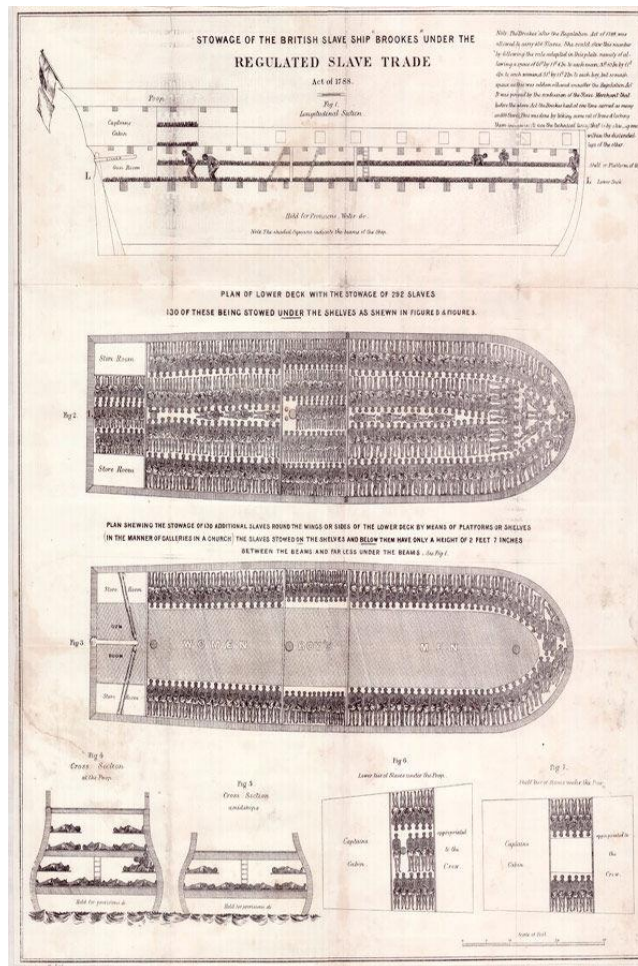


Fig. 3.2 Stockage sur un bateau d'esclaves. Source The Slave Trade. Hugh Thomas

James Morley, qui avait été artilleur sur le navire négrier Medway, donne une description plus imagée de l'enfer, témoignant devant un comité de la Chambre des communes qu'il avait "...". J'ai vu des esclaves qui avaient beaucoup de mal à respirer, les femmes en particulier, qui montent sur les chevrons, où les grilles sont souvent élevées, à un peu plus d'un mètre au-dessus des bords les plus hauts [qui empêchent l'eau de pénétrer] ; ils ont ainsi un peu d'air, mais on les pousse généralement vers le bas, parce qu'ils enlèvent l'air aux autres. Il a vu des esclaves nauséux, la bouche pleine de riz, jusqu'à ce qu'ils soient presque asphyxiés ; il a vu le médecin à bord leur enfoncer le pain entre les dents, et leur jeter des médicaments de telle sorte que pas la moitié n'entrait dans leur bouche... et ces malheureux éclaboussaient leur sang... et cela avec l'aide du fouet"³⁹ (Report of the House of Commons Trafficking Inquiry, 1792, cité par Hugh Thomas *The Slave Trade*).

³⁹ Report of the House of Commons Trafficking Inquiry, 1792, cité par Hugh Thomas *The Slave Trade*

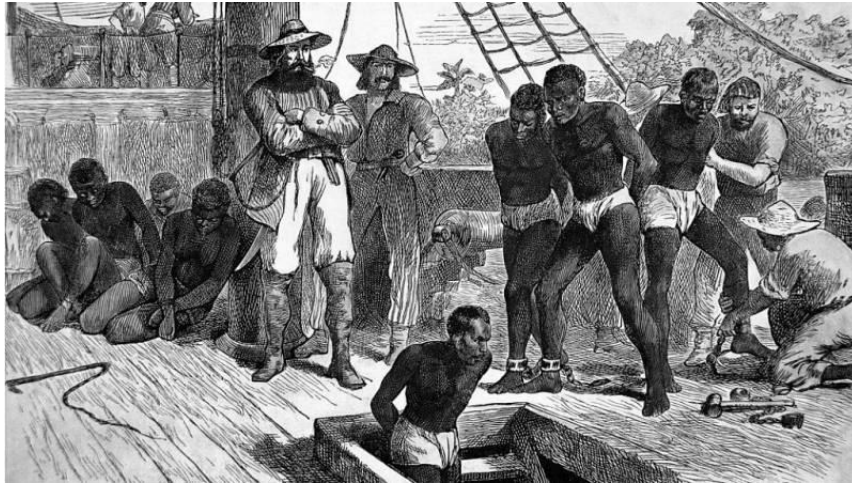


Fig. 3.3 Traite des esclaves. Source: Archives RTVE.es

Malgré l'horreur, il convient de noter que la brutalité n'était pas la monnaie courante dans ces voyages pour les Noirs, un très bon prix était payé et il était dans l'intérêt de tous de livrer le plus grand nombre possible d'esclaves vivants aux Amériques (ils étaient même forcés de manger face aux tentatives de les faire mourir de faim). Le pragmatisme à cet égard a toujours primé sur toute autre considération, il y a eu des épisodes de sadisme c'est clair, mais la grande majorité était due au peu de respect pour des vies qui n'étaient même pas considérées comme humaines et dans d'autres cas comme une simple punition par peur de révolte. Des cas comme celui du navire négrier *Zong* par exemple étaient très rares, une telle brutalité était paradoxalement une réponse à une situation pratique de surpopulation de cargaisons.⁴⁰



⁴⁰ Cet essai est l'un des meilleurs écrits sur les horreurs de la traite des êtres humains. Rediker, M., *History from below the water line : Sharks and the Atlantic slave trade*, *Atlantic Studies*, 2008, 5:2, 285-297, DOI : 10.1080/14788810802149758)

Fig. 3.4 *Negrero Ship*. Turner. Source: Periódico El Mundo, www.elmundo.es

Arrivés au port, ces esclaves fatigués et faibles étaient emmenés sur la place du marché où ils étaient vendus aux enchères au milieu des cris des acheteurs envoyés par les propriétaires terriens ou, dans de nombreux cas, par les propriétaires de plantations eux-mêmes. Vers 1830, un ecclésiastique anglais, Robert Walsh, décrit froidement le fonctionnement d'une de ces ventes aux enchères, au cours de laquelle les Noirs étaient évalués et appréciés selon des critères similaires à ceux utilisés pour l'achat de bêtes : "Les esclaves, hommes et femmes, devaient marcher à des vitesses différentes et étaient tripotés comme j'ai vu des bouchers tripoter un bélier. De temps en temps, on les fouettait pour les faire sauter et montrer qu'ils avaient le pied agile, et on les faisait crier et hurler pour convaincre leurs acheteurs que leurs poumons étaient en bon état."⁴¹

Les esclaves les moins aptes ou malades reconnus comme "esclaves poubelles" étaient mis à l'écart et laissés à l'isolement, les autres, aptes au dur labeur de la plantation, étaient dûment classés et marqués au fer chaud sur le dos avant d'être conduits à la plantation où ils commenceraient une nouvelle étape de leur vie.

3.1(b) Travaux de plantation

S'il est vrai que certains peuples ont mieux résisté que d'autres au processus violent de l'asservissement, il ne fait aucun doute que pour tous, l'adaptation à la discipline de l'usine sucrière a signifié une transformation tragique de leur mode de vie. L'esclavage a signifié une rupture dans la continuité de la vie de ces malheureux qui étaient habitués à un modèle culturel reconnaissable et stable. Le phénomène des plantations n'avait rien à voir avec leurs habitats traditionnels. Tout à coup, les liens familiaux et sociaux, les anciennes hiérarchies, les rites religieux, les modèles de comportement et les habitudes alimentaires ont disparu, et on leur a imposé de manière coercitive un schéma de travail productif qui était irrationnel pour eux.

C'est pourquoi les années les plus difficiles dans les sucreries ont été les premières années de domestication et de formation de la main-d'œuvre esclave. Cet apprentissage s'est fait par la force brute et les esclaves noirs ont dû être soumis par la violence. La punition physique était le moyen le plus courant pour leur apprendre les techniques et les exigences minimales du travail du sucre. Les Africains asservis ont réagi de diverses manières : rébellion active,

⁴¹ Cité par Thomas Hughes dans *The Slave Trade* p. 625

punie de mort ; rébellion passive, qui se conformait aux modèles de travail extensif ; marronnage, suicide et enfin soumission (Fraginals, 2001).

Le contrôle de l'existence des Noirs était effectué dans le cadre d'un système d'inventaire continu, avec indication du nom, du sexe, de la nation, de l'âge, de la taille, de la profession, des caractéristiques particulières et de la condition physique générale. En outre, le nombre d'hommes et de femmes travaillant dans chaque secteur de l'usine et les tâches qu'ils effectuent ont été enregistrés quotidiennement, ce qui a permis d'obtenir des indices de productivité sectorielle. De même, les entrées et les sorties de l'infirmerie étaient enregistrées, avec mention détaillée du motif d'admission et du traitement appliqué, des statistiques sur les éventuelles maladies feintes étaient incluses, et enfin, les évasions, les captures, les naissances et les décès étaient enregistrés.



Fig. 3.5 Ruines des *barracón* de la sucrerie Taoro. Source: Ricardo Tamayo

Les naissances et les décès étaient également enregistrés dans le registre quotidien, avec les arrobas de *tasajo*, de maïs, de morue et d'autres marchandises entrantes et sortantes, car le Noir né était aussi un actif et le mort un intransit. La durée de vie du noir a été enregistrée comme un autre actif économique.

La production de sucre à partir de la canne à sucre se caractérise par son caractère saisonnier, qui détermine deux périodes typiques connues dans le lexique cubain sous le nom de *zafra* et *tiempo muerto*. Au XIXe siècle, l'expression *cosecha azucarera* (récolte de sucre) était fréquemment utilisée comme synonyme de *zafra* (elle l'est encore aujourd'hui). En cette période de récolte, la journée de travail était généralement portée à 16 heures, contrairement aux 12 heures de temps mort ou de semis. Pendant la récolte, sauf cas de force majeure, le travail ne s'est interrompu que pendant les arrêts techniques du dimanche, au cours desquels

les machines et les équipements étaient nettoyés afin d'éviter le processus de fermentation spontanée, qui est un facteur de pertes importantes de saccharose. Pendant ces arrêts, le personnel lavait les moulins, raclait les bouilloires et les chaudières, transportait la bagasse sèche et séchait la bagasse verte, ainsi que d'autres travaux généraux de nettoyage, de rangement et de réparation. En d'autres termes, l'équipage était employé à ce que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de maintenance technique planifiée. Ce jour-là, la journée de coupe des cannes était réduite de moitié et les femmes avaient la possibilité de voir leurs enfants, de laver leurs vêtements, etc.



Fig. 3.6 Moulin à sucre El Progreso. Source: *El libro de los ingenios: colección de vistas de los principales ingenios de la isla de Cuba*, Cantero, J.G.

Dans le cadre d'une organisation rigide, les séances de travail quotidiennes étaient marquées par la sonnerie des cloches, l'équivalent manufacturier de la sirène industrielle d'aujourd'hui. Il énonce une série de péages caractéristiques correspondant aux différentes phases de la journée. Le début du travail dans les champs, à l'aube, était signalé par les 9 carillons de l'Ave Maria, tandis que les 9 carillons de l'heure des vêpres marquaient le retour au moulin pour le déjeuner. Un bref son de cloche a signalé le début des travaux de l'après-midi jusqu'au crépuscule du soir, lorsque les carillons de la Prière se sont fait entendre. Ce schéma liturgique-travailleur est typique de l'époque et s'est implanté dans les sucreries où la cloche de la chapelle avait une double fonction religieuse et profane (Fraginals, 2001).

En marquant le rythme des tâches sans fin, les cloches des moulins ont acquis une extraordinaire valeur symbolique. De la même manière qu'une église est inconcevable sans

cloche, il n'y avait pas non plus de moulin à sucre ou de plantation de café sans cloche. Le sonneur de moulin n'avait pas besoin d'apprendre les tons complexes et variés de la riche liturgie catholique, mais seulement ceux que le *sacarocracia* devait apprendre à jouer.

Chaque moulin avait sa cloche principale et une série de petites cloches qui marquaient les tâches des différents secteurs de la manufacture, puisque, logiquement, les horaires des secteurs manufacturiers et agricoles ne coïncidaient pas. Ainsi, il y avait la cloche de la *trapiche*, la cloche de la chaufferie et la cloche de la purge, où l'on travaillait 24 heures sur 24. Lorsque les sucreries ont cessé d'ériger des chapelles dans le cadre du secteur tertiaire, la cloche principale a été suspendue au sommet d'un rondin, selon une construction typique des *bateys*. Dans les champs proches de la ville de Trinidad, la tour de la sucrerie de *Manacas* de la famille Iznaga se dresse encore, chargée de légendes : tour de guet et clocher, cette tour reste comme un dernier symbole du travail des esclaves dans les champs de canne à sucre. Enfin, il convient de rappeler que les cloches étaient également un moyen de communication à l'intérieur et à l'extérieur de la sucrerie, puisqu'il existait des sonneries spéciales pour appeler le *boyero*, l'administrateur et le mayoral. Il y avait également des cloches pour signaler différents événements qui pouvaient être d'un intérêt fondamental pour les sucreries voisines, comme un incendie dans les champs de canne à sucre ou une tentative de soulèvement des esclaves.

La Cubaine Mercedes Santa Cruz y Montalvo, connue sous le nom de *Comtesse de Merlin*, personnage public cubain du XIXe siècle, alliée de la croisade des esclavagistes cubains, a résumé dans l'un de ses croquis l'utilisation du temps dans le travail des esclaves dans les sucreries:

"A cinq heures du matin, le mayoral frappe à la porte des *bohíos* et tout le monde se lève et court au *batey* : là, le travail de la journée est distribué et les noirs partent guidés par le contramayoral ou second chef. A huit heures, on leur donne un petit déjeuner composé de viande et de légumes, à onze heures et demie, au son de la cloche, ils retournent au *batey* où on leur donne une ration de viande déjà cuite, pour leur épargner ce travail pendant les deux heures de repos qui leur sont accordées ; ils l'emportent dans leur *bohío* où ils préparent un copieux ragoût, mélangé à de nombreuses bananes plantains et assaisonné de sésame, ils ont aussi de la *sambumbia* à discrétion. A deux heures, la cloche revient pour les appeler au travail ; en sortant, ils apportent de l'herbe pour les animaux et se rassemblent dans le *batey* au son de la prière, où ils prient à genoux, surveillés par le mayoral. C'est un grand spectacle, imposant et étrange. "

" Avant que la *negrada* ne se retirent à leur travail, ils se réunissent en demi-cercle, les hommes d'un côté et les femmes de l'autre, devant la maison du majoral, avant l'Ave Maria, le midi et la prière ; Ce dernier se tient au centre, et lorsqu'il a remarqué les noirs qui manquent, opération que nos *guajiros* exécutent avec une rapidité incroyable, il donne ses ordres au contre-majoral, qu'ils coupent la canne, qu'ils aillent à la chaufferie, ceux-là au *trapiche*, ceux-là aux séchoirs ; et aussitôt le cuir éclate en l'air, et il les envoie avec un " Allons, lumière, ne me fais pas voir tes jambes ! "42

Le travail dans les champs, au moment de la récolte, durait de l'aube au coucher du soleil. C'est-à-dire aussi longtemps que la lumière ambiante le permettait. Après le deuxième repas de la journée, les *carretoneros*, qui avaient déjà passé environ 8 heures à tirer la canne, se relayaient avec les Noirs dans la chaufferie et poursuivaient ce travail pendant un autre quart de la journée. Les coupeurs remplacent les coupeurs de canne dans le moulin et transportent également la bagasse. Les travailleurs de la chaufferie se déplacent vers la salle de purge, et un groupe va dormir les 4,5 ou 6 heures par jour qui sont autorisées dans les moulins pendant la récolte.

Anselmo Suárez donne également une image idyllique des rigueurs du travail des esclaves : "Tous les esclaves continuèrent à travailler ; mais les femmes noires regardaient de temps en temps les dames, et se parlaient à voix basse, comme pour se faire des remarques, et comme pour admirer certains de leurs ornements. Le contre-major, noir lui aussi, faisait claquer son cuir dans l'air, et criait pour exciter ses compagnons à redoubler d'efforts. Voyez-les saisir fermement les roseaux, en séparer en un instant les feuilles sèches et les lianes, les couper d'un seul coup de machette près des racines, les diviser en morceaux de même taille, les jeter sur les autres entassés autour, et ne jamais interrompre leur pénible tâche. Des hommes et des femmes coupent la canne, et parfois l'une de ces dernières, maniant la lame de la puissante machette d'un bras herculéen, a ouvert dans la cannaie fermée un tronçon de canne plus grand que celui de l'homme noir travaillant à côté d'elle.

La sueur, malgré l'air froid qui circule, baigne leur visage, leurs épaules et leur cou. Lorsque nous n'avions pas encore atteint la coupe, ils chantaient ; maintenant, nous n'entendons que le bruit des machettes et les bruits sourds des morceaux de canne qui tombent les uns sur les autres.

⁴² Santa Cruz , M., *Viaje a la Habana*, imprenta independiente, La Habana, 1905, p.31-33

Leurs robes sont prussiennes ; certains portent un manteau de laine ; d'autres ont une couverture enroulée autour du corps. Une lanière de cuir est enroulée autour de la taille des femmes noires, dont la tête est couverte d'un foulard en coton. Tous sont pieds nus. Il y a une femme noire et un homme noir qui se disputent pour savoir qui travaillera le plus dur. Ils sont tous deux grands, robustes, avec des formes développées. Parfois l'homme noir gagne, parfois la femme noire gagne. En fin de compte, il a remporté la victoire, parce qu'il l'a laissée quelques pas derrière lui ; mais son triomphe n'a rien d'amer, et si vous voulez en être convaincu, remarquez comment il rit, et comment il fait disparaître le léger déplaisir de l'Africaine en lui donnant un verre d'eau dans le *güiro* qu'il porte toujours sur le terrain."⁴³

Trois témoignages d'observateurs anglais de la période dite de la *zafra*, effacent définitivement tout soupçon de romantisme associé au travail des esclaves.

Regardons par exemple ce que James Kennedy, l'un des diplomates anglais les plus avisés, dit de cette période en se référant aux effets du travail extensif de 18 heures par jour : "...j'en ai été témoin (...) pendant la *zafra*, ils ressemblent à des êtres idiots, épuisés, totalement épuisés".⁴⁴

Robert Scott, un Anglais, propriétaire d'une usine de sucre dans la région de Cienfuegos, comme pour expliquer les mots de Kennedy, a déclaré : "...ils travaillent dans leur sommeil pendant toute la récolte"⁴⁵

Le sommeil était une condition permanente de l'esclave qui avait aussi des conséquences tragiques, par exemple celles citées par José Ricardo O'Farrill, dans son rapport de 1792 sur les moulins à sucre cubains, qui soulignait froidement que de nombreux Noirs périssaient fréquemment ou perdaient leurs bras lorsque, "... vaincus par le sommeil, ils suivaient le mouvement des roseaux qu'ils mettaient dans le moulin et que les maillets écrasaient leurs membres".⁴⁶

En utilisant tout le temps biologiquement disponible pour le travail productif, les esclaves étaient privés d'une vie de relation, ne leur laissant aucune autre fonction que celles nécessaires à la survie. Outre les exigences de nature productive, la suppression du temps libre

⁴³ Suarez, A, *Recueil d'articles*, p. 226-230.

⁴⁴ Kennedy, J., *Rapport annuel, etc.*, 1/1/1850, p. 99-100

⁴⁵ Scott, R., *42 personal papers*, 1838, p. 335

⁴⁶ O'Farrill, J. , *Exposición que hace a la Sociedad del método observado en la isla de Cuba en el cultivo de la caña dulce y la elaboración de su jugo*", in MSEAP, 1793, p. 119-147

était également motivée par des raisons de sécurité. Chargées de la même activité élémentaire, répétée à l'extrême de l'endurance physique, toutes les équipes d'esclaves ont été égalisées, effaçant les différences de capacité au sein du groupe et rendant impossible l'interaction entre ses composantes.

Le temps de l'esclave comme élément modelable pour sa configuration en tant que producteur actif de richesse et comme outil de contrôle face à d'éventuelles tentatives de rébellion. Une logique qui dénote le modèle culturel d'exploitation établi sur la plantation cubaine, rappelant le Foucault de Surveiller et Punir.

La possession de cet esclave par le propriétaire terrien n'est pas passive, mais plutôt l'expression sommaire d'un style d'action visant le contrôle et la soumission. Le pouvoir a, comme dans aucune autre forme de discipline, un contrôle total sur le temps et l'espace du prisonnier. Elle peut régler pour l'homme le temps de l'éveil et du sommeil, de l'activité et du repos, le nombre et la durée des repas, la qualité et la ration des aliments, la nature et le produit du travail, le temps des loisirs, l'usage de la parole, et même l'usage de la pensée.

3.1(c) Alimentation, vêtements, santé et sexualité.

La nécessité de nourrir les esclaves est apparue d'abord sur les navires négriers, puis dans les usines sucrières. Il fallait fournir une nourriture facile à transporter, aussi bon marché que possible et suffisamment nutritive pour que les esclaves puissent supporter les dures journées de travail. La nourriture était monotone et répétitive, mais pas rare, et pouvait être crue ou cuite, selon les haciendas. La viande était généralement consommée salée (*tasajo*) et était généralement accompagnée de riz, bien que certaines plantations situées dans des zones d'élevage fournissent de la viande fraîche. Les bananes plantains étaient consommées vertes ou mûres, et des plats tels que le *fufu* et le *fangollo* en sont dérivés. Le plantain vert rôti avec du *tasajo* était ce qu'on allait appeler *funche*. À cette base, on peut ajouter de la morue, des patates douces et des biscuits au maïs. Ils buvaient également du jus de canne à sucre, du *guarapo* chaud ou du *raspadura* et du miel produit dans le moulin à sucre. (Sarmiento,2008)

Le *tasajo* ou la viande salée était la principale nourriture des esclaves. La plupart d'entre eux venaient d'outre-mer, de Tampico, de Costa Firme, de Buenos Aires, etc. Le *tasajo* de Buenos Aires s'appelait *tasajo en penca*, dans lequel il fallait distinguer la pâte, appelée *pato*, et la *barrigada*, appelée *manta*, car une fois ouverte, elle ressemblait à une couverture et avait plus de peau. . Celui qui venait d'Amérique du Nord était présenté dans des boîtes et s'appelait *tasajo de caja*. Le *tasajo* de mauvaise qualité, avec beaucoup de tendons, était appelé *tasajo*

rebenque. Il y avait aussi du *tasajo* frais du pays, dont celui de Cayo Romano et Isla de Pinos. Le *Tasajito* était du porc fumé. La nourriture des esclaves rustiques bien soignés consistait en une ration quotidienne d'une demi-livre de *tasajo*. Dans les sucreries de Sancti Spiritus et de Trinidad, elle était généralement remplacée par de la viande fraîche provenant de la terre. En outre, ils recevaient des patates douces, des ignames et des plantains à leur discrétion, ainsi qu'une demi-livre de riz et douze onces de farine de maïs. Avec ces aliments, l'esclave noir prenait trois repas par jour pour les Chinois la ration de riz était généralement portée à une livre par jour (Saco, 2008).

Cependant, il y avait des périodes de pénurie alimentaire, de nourriture en mauvais état en raison des températures élevées et du manque de moyens de conservation ou d'hygiène, ce qui réduisait considérablement l'apport calorique, protéique et vitaminique des esclaves. En période de prospérité, les propriétaires tenaient particulièrement à ce que l'alimentation soit abondante, car le travail demandé aux esclaves était très pénible. Cette idée est bien acceptée par les plus grands spécialistes du sujet et apparaît dans la plupart des témoignages de l'époque (Fraginals, 2001).

Par exemple, ce témoignage tiré du livre de Germán Cantero :

" Enfin, la dotation de la ferme est de 297 mâles noirs et 201 femelles, nombre dans lequel sont inclus 100 *criollitos*... La nourriture qui leur est donnée, composée de *tasajo*, parfois de viande fraîche, et d'aliments de toutes sortes en abondance, influe sans aucun doute sur la robustesse de tous. Il est vrai aussi qu'en plus des soins particuliers donnés à chaque nègre, les propriétaires, avec un soin honorable, se sont efforcés d'établir une juste proportion entre le nombre des mâles et celui des femelles. Il n'est donc pas étonnant que le moulin en question ait constamment prospéré, laissant à ses propriétaires des bénéfices toujours plus importants"⁴⁷

À en juger par les sources consultées, les boissons gazeuses étaient courantes à Cuba à l'époque et, comme pour les autres aliments sucrés, leur consommation était considérée comme excessive. Ce sont surtout les étrangers qui étaient les plus conscients de cette réalité cubaine. Un jus, une boisson gazeuse, un milk-shake ou un *champola*, à base de fruits naturels, présidaient à la table de tout Cubain, quel que soit son statut social, car pour les plus pauvres et les esclaves, ils constituaient un complément nutritionnel quotidien. Le jus de canne à sucre connu sous le nom de *guarapo*, l'eau avec du sucre ou du miel, et n'importe quel

⁴⁷ Cantero, J, op. cit., p. 285.

fruit pressé ou battu, non seulement rafraîchissait l'homme de la chaleur intense mais le nourrissait et lui redonnait de l'énergie, une pratique qui, pendant la colonie, était un pilier du régime alimentaire de nombreuses familles (Sarmiento, 2002).

Aucun code ou règlement n'a légiféré sur l'ingestion du café et son inclusion dans l'alimentation quotidienne des Noirs, mais il est très probable qu'il s'agissait d'une boisson récurrente chez les Noirs. Comme c'était le cas pour *l'aguardiente de caña*, il était de coutume dans de nombreuses sucreries de donner aux esclaves un verre d'aguardiente à leur réveil. Une telle routine était censée préserver les esclaves de la somnolence et, surtout, leur redonner des forces pour le dur labeur. Une pratique qui a commencé avec l'apparition des premières sucreries de l'île, et qui a fini par devenir quotidienne.

Les Noirs buvaient de *l'aguardiente de caña* le matin et ils le faisaient en buvant directement le liquide pur, sans autre réduction d'eau que celle que l'alcool portait à l'origine dans le processus de distillation, ce que l'on appelle le *cordón cerrado* ou *medio cordón*, selon sa teneur en alcool plus ou moins élevée. Pendant longtemps, et encore aujourd'hui, dire "*aguardiente de caña*", c'est établir une relation presque directe avec les Noirs et la mauvaise vie. Cette corrélation a un fort penchant raciste, mais elle repose sur une base réelle, qui n'explique pas qu'il s'agissait d'une coutume imposée par les maîtres aux esclaves noirs, non choisie par eux, et qui s'est malheureusement généralisée (Sarmiento, 2002).

Les esclaves recevaient généralement jusqu'à deux changements de vêtements par an, un en été et un en hiver, faits de tissus grossiers pour durer ; les hommes portaient des chapeaux et les femmes des foulards de différentes couleurs pour se protéger du soleil intense. Cependant, ils n'ont pas été pourvus de chaussures, avec l'argument cynique des propriétaires qu'ils n'en utilisaient pas en Afrique et qu'elles pouvaient être une gêne pour marcher dans les champs. Ces modules de vêtements étaient appelés *esquifación*. Le scientifique cubain Fernando Ortiz, dans son livre *Los Negros Esclavos*, donne des détails détaillés : "Leurs vêtements étaient tout aussi rares et s'appelaient *esquifación*, pour leur servir pendant un an, chaque esclave recevait deux pièces de toile, parfois une veste en baïonnette et un bonnet pour l'hiver, un mouchoir et une couverture en laine ou une couverture pour le lit. L'article 7 du Règlement relatif aux esclaves prévoyait ce qui suit :

"Ils leur donneront aussi deux *esquifaciones* par an, aux mois de décembre et de mai, consistant chacune en une chemise et une culotte de porc ou de Prusse, une casquette ou un chapeau et un mouchoir ; et à *l'esquifación* de décembre on ajoutera, en alternance une année,

une chemise ou une veste de toile et une autre année une couverture pour les tenir au chaud pendant l'hiver...".

L'esquifación variait dans certains détails, selon les esprits et les temps ; ainsi j'ai lu qu'il s'agissait de culottes et de chemises de bramante, de chemises de rouleau, de rayées, etc. ; mais elle était analogue dans tous. La douceur du climat permettait cette sobriété vestimentaire, même si elle était déficiente pendant les nuits et les petits matins d'hiver. En général, ils ne portaient pas de chaussures ; lorsqu'ils en obtenaient, fabriquées par eux-mêmes avec les peaux des bêtes tuées dans le moulin, c'était un luxe. Les esclaves noirs prétentieux réussissaient parfois à obtenir des chaussures en peau de daim".⁴⁸

Dans son roman *Cecilia Valdés*, le plus important du XIXe siècle, Cirilo Villaverde décrit ainsi les vêtements des esclaves : "Qu'ils soient condamnés ou non, hommes ou femmes, ils portaient tous quelque chose sur la tête : des fagots de bourgeons ou de branches de *ramon*, si apprécié des chevaux à Cuba ; des fagots de bananes vertes ou mûres ou de *palmiche* pour les cochons ; une calebasse ou un fagot de bois de chauffage. Quelques-uns d'entre eux, quinze ou vingt, portaient des chemises et des culottes de toile, neuves ou vieilles de quelques mois seulement, et intactes ; le costume des autres consistait en des chiffons, à travers les trous desquels on voyait leur chair noire et terne. Aucun d'entre eux ne portait de chaussures, seulement une ou deux abareas de cuir non tanné, fixées au pied par des lacets de *majagua*, ou de *yagua ariques*, qui ne sont pas moins résistants. Les femmes, de trente à trente-cinq ans, toutes se promenant parmi les hommes, ne se distinguaient guère que par l'espèce de sac *talar* en chanvre dont elles se couvraient le corps depuis les épaules jusqu'à un peu au-dessous des genoux, sans manches, de sorte que rien ne manquait à l'imitation grossière de la tunique romaine."⁴⁹

La santé de l'esclave noir était épouvantable pour des raisons évidentes. En ce qui concerne les conditions de travail et les mauvais traitements, les hospitalisations d'esclaves pour des accidents du travail ou des punitions sont fréquentes, mais les admissions pour maladie ne le sont pas moins. Dans le livre d'infirmerie de l'hôpital de la sucrerie ? on trouve des données alarmantes pour la période 1841-1842.

Il y avait 256 admissions pour blessures, coups et brûlures, 214 esclaves pour douleurs d'estomac, vomissements, hémorragies, etc., 200 pour plaies, bubons et tumeurs, 26 pour la

⁴⁸ Ortiz op.cit p. 217-218

⁴⁹ Villaverde, C., *Cecilia Valdés*, New York, 1882, p. 400-401

gale, d'autres pour la fatigue, etc., 47% du personnel étant traité un jour, ce qui reflète la dureté du travail sur la plantation d'esclaves. Le souci de la santé et de la prise en charge des maladies des esclaves dans leur destin américain n'était pas toujours généralisé et se limitait souvent à une petite infirmerie située dans une *barracón* et dotée de différents types de personnel, des médecins professionnels aux chirurgiens, en passant par les guérisseurs ou les infirmiers peu formés, bien que les grands domaines aient accru leur prestige et leur pouvoir lorsqu'ils avaient des médecins à leur disposition, souvent des membres de l'élite créole qui généraient leur propre discours scientifique.

Le manque d'hygiène et la préparation inadéquate des aliments provoquaient chez les esclaves des maladies chroniques, dont certaines étaient si graves qu'elles étaient mortelles, telles que l'entérite, les parasites, le choléra morbide, la goutte chorale et aussi des problèmes cardiaques et pulmonaires. Beaucoup d'entre eux ont été mutilés pendant les journées de travail, perdant souvent leurs bras et leurs yeux dans les moulins, ainsi que leurs membres inférieurs à cause des lacérations causées par les machettes ; dans les chaufferies, ils pouvaient être victimes d'autres mésaventures comme être brûlés en déplaçant la mélasse ou en alimentant le feu avec du bois.

D'un point de vue juridique, la présence d'infirmeries ou d'hôpitaux dans les plantations avait été réglementée dans différentes ordonnances et dans ce que l'on appelle les Codes noirs, élaborés surtout au XVIII^e siècle sur le modèle français du Code noir de 1685, développé ensuite en 1724. La première ordonnait que les esclaves frappés d'incapacité par la vieillesse, la maladie ou toute autre circonstance, que la maladie soit incurable ou non, ne soient pas autorisés à travailler, devaient être nourris et entretenus par leurs maîtres et, en cas d'abandon, être admis dans un hôpital dont les frais de nourriture quotidiens étaient fixés par leurs maîtres.

En territoire hispanique, le premier code noir de 1768, celui de Saint-Domingue, stipule que les esclaves malades ou inutiles pour cause de vieillesse doivent être entretenus par leurs maîtres et qu'en cas d'abandon, ils seront enfermés dans un hôpital de la ville au prix de trois réaux par jour, qui seront facturés à leurs anciens maîtres. Le code de 1784 prévoyait la nécessité d'avoir une cabane sur les haciendas à côté de la chambre du maître, qui servirait d'infirmerie pour soigner les malades et les "prétendants". En outre, cette infirmerie serait également occupée par les "réguliers" et les vieux invalides qui ne pouvaient être abandonnés par leurs propriétaires.

Un témoignage littéraire sur la situation sanitaire dans les sucreries, dans ce cas sans médecins, apparaît dans le célèbre livre de Miguel Barnet mentionné ci-dessus, car Esteban Montejo commente : "Dans les barracones, on attrapait de nombreuses maladies. On peut dire, sans figurer, que c'est là que les hommes tombaient le plus souvent malades. Il arrivait qu'un homme noir soit atteint de trois maladies à la fois. Quand ce n'était pas des coliques, c'était la coqueluche. La colique était une douleur dans le nombril qui durait des heures et vous laissait mort. La coqueluche et la rougeole étaient contagieuses. Mais les pires, celles qui feraient fuir n'importe qui, étaient la variole et le vomit noir. La variole donnait aux hommes un aspect ballonné et les vomissements noirs surprenaient tout le monde, car ils apparaissaient soudainement et entre deux vomissements, on était raide. " ⁵⁰

Cet état de dureté et d'insalubrité permanentes suscitait une peur encore plus grande du personnage noir, considéré comme un être à mi-chemin entre la bête et l'être humain, affligé de difformités et de maladies redoutables. L'un des premiers portraits d'Africains à apparaître est celui inclus par le naturaliste Antonio Parra Callado dans son livre *Descripción de diferentes piezas de historia natural, las más del ramo marítimo, representadas en setenta y cinco láminas* (Parra,1787). Ce livre, comme son nom l'indique, est consacré aux espèces indigènes de la faune cubaine, mais Parra a jugé bon d'y inclure un dessin de l'esclave noir Domingo Fernández, dont la hernie avait produit une déformation en forme de sac à partir de l'aîne. Dans la première œuvre du naturalisme cubain, l'homme noir est dépeint comme une aberration.



⁵⁰ Barnet op. cit. p. 35

Fig. 3.7 Première représentation déformée de la race noire dans la littérature scientifique. Source: Parra Antonio, *Historia Natural*.

Et cette image de la maladie a également été transférée à la vision des Noirs comme des personnes malades et dépendantes du sexe. La reproduction des familles noires n'était vue que comme une opportunité d'étendre la négritude. L'un des aspects les plus traumatisants de la vie dans les *barracones* était la liquidation de l'activité sexuelle normale ou sa déviation vers d'autres formes, car les esclaves étaient soumis à un régime carcéral d'hommes célibataires. Les inventaires de plusieurs sucreries cubaines de la première moitié du XVIII^e siècle révèlent un certain équilibre dans la composition de la main-d'œuvre entre les sexes et un nombre relativement élevé d'enfants. Les références documentaires fréquentes aux familles d'esclaves, aux mariages et à la production des *conucos* des Noirs datent également de ces années. Ces faits révèlent la validité de certains modèles familiaux au sein des plantations.

La mise en place du boom sucrier a éliminé tous les vestiges semi-patriarcaux et instauré une exploitation extensive de type carcéral, et la corrélation entre hommes et femmes a largement favorisé les premiers. Cette composition sociale présentait un avantage économique indéniable : l'ensemble de la population de la sucrerie se trouvait dans les limites optimales de l'exploitation du travail. Et sur le plan institutionnel, elle a favorisé la mise en place d'un système pénitentiaire élémentaire et l'organisation de groupes de travail homogènes sous le commandement absolu de l'individu. Cela explique la très forte production par habitant obtenue, car il n'y avait pas d'obstacles organisationnels et toute la population était économiquement active (Fraginals, 2001).

La grave disproportion entre les hommes et les femmes a dû créer un climax tendu de répression, canalisé vers la masturbation, l'homosexualité et une obsession sexuelle qui s'exprimait sous mille formes: histoires, jeux, chansons, danses... Dans la campagne de Matanzas, autrefois la zone de détention d'esclaves la plus dense de Cuba, des centaines d'histoires pornographiques d'origine esclavagiste évidente sont encore racontées dans des rassemblements et des réunions. Certaines danses d'origine africaine, qui n'avaient pas de connotation sexuelle, ou qui en avaient une sublimée, ont acquis cette signification sous l'esclavage. Il n'est donc pas surprenant qu'une grande partie du lexique sexuel cubain trouve son origine dans les usines sucrières.

Tout ce monde de répression, qui exploite de mille manières, ne trouve pas son origine dans la sexualité de l'Africain mais dans les conditions de vie infrahumaines de la plantation. En d'autres termes, l'obsession sexuelle pathologique a été déterminée par l'esclavage, par le

système d'exploitation, et non par l'ascendance africaine de l'esclave. Dans les sucreries où l'équilibre des sexes permettait une vie normale, ces problèmes pathologiques ne se posaient pas. Mais l'équilibre étant l'exception, l'esclavage a fini par créer des modèles déformés de comportement sexuel que les racistes ont justifiés en inventant le mythe de la sexualité sadique de l'homme noir, de l'immoralité de la femme noire et de la luxure de la femme mulâtre.

3.2 Les traditions culturelles dont l'origine ou la consolidation se trouve dans le *barracón*.

L'expansion colonialiste en Amérique latine a donné naissance à des sociétés hautement stratifiées. Malheureusement, les Noirs ont toujours été au bas de la pyramide, avec des périodes de plus ou moins grande benignité ou tolérance, et le rejet des Noirs était une constante. La culture d'origine africaine était synonyme de marginalité. Les élites blanches avaient confiance dans la supériorité des pratiques culturelles européennes, qui étaient aussi un moyen peu subtil de se différencier des masses et un outil idéologique pour justifier l'esclavage.

Le sens commun du pouvoir colonial sur tout le continent américain a perpétué la croyance en l'évolutionnisme, la hiérarchisation des races et des cultures selon un schéma qui les identifie comme plus ou moins "avancées". Ceci explique la survivance dans l'imaginaire des sociétés américaines d'une culture noire représentant le marginal, le simpliste, le barbare, le rudimentaire, et d'autre part, la culture blanche représentant le spirituel, le raffiné, le civilisé. Des siècles de travail ont condamné la culture afro comme représentative de peuples qui n'avaient pas progressé au-delà du hurlement irrationnel des animaux.

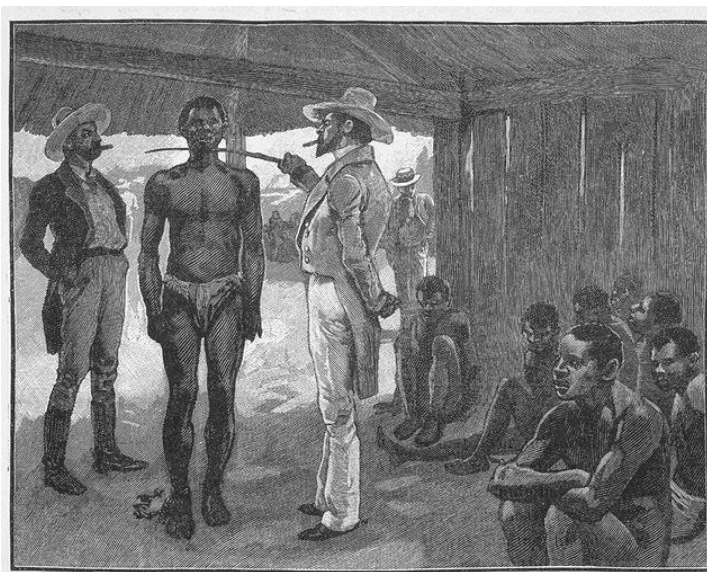


Fig. 3.8 Achat d'esclaves. Source: Blog Espacio Histórico. www.espaciohistorico.com

Dans une large mesure, cette image de barbarie générée par l'opresseur est liée aux espaces (généralement de confinement et d'exclusion) dans lesquels cette culture a proliféré et s'est consolidée. Le *barracón*, du moins dans la société cubaine, était au cœur de ce phénomène. La prolifération de la traite des esclaves, un processus déjà expliqué plus haut dans cet article, a impliqué une fusion plus étendue des différentes nationalités africaines qui sont arrivées à Cuba. De cette fusion sont nés divers phénomènes culturels qui étaient aussi des niches de résistance contre l'étroitesse d'esprit et la douleur de l'esclavage lui-même. L'esclave noir savait construire, amasser un univers qui, cherchant à sauvegarder son identité sur un terrain nouveau, lui permettait de dessiner un nouveau visage qui empruntait des éléments à chaque nation soumise au mélange fertile que représentait la vie dans les *barracones*.

C'était le *barracón*, le système le plus répandu de contrôle et d'enfermement des esclaves noirs amenés à Cuba depuis l'intérieur de l'Afrique subsaharienne, était un creuset de traditions culturelles qui sont aujourd'hui au cœur de notre conception de ce qu'est la nation cubaine. Des éléments allant de la gastronomie à l'oralité qui rendaient la vie et la coexistence moins pénibles après les dures heures de travail. C'est comme un antidote à la douleur que l'esprit de divers peuples a survécu et s'est condensé en tant que culture noire dans le tronc de l'arbre de la culture cubaine.

Ernest L'Épine (fin des années 1860) : Dans l'enceinte du *barracón* vivent, grouillent et trépassent les outils vivants destinés à faire prospérer la terre. *Barracón* est la ville ouverte dans tout ce qu'elle a de plus primitif. Là, pendant quelques courts instants, l'homme noir se repose, vit à sa façon ; il pense, il se souvient du pays libre, sans oublier toutefois le fouet de laine de porc, le piège, le couteau du contremaître et la machette du *guajiro*. C'est là que de loin en loin passe le prêtre qui baptise en bloc, qui marie en tas le bétail humain. Une goutte d'eau, un grain de sel, un grain d'eau de Seltz, une prière, une bénédiction suffisent à sacrifier tout le *peloton*. Dieu, qui chérit les plus misérables, doit venir, en effet, dès le premier appel"⁵¹

⁵¹ L'Épine, E., *Un parisien dans les Antilles, Saint Thomas, Puerto-Rico, La Havane. La vie de province sous les Tropiques*, Paris, Plon, 1883, chap. LXXI, p. 313

En suivant la logique de ce qui a été décrit sur la vie quotidienne des esclaves noirs, il est difficile de se poser la question des possibilités réelles d'une éducation au moins légère. Mais non seulement ces possibilités n'ont pas été créées, mais elles ont été persécutées et fortement punies par les maîtres qui voyaient dans l'éducation des Noirs un danger majeur pour la gestion de leur assujettissement. Les célèbres mémoires de Juan Francisco Manzano, connu sous le nom de "poète esclave", sont très claires à cet égard. Dans une conversation en 1961 entre Fidel Castro, alors Premier ministre, et une esclave récemment alphabétisée, Maria de la Cruz, cette dernière expose clairement les difficultés d'accès à la culture sur la plantation:

" María de la Cruz : - Vous m'entendez dire, María de la Cruz Sentmanat, et vous savez qui vous êtes. Je suis né dans la sucrerie de *Sentmanat*, à côté de Jibacoa, à Santa Cruz del Norte. Je suis né dans la sucrerie qui n'existe plus, et j'ai été baptisé à Jibacoa.

Fidel Castro : Connaissez-vous le temps de l'esclavage ?

María de la Cruz : Comment ai-je pu ne pas le savoir ! Quand j'ai voulu apprendre avec le cocher de la famille qui m'a amené ici, la gouvernante m'a trouvé un carton avec des lettres sous le coussin où je faisais la canevass, et je pensais à ma mère, qui faisait la cuisine dans la maison de la sucrerie. Ils me disaient : "C'est quoi ces lettres ?" Celui qui regardait une lettre, ils lui donnaient *bocabajo*, ils l'appelaient *perro* (chien), ils le martyrisaient et le mettaient dans les stocks.....

Fidel Castro : - Donc ils ne voulaient pas que tu apprennes...

María de la Cruz :- Non, ils ne l'ont pas fait.....

Fidel Castro : - Et pourquoi pensez-vous qu'ils ne voulaient pas que vous appreniez ?

María de la Cruz : - Parce que c'était la loi. Il y avait deux codes... parce que là, les enfants blancs allaient à l'école et ils parlaient de toutes ces choses et je les entendais juste, parce que je ne pouvais parler à personne ou regarder leurs visages. Mon histoire est très grande. Vous devez m'envoyer un de ces hommes pour écrire et noter ma vie."⁵²

La seule instruction que l'homme noir recevait était celle qui le rendait plus productif. Certains esclaves, généralement les plus aptes, pouvaient être sélectionnés par leurs maîtres pour apprendre des métiers et travailler dans les manufactures de la sucrerie en tant que maîtres du sucre, de la liqueur, *tacheros* et chaudronniers. Ils ont tous appris leur métier de

⁵² *Revista Bohemia*, La Habana 53 (26), 66-69, 81, 25 juin 1961.

manière empirique, en observant les maîtres portugais, français ou autres qui étaient engagés par les propriétaires pour fabriquer du sucre, de l'eau-de-vie de canne ou d'autres tâches connexes. La fabrication du sucre, du rhum et de l'eau-de-vie était considérée comme un art, car le maître devait déterminer le point du bonbon grâce aux odeurs, aux couleurs et aux saveurs de la mélasse en ébullition. Il y avait aussi des maîtres potiers, des forgerons, des tisserands et des constructeurs. Les esclaves ayant un métier se vendaient à un prix élevé. Leur volonté d'apprendre et la rigueur avec laquelle ils exerçaient leur métier contredisaient les affirmations racistes sur leur incapacité à apprendre les technologies de l'époque, ainsi que les opinions sur une maladresse qui les conduirait à casser les machines les plus sophistiquées.

Comme nous l'avons vu plus haut, la vie des esclaves était très bien réglée, à l'exception du dimanche, seul jour de repos dans la semaine, et le travail s'étendait de 10 heures à 16 heures, avec de courtes pauses pour les repas. De nombreux propriétaires fournissaient à leurs esclaves un lopin de terre auquel ils pouvaient consacrer un peu de temps pour planter des légumes, des tubercules ou élever des animaux, principalement des porcs ou des poulets. Dans ces quelques moments de loisir, les esclaves pouvaient donner libre cours à leur créativité.

Il y a quelque chose de très curieux à ce sujet, les manuels de production indiquaient, de manière significative, que les esclaves ne pouvaient pas être autorisés à travailler en silence, car ils pouvaient penser. Et ils étaient souvent forcés de chanter par leurs maîtres. Le maître craignait davantage le silence de l'ouvrier que l'expression de la douleur noire par le chant et la musique. Voici trois témoignages qui mettent en lumière la valeur des manifestations de la danse et de la musique pour la survie de la culture noire.

Témoignage de Fredrika Bremer (lettre XXXII à Cerro, 12 février 1851) : " Là, dans une pièce ressemblant à la grande salle d'une auberge de notre pays, j'ai vu trois nègres, nus à partir de la taille, aux figures et aux visages énergiques et sauvages, battant le tambour avec une animation tout aussi énergique. Les tambours étaient faits de troncs d'arbres creux, avec une peau tendue sur le dessus. Les Noirs battaient la peau tendue, en partie avec des bâtons et en partie avec leurs mains - pouces et paumes - avec une habileté merveilleuse, une perfection artistique sauvage, ou plutôt, je devrais dire, un art naturel parfait... Le rythme et le battement qui changeaient parfois étaient extraordinaires" ⁵³

Témoignage d'Arthur Morelet (1846) : "...je fus réveillé de bonne heure par un vacarme épouvantable ; des sons étranges et des clameurs s'élevaient par intervalles, puis se

⁵³ Bremer, F., *Lettres de Cuba*, p. 37-38

propageaient à travers la ville, qui semblait émue jusque dans ses profondeurs comme à l'approche d'un ouragan.... J'appris alors, avec quelque étonnement, qu'il s'agissait d'une simple réjouissance ; les noirs inauguraient le carnaval en vertu d'un ancien usage qui accorde aux esclaves un jour de liberté pour la fête des Rois... Tout objet produisant du bruit à l'aide du souffle ou par le choc, s'était transformé dans leurs mains en instrument de musique" ⁵⁴



Fig. 3.9 J.F. Landaluze. Día de reyes. Source: Collection MNBAC

Témoignage de Xavier Marmier (1850) : "Le jour des Rois est ici la fête des nègres. Soit par un reste des anciennes saturnales, soit en mémoire du noir mage d'Éthiopie, qui apporta ses présents à la crèche de Bethléem, ce jour-là ils sont affranchis de tout service. Leurs maîtres leur donnent leurs vêtements et ils seront toujours à la porte des maisons principales. D'un bout à l'autre de la ville, artisans, ouvriers, domestiques, se rassemblent en différentes cohortes, autour de celui qui représente le chef de la tribu... Le jour des Rois, chaque village apparaît à La Havane avec son costume national, et ses instruments de musique"⁵⁵

Dans le cas des religions afro-cubaines, le sujet est encore plus intéressant. Nous parlons de pratiques religieuses dont la seule source de conservation a été la transmission orale pendant des années. L'analphabétisme des esclaves noirs et la persécution à laquelle tout type de pratique religieuse a été soumis, ont généré au moins deux phénomènes très particuliers.

⁵⁴ Morelet, A., *Voyage dans l'Amérique centrale. L'île de Cuba et le Yucatan*, Paris, Gide et J. Baudry, 1857, vol. I, chap. IV, pp. 49-50).

⁵⁵ Marmier, X., *Lettres sur l'Amérique. Canada, États-Unis, La Havane, Rio de la Plata*, Paris, Arthus Bertrand, 1851, p. 120

L'un, le soi-disant syncrétisme qui représente une refonte du culte des dieux du panthéon Yoruba (la religion afro-cubaine prédominante à Cuba) à travers les saints catholiques.

L'autre phénomène étonnant est constitué d'une longue tradition de transfert et de reproduction entre générations d'esclaves noirs des connaissances et des pratiques apportées par leurs ancêtres. Ce processus qui a été essentiellement bercé dans la pratique empirique et la transmission orale au moins jusqu'à la fin du XIXe siècle a radicalement transformé la culture cubaine.

Le *Traité encyclopédique d'Ifa* est une compilation de la connaissance du système religieux d'origine Yoruba connu sous le nom de règle d'Osha ou simplement Ifa. C'est un traité qui comprend non seulement les 256 oddus (signes d'Ifa), mais aussi les patakís, les ebbos et d'autres techniques associées à la pratique de cette religion. Le document est présenté sous forme d'un livre qui comprend 16 volumes. Il existe plusieurs éditions, dont beaucoup ont été réalisées individuellement sans aucun type de soutien institutionnel. L'édition étudiée dans ce projet se trouve à la Bibliothèque du Musée de l'Afrique, à La Havane, Cuba. Elle compte plus de 2400 pages.

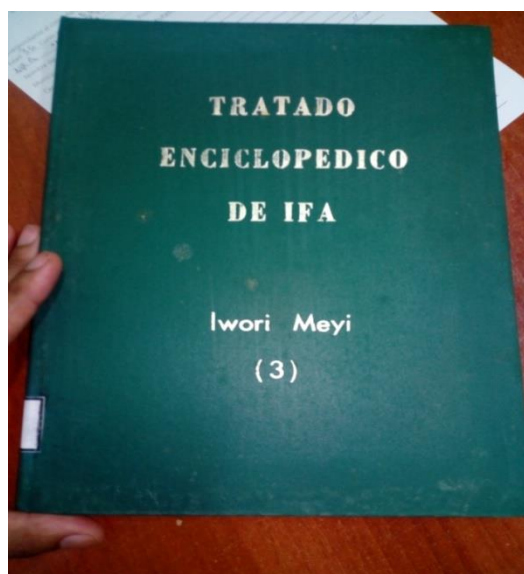


Fig. 3.10 *Tratado Enciclopédico de IFA*. Source: Photo de l'auteur

Le traité comprend un ensemble de connaissances et de pratiques qui répondent à l'intention des esclaves africains amenés à Cuba de maintenir vivantes les traditions de leurs lieux d'origine. Le passage du temps a impliqué l'émergence de variantes et de transformations, l'adaptation d'anciennes méthodologies au nouveau contexte caribéen. Mais l'essence, le cœur de ces pratiques, conserve son authenticité et renvoie aux sources originales. Grâce à l'empirisme et à un enseignement généreux, un héritage transmis de génération en

génération a été sauvé. Il s'agit donc d'un texte qui devient un réceptacle de coutumes. Si celles-ci ont peut-être disparu, leur valeur pour la spiritualité afro-cubaine les ont fait survivre pendant des siècles, permettant leur collecte avec moult précisions et détails.

La Règle d'Osha ou Ifá utilise un système oraculaire singulier et très complexe avec lequel elle définit les nuances de l'énergie de chaque individu et ses variations, en tenant compte de certains facteurs et circonstances. Elle vise à aider chaque personne à maintenir ou à atteindre l'harmonie et l'équilibre. Le mot Ifa désigne l'orisha Orunmila considéré dans le panthéon Yoruba comme l'orisha de la sagesse et des prédictions.

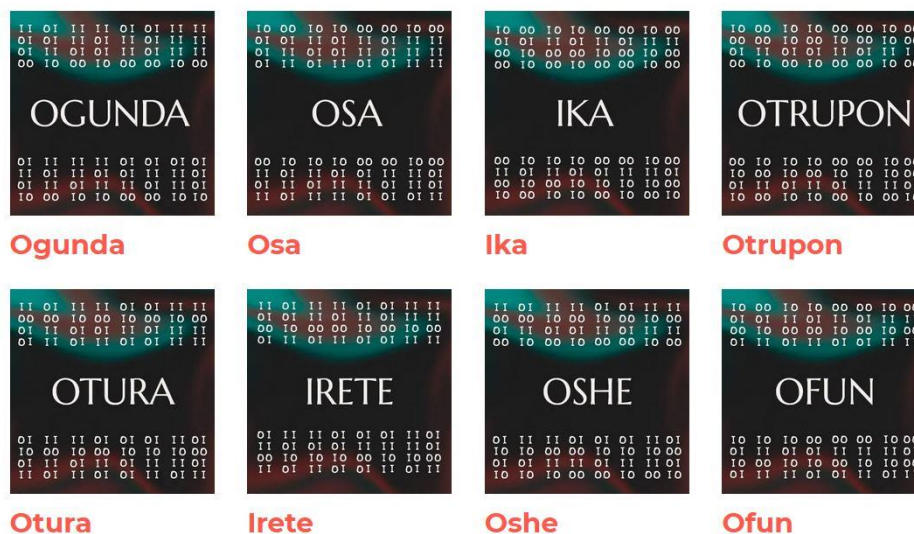


Fig. 3.11 Système oraculaire. Source: www.oshaeifa.com

Contrairement à d'autres formes de divination dans la région qui utilisent des médiums ou la divination en soi, Ifá ne s'appuie pas sur les pouvoirs d'oracle d'une personne spécifique. C'est un système basé sur l'interprétation des signes interprétés par les Babalawos, une espèce de prêtres Ifa. C'est la raison pour laquelle le système oraculaire se démarque au-dessus de toutes les autres composantes de la Santeria -Osha-Ifá-, et qu'il est donc décisif pour une définition conceptuelle de cette religion.



Fig. 3.12 Babalawo. Source: www.ileawo.com

En d'autres termes, chaque individu possède une énergie (*Aché*) qui est unique et qui caractérise le comportement de la personne. Mais en plus, chacun de nous possède également un certain nombre *d'Oshas*, *d'Orishas*, *d'Egun* et de différentes radiations spirituelles associées au spirituel et au matériel. Lorsque l'un ou l'autre sous-système oraculaire est consulté, cette énergie est identifiée avec un Oddun, une Lettre ou un Signe et à travers leur contenu se produit la prédiction que le prêtre fait à l'intéressé. Le contenu de l'élément oraculaire -Odun, Lettre, Signe- doit être interprété par un prêtre (*babalawos*) qui a été consacré à celui en question qui détermine l'action religieuse.

Le commerce atlantique des esclaves africains a produit un lent processus de transculturation entre les éléments ethniques africains et européens. La conséquence la plus évidente était le développement d'une énorme richesse et variété de manifestations culturelles dans lesquelles la musique, la danse et la poésie représentaient le fer de lance d'un univers créatif qui allait devenir la culture afro-cubaine. Pour mieux comprendre ce processus de transculturation, nous devons garder à l'esprit que la culture en Amérique s'est formée dans le cadre d'une lutte acharnée entre les hégémonies dominantes, représentées par la culture colonisatrice espagnole, et les peuples marginalisés, incarnés à la fois par la culture indigène et celle des esclaves africains amenés sur l'île comme main-d'œuvre.

Ce processus de transculturation s'est bien reflété dans le syncrétisme religieux représenté par les traditions cubaines d'origine africaine, comme les Yoruba, les Bantous, les Dahoméens ou les Arará et Carabalí dans leur confluence avec la tradition catholique européenne. Ces traditions ont développé, en ce qui concerne la musique, l'utilisation d'instruments de musique africains sur le sol antillais, avec une attention particulière aux différents types de tambours qui ont été construits à l'image et à la ressemblance des originaux africains. C'est ainsi

qu'apparaissent des tambours à friction en forme de sablier ou de tonneau, comme les tambours *batá* de la musique yoruba, *l'ekué* de la tradition *abakuá*, les tambours *ngoma* de la tradition bantoue, ainsi que les tambours *tumba* de la tradition *arará*.

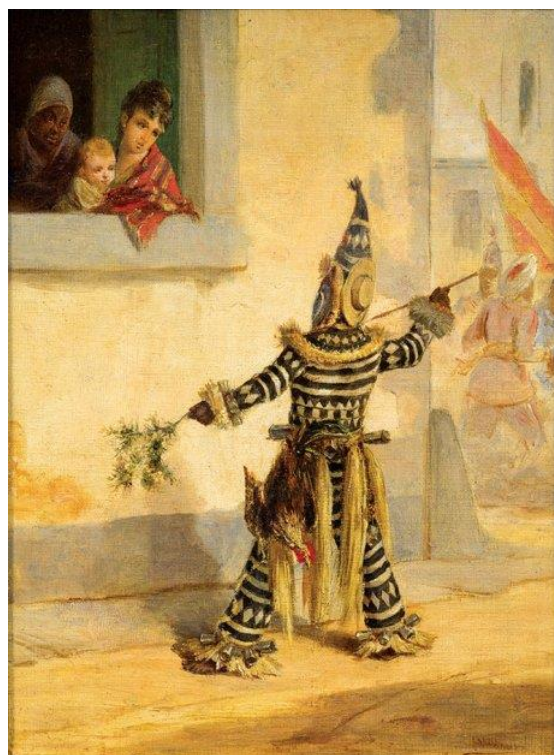
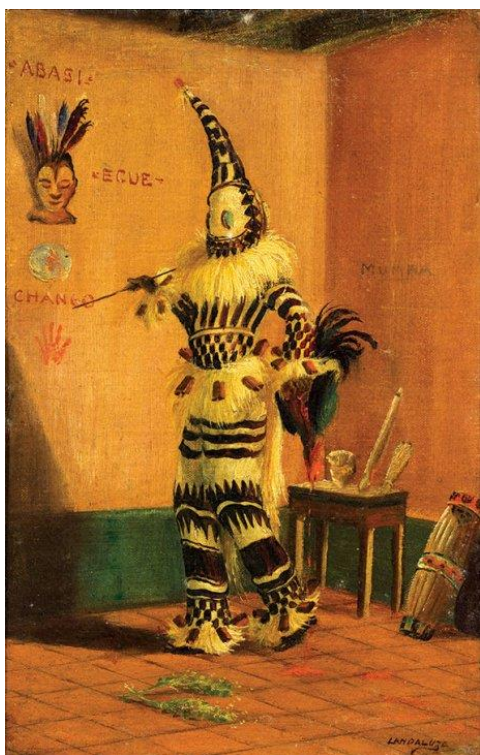


Fig. 3.13 J. F. Landaluze. Diablito Ñañigo. Source: Collection MNBAC.

Outre l'apparition de ces instruments d'origine africaine, les traditions religieuses de l'île de Cuba comprennent également, comme résultat du processus de transculturation susmentionné, une série de divinités, les *orishas*, qui présentent un curieux parallélisme avec les saints catholiques européens. Ainsi, dans les différents rites et notamment dans la Santeria yoruba et l'Arará, on peut constater un parallélisme marqué entre les divinités catholiques et africaines, comme Elegguá, qui est identifié à saint Pierre ; Oggún, à saint Jean-Baptiste ; Changó, à sainte Barbara ; Oyá, à sainte Thérèse ; Babalú Ayé, à saint Lazare et ainsi de suite. Ce syncrétisme religieux est curieusement commun à l'ensemble de la population d'origine africaine vivant aux Antilles.

L'un des tambours les plus représentatifs de ce processus dans la culture cubaine sont les tambours connus sous le nom de Batá. Ensemble de trois tambours qui étaient utilisés dans les rituels d'origine Yoruba (Nigeria) et dans les ensembles musicaux. Il n'était joué que pendant la journée pour célébrer les divinités yoruba appelées *orishas*. A Changó, le dieu de la guerre, appartiennent les tambours sacrés qui sont utilisés dans des cérémonies particulières lorsque de nouveaux initiés leur sont présentés. Le battement des tambours permet la transe, c'est-à-

dire la possession du *santero* par l'*orisha*, qui est appelée *montarse*. Dans l'ensemble des tambours, le plus grand est celui qui a le plus haut rang dans les cérémonies, il est appelé *maman* ; les deux plus petits sont appelés *segón leguedé* et *boulá segón*. Chaque nation noire déportée à Cuba est arrivée avec ses propres tambours et sa propre façon d'en jouer. (González, 1992)

Le mot bat dans la mémoire de tout ce que nos grands-parents nous ont laissé, comme signes d'identités familiales pour arriver au point de l'étape fondatrice où tout est né, de la genèse à l'époque de la confusion des langues, fixant ainsi les credo, établissant les paramètres du rituel et apprenant, par la voix, les chants de chaque cérémonie.

Chaque prière, chant, exploration des mots anciens, préserve la trace des ancêtres, leur geste, le pas ferme et la métaphore en révélant et revitalisant les connaissances acquises, tout en établissant une mémoire personnelle, traçant un chemin de connaissance de soi et de réflexion. Cette vision autonome de la tradition orale permet d'apporter des réponses judicieuses aux premières questions : qui sommes-nous, d'où venons-nous, où allons-nous ? La tradition orale est constituée de coutumes, de croyances et de pratiques qui n'ont pas été transmises par écrit à l'origine, et qui contribuent à la construction de l'identité, à la construction de l'identité du peuple, et à la construction de leur propre identité et permettent la continuité culturelle du groupe social.

Les Noirs arrachés à l'Afrique et transférés en Amérique sans aucun moyen matériel, grâce à leur prodigieuse mémoire collective, ont pu reproduire nombre des manifestations de leurs cultures d'origine, mais, dans leur nouvel habitat, de la même manière qu'ils ont retrouvé des éléments matériels et spirituels proches de leurs civilisations ancestrales, Ils ont dû accepter et s'adapter dès le début de l'esclavage à d'autres coutumes imposées par les trafiquants et les acheteurs, qui n'étaient pas toujours celles pratiquées par la population créole et qui ont fini, pour beaucoup d'entre elles, par marquer le destin culturel des plus dépossédés.

Comme le note le chercheur Karl Offen, "l'accent mis sur la continuité africaine ou la créolisation américaine est également trompeur. De nombreux chercheurs ont démontré que les Africains étaient déjà très familiers avec les idées, les cultures et les ressources de l'autre côté de l'Atlantique bien avant de quitter le continent africain. Thornton a prouvé que, à la veille des voyages de Christophe Colomb, des milliers d'Africains de la région centrale et occidentale pratiquaient déjà une forme locale de christianisme. Nous savons que "la plupart des Africains qui ont été capturés comme esclaves étaient déjà familiers avec certaines des

marchandises qui circulaient dans le monde atlantique ou étaient inspirés par les rencontres atlantiques avant leur captivité." ⁵⁶

L'héritage biologique de la diaspora africaine aux Amériques, en particulier l'empreinte ethnobotanique, est palpable dans la cuisine caribéenne, dans la dénomination des fruits et des légumes, ainsi que dans la médecine dite verte et dans les utilisations des plantes associées à la religion qui ont survécu jusqu'à aujourd'hui. Les navires de la traite transatlantique des esclaves ont apporté aux Amériques, sur une période de 350 ans, plus de 2 000 céréales, tubercules, fruits et légumes, cultivés par les esclaves grâce aux connaissances traditionnelles (alimentation, médecine et religion) de ces plantes. Plus de 50 espèces originaires d'Afrique font désormais partie des ressources botaniques des Caraïbes, ainsi que 14 espèces originaires d'Asie qui poussaient en Afrique depuis des temps anciens. Au total, on y trouve 125 genres et espèces, représentant 52 familles botaniques. Parmi ceux-ci, 19 genres de 15 familles sont présents à la fois en Afrique et en Amérique latine. À leur destination en Amérique latine et aux Caraïbes, les esclaves ont reconnu de nombreuses cultures africaines, par exemple le maïs et le manioc, qui avaient été apportées par les Portugais et utilisées par les Africains pour faire du pain. (Naranjo, C. y Puig- Samper, 2020)

Les cultures africaines introduites au cours de la traite des esclaves et dont l'incidence est la plus élevée dans les Caraïbes sont le riz africain, les ignames, les haricots carita et les haricots veloutés, utilisés à la fois comme nourriture et comme engrais vert pour restaurer la fertilité de la terre, le gombo, le sorgho, le ricin, les pois pigeons et le tamarin, entre autres. Beaucoup de ces produits ne présentant aucun intérêt pour les Européens, les esclaves les cultivaient dans les conucos, nom donné dans les Caraïbes aux terres cultivées par les esclaves pour leur propre consommation.

En Afrique, les femmes se consacraient à la culture et à la vente de produits sur les marchés, et elles cuisinaient également, coutumes qu'elles ont reproduites dans les Amériques. Dans les *conucos*, les esclaves et les femmes libres étaient chargés de planter le maïs, le riz, les arachides, le sésame et le gombo. Dans le sud des États-Unis, ces femmes africaines étaient essentielles à la culture commerciale du riz et de l'indigo.

⁵⁶ Offen, K., Environment, space and place cultural geographies of colonial afro-latin america Karl Offen, chapitre 13, *Afro-latin American Studies an introduction* comp. par Alejandro de la Fuente et George Reid Andrews.

Le continent africain a fourni d'importantes plantes fourragères pour l'élevage du bétail dans les Amériques et les tropiques en général. Il s'agit de l'herbe de Guinée, de l'herbe de Para et de l'herbe des Bermudes. Certaines de ces plantes, introduites lors du commerce transatlantique, sont devenues des nuisibles envahissants dans leurs nouveaux habitats. La diaspora africaine en Amérique a transmis l'utilisation des plantes pour soigner les maladies par le biais de la médecine dite verte. De même, les plantes et les animaux sont utilisés pour vénérer les divinités religieuses, y compris les *orishas*, sur des autels.

Les pratiques culinaires et les noms d'origine africaine dans les Amériques confirment l'héritage botanique et les pratiques culinaires de l'Afrique, en particulier la cuisine *Yoruba*, dans les Amériques. Par exemple, les préparations de plats et de ragoûts des Caraïbes et du Brésil sont fortement aromatisées à l'huile de palme, au gombo et au poivre. Le *fufu* ou *funche* aux Amériques est une recette alimentaire à base de plantain vert, originaire de la cuisine ghanéenne et répandue dans toute l'Afrique centrale et occidentale comme aliment de base. L'*Ajiaco* criollo est un autre plat culinaire qui combine des produits américains et africains et qui a été utilisé par des chercheurs et des écrivains pour mettre en évidence la mixité caractéristique des sociétés de plantation d'esclaves des Caraïbes.

La nourriture des esclaves a atteint les tables des élites grâce aux cuisiniers africains qui ont transmis leurs traditions.



Fig. 3.14. Fufú. Source: Photo personnelle de l'auteur

En Afrique de l'Ouest subsaharienne, le vin de palme, produit commercial majeur, était un aliment de base pour les Yoruba et les Congos, et circulait également parmi d'autres groupes

ethniques. Elle faisait partie de la vie quotidienne des Africains et était présente à tous les moments de la vie sociale.

Dans le Cuba colonial, bien que l'utilisation du vin de palme n'ait pas été aussi répandue que celle de l'eau-de-vie de *cañaguandende* chez les Bantous, cette boisson n'a pas cessé d'être produite. Même si nous ne disposons pas d'informations permettant d'étayer une tradition de cette boisson comme dans d'autres pays d'Amérique, nous savons par le hasard que, vers les années 60 du XIXe siècle, les personnes les plus pauvres, surtout les Noirs, extrayaient le jus du tronc du palmier et obtenaient une sorte de vin, qu'ils transformaient en aguardiente (eau-de-vie).

Les repas des esclaves étaient basés sur ce que les maîtres fournissaient, bien que d'autres composants de l'environnement soient ajoutés individuellement et que les différentes coutumes régionales africaines prédominent dans la manière de les préparer. C'était la base alimentaire, et nulle autre, d'une partie considérable des habitants de la plus grande île antillaise, qui variait en fonction des prix du marché et de la disponibilité réelle du secteur agricole, une situation similaire à celle des autres esclaves des Caraïbes et du reste de l'Amérique.

L'aguardiente des *ñañigos* était l'emboco et dans la Santería ou Regla de Ocha, la plus élaborée des religions afro-cubaines, elle est d'une utilité maximale. Certains croyants en boivent sans raison et même ceux à qui il est interdit d'en boire n'échappent pas à s'en badigeonner pendant les rites ; ils en donnent aussi au *ceiba* à sa racine. (Sarmiento, 2008)

A cette époque, il n'y avait pas de grands médicaments. Les docteurs n'étaient nulle part. Ce sont les infirmières demi-sorcières qui soignent avec des remèdes maison. Parfois, ils guérissaient des maladies que les médecins ne comprenaient pas. Car le problème n'est pas de vous toucher et de vous piquer la langue ; ce que vous devez faire, c'est avoir confiance dans les herbes qui sont la mère de la médecine. Pour paraphraser les mots d'Esteban Montejo, l'Africain là-bas, de l'autre côté de l'étang, ne tombe jamais malade parce qu'il a toutes les herbes dans ses mains. (Barnet, 1977)

Les jeux de hasard étaient une forme d'amusement très particulière. Dans la campagne cubaine, il existait déjà des amusements d'origine espagnole tels que les combats de coqs, auxquels participaient de nombreux esclaves, mais en raison des restrictions de leur mobilité, ils étaient plus enclins à jouer à des jeux de société. Pendant le temps libre dont ils disposaient, ils se divertissaient également avec des jeux. Des fouilles archéologiques récentes

sur différents sites de l'île en témoignent. Certains de ces jeux sont restés dans la mémoire populaire jusqu'à aujourd'hui et sont encore pratiqués à Cuba : bowling, billes, dames, dominos, shuffleboard. Les jeux de cartes étaient également courants ; parmi eux, le plus fréquemment mentionné est le "monte".

Manzano et Montejo nous ont laissé des témoignages sur le jeu.

Témoignage de l'esclave Juan Francisco Manzano (1797-1854) : "Mais ma maîtresse a découvert que de minuit à l'aube, les domestiques enlevaient leurs chemises dans un entrepôt en jouant au *monte*. Je n'en savais rien, car je ne dormais pas là et on ne me voyait pas. C'était derrière des portes fermées "⁵⁷

Témoignage de l'esclave marron Esteban Montejo:

"Aussi étrange que cela puisse paraître, les Noirs s'amusaient dans les barracones. Ils avaient leurs divertissements et leurs jeux. L'un des jeux les plus populaires du barracón était le jeu de palets : un morceau de maïs, coupé en deux, était placé sur le sol, une pièce de monnaie était placée au-dessus, une ligne était tracée à une courte distance et une pierre était lancée depuis la ligne pour atteindre le morceau. Si la pierre atteint le gland et que l'argent tombe dessus, l'individu le ramasse et il est à lui. S'il atterrissait près de la *tusa*, il ne le faisait pas"⁵⁸

Il y avait plusieurs types de cartes. Certains aimaient jouer à la *cara*, d'autres au *monte*, qui est né dans les maisons privées et s'est ensuite répandu dans les campagnes. Le Monte était joué en esclavage, dans les tavernes et dans les maisons des maîtres. Mais j'ai commencé à la pratiquer après l'abolition. Le *monte* est très compliqué ⁵⁹

⁵⁷ Manzano, J.F., *Autobiografía de un esclavo*, Red ediciones S.L., Barcelona, 2012, p. 97

⁵⁸ Barnet, op. cit., p. 23

⁵⁹ *ibid.*, p. 26

Chapitre 4- Une stratégie de patrimonialisation des casernes d'esclaves

Dans ce dernier chapitre de ma recherche, je propose une stratégie de patrimonialisation des quartiers d'esclaves basée sur diverses références que j'ai indiquées d'une manière ou d'une autre au cours de ma recherche. Pour commencer la description de ma proposition, je pense qu'il est pertinent de souligner tout d'abord combien le moment actuel est propice pour promouvoir une telle initiative.

D'un point de vue socio-historique, la situation par rapport à mon projet est idéale. Le parlement cubain vient d'adopter une nouvelle loi sur le patrimoine (voir annexe 3) dans laquelle les points les plus controversés concernant la protection des biens patrimoniaux ont été convenablement reformulés et les anciens modèles de protection du patrimoine cubain ont été profondément actualisés. Cette étape permet au monde universitaire cubain de disposer d'un appareil juridique plus efficace et en phase avec son temps.

Un autre élément favorable est l'ouverture dans la société civile cubaine d'espaces de dialogue de plus en plus fertiles sur le rôle de l'esclave noir dans la configuration de l'identité cubaine. Dans le monde universitaire cubain et international, on assiste à une réflexion de plus en plus précise sur le phénomène du racisme anti-noir et ses causes. Lorsque des éléments de cette envergure coïncident, il est beaucoup plus probable qu'une stratégie du type de celle proposée, dédiée à la sauvegarde de la mémoire historique, trouve un écho dans les politiques de l'État cubain et des organisations internationales liées à la conservation du patrimoine.

Pour établir les références, il serait plausible de commencer par le protocole proposé par l'initiative de l'Unesco dite de la Route de l'esclave (déjà mentionnée). Je pense que les idées exposées par le comité de la Route de l'esclave, ainsi que la même notion de sites de la honte que j'ai commentée de manière élémentaire dans les premiers chapitres de ce texte, constituent la base sur laquelle il convient d'établir le reste des paramètres pour une mise en valeur réussie du patrimoine qui sous-tend les casernes.

La société cubaine et ses relations avec les Noirs ont connu des avancées majeures, mais cette croisade en faveur de l'accès des Noirs à l'égalité des conditions n'a pas été récompensée par des dialogues profonds dans les écoles ou les médias sur l'horreur de l'esclavage. En dehors de cercles très restreints, aucune tentative n'a été faite pour reconstituer l'histoire de l'esclave noir dans toute son ampleur. Malgré des réformes massives et l'émergence de nouveaux discours politiques sur la construction de la nation et l'émancipation des Noirs, ces inégalités fondées sur la race demeurent. L'accent mis par le récit idéologique du

gouvernement cubain sur la récupération de figures historiques de peau noire pour son canon politique en raison de l'enracinement de ces figures dans l'imaginaire populaire n'est malheureusement pas un substitut pour expliquer le traumatisme que représente l'esclavage des Noirs pour l'avenir de la nation cubaine.

4.1 Références pour la définition de ma stratégie de patrimonialisation

Ma stratégie de patrimonialisation consisterait à examiner et à reconnaître le *barracón* comme le lieu historique qui facilite ce débat, comme le moyen qui permet de canaliser la participation des citoyens au grand débat qui se prépare aujourd'hui dans le dos de la grande majorité. Comme le soulignent à juste titre Logan et Reeves, ces espaces représentent un passé tragique ou difficile. L'histoire des esclaves noirs et leur relation avec les lignes directrices du patrimoine cubain sont entachées des merveilles du boom du sucre. Tout ce qui a trait à l'esclavage en tant que processus, qu'il s'agisse d'esclaves noirs ou chinois a été relégué au second plan, confiné dans l'espace du marginal, dans l'environnement de l'ordinaire, dans un double sens, marginalisés de la société et de l'histoire.

Il est donc nécessaire de développer un ensemble différent de critères et de stratégies pour documenter et préserver ces espaces de la honte. Deux questions se posent à moi : une telle stratégie patrimoniale peut-elle contribuer à l'instauration d'un débat plus profond sur le racisme et ses causes ? Le *barracón* peut-il devenir un espace protégé, un espace choyé par le patrimoine, et ainsi favoriser un ensemble de valeurs et d'attitudes politiques favorables aux droits de l'homme grâce à l'engagement civique de tous les Cubains, sans distinction de race, de classe, de sexe ou de sexualité ?

Des goulags de l'ex-Union soviétique aux forts à esclaves de la Gold Coast du Ghana, les communautés sont aux prises avec des histoires longtemps ignorées et cachées de torture d'État, de terreur et de génocide de masse. Comme l'a fait valoir l'historienne de l'art Annie Coombes en se référant au cas de l'Afrique du Sud après la fin du régime ségrégationniste dans *History After Apartheid* : "... des difficultés sont apparues en Afrique du Sud, comme ailleurs, car la rhétorique de la "communauté" est le résultat d'une véritable tentative d'incorporer une diversité multiculturelle plus représentative dans de nombreux aspects de la vie publique, mais elle peut aussi être une façon peu soignée de "gérer" les aspects les plus contradictoires et potentiellement problématiques de la diversité culturelle et politique..."⁶⁰

⁶⁰ cité par Logan et Reeves, op.cit. p.199

Déjà en 2004, qui était considérée comme l'"Année internationale de commémoration de la lutte contre l'esclavage et de son abolition" dans un programme conçu par l'Unesco et le projet "La route de l'esclave", ses objectifs précis étaient les suivants :

- Assurer une connaissance approfondie de la traite négrière et de l'esclavage pour l'émergence d'une nouvelle conscience historique à l'intérieur et à l'extérieur des pays qui ont été touchés.

Et les grands domaines d'action de la stratégie sont les suivants :

- Étudier les liens entre la traite des esclaves, l'esclavage et le racisme contemporain. Lancer des programmes de recherche scientifique sur l'influence de l'esclavage sur les cultures de tous les pays concernés ;

- Initier une étude sur les liens entre l'esclavage et la diversité culturelle : métissage, musique, multilinguisme, créole, arts culinaires, modes vestimentaires, par exemple.⁶¹

Dans les sociétés postcoloniales complexes qui cherchent à concilier différents points de vue dans un nouvel ordre politique, le patrimoine devient une arène hautement politique et les décisions concernant sa préservation, sa présentation et son utilisation actuelle dans un contexte qui tend vers la conquête de plus de libertés pour les minorités.

Jesús Guanche, qui a été le coordinateur du comité cubain du projet "La route de l'esclave" de l'UNESCO depuis sa fondation en 1994, a commenté dans une interview la persistance du racisme, affirmant qu'il : "... s'observe comme un préjugé racial, qui est une manifestation spécifique du racisme et se retrouve dans des actes, des opinions et des sentiments déclarés, bien que pas toujours publiés". Le racisme et la discrimination raciale sont illégaux à Cuba, mais plus d'un demi-siècle de Révolution ne suffit pas à éliminer le lourd fardeau d'un fléau identifié comme le mythe le plus pervers de l'humanité, car si les "races" dans l'espèce humaine n'existent pas, les inégalités sociales et les critères classificatoires dérivés de ces inégalités existent avec une force indélébile.

De même, il existe la barrière subjective de la couleur de la peau, objectivée par des préjugés et des jugements injustes sur la diversité phénotypique des personnes. Les études les

⁶¹ Lutttes contre l'esclavage Année internationale de commémoration de la lutte contre l'esclavage et de son abolition, sous la direction de Katérina Stenou Directrice, Division des politiques culturelles et du dialogue interculturel, Unesco 2004.

plus récentes montrent, par exemple, le racisme et l'ignorance dans le domaine du tourisme, et il convient de dénoncer le récent et banal coup de publicité appelé "Cuba authentique", qui ressemble davantage au parti politique disparu de Ramón Grau San Martín et dont la typographie fait allusion à Coca-Cola, qu'à un programme destiné à promouvoir les aspects les plus représentatifs et transcendants de la culture nationale. De tels anti-exemples devraient faire honte à tout Cubain ayant un minimum de dignité pour sa culture.⁶²

Une mauvaise stratégie d'utilisation de la culture cubaine dénature notre patrimoine aux yeux du monde et empêche un dialogue adulte sur notre réalité. La communauté est la réponse aux processus de réconciliation qui peuvent être établis sur la base de la conservation du patrimoine. Jesús Guanche résume lui-même son rôle de responsable du Comité en suivant les lignes directrices du projet de l'Unesco :

"Dans le cas spécifique de Cuba, il existe un inventaire national qui comprend 705 sites avec différents niveaux de déclaration, depuis les espaces et sites déjà déclarés Patrimoine culturel de l'humanité, Monument national, Monument local, Zone de protection et de multiples espaces non encore déclarés, mais qui sont des témoignages de l'empreinte historico-culturelle de l'esclavage. Dans un premier temps, dix sites de mémoire ont été sélectionnés, qui, après avoir été évalués par un représentant du Comité cubain de la Route de l'esclave lié au patrimoine culturel, ont conduit à la proposition demandée de cinq sites pour chaque pays.

Ainsi que l'argumentation des valeurs du patrimoine vivant de quatre sites déjà déclarés patrimoine mondial comme la vallée de Viñales à Pinar del Río, Trinidad et El Valle de los Ingenios à Sancti Spíritus ; le paysage archéologique des premières plantations de café dans le sud-est de Cuba, à Santiago de Cuba et Guantánamo ; 3 et le Tombeau français, chef-d'œuvre du patrimoine oral et immatériel de l'humanité, à Santiago de Cuba, Holguín et Guantánamo, les sites de la plantation de café Angerona (monument national) à La Havane ont été proposés ; les colonies de Regla-Guanabacoa (monument national), le château de San Severino (monument national), à Matanzas ; le moulin à sucre de La Demajagua (monument national), à Granma ; et la réserve minière et la colonie de El Cobre (monument national), à Santiago de Cuba. Dans tous les cas proposés, l'une des composantes fondamentales liées au patrimoine

⁶² Publiée dans Afrocubaweb, Californie, USA, (10 janvier 2011 IPS) <http://www.afrocubaweb.com/jesus-guanche.html>

culturel africain est la religiosité populaire manifestée de différentes manières et intensités par les habitants ou les voisins proches des sites en question, mais avec des spécificités particulières qui les rendent uniques et montrent la richesse de la diversité culturelle. " ⁶³



Fig. 4.1 Eduardo Laplante. Trinidad. Source: Collection MNBAC

Dans ce fragment, en tant que résumé des progrès réalisés à partir de l'expérience cubaine, on peut constater que le comité cubain de la Route de l'esclave a privilégié au sein des phénomènes associés à la culture noire, ce patrimoine qui met en évidence les usages sociaux, rituels et festifs ainsi que les traditions et expressions orales présentes tant dans les pratiques religieuses que dans les procédures d'organisation des différentes ethnies africaines. En d'autres termes, elle privilégie les symboles autour desquels s'établit la concorde ou l'unité de la société cubaine, mais au risque de négliger la nécessité imminente d'un débat sur les horreurs de l'esclavage à partir d'un symbole représentatif de cette horreur, et à mon avis (et c'est ce que j'ai essayé de démontrer dans cette recherche) il n'y a pas de meilleure expression de cette horreur dans le patrimoine cubain que le *barracón* des esclaves.

Un autre élément philosophique qui me semble fondamental est que la défense et le sauvetage de l'identité ne sont pas seulement un problème ontologique, mais aussi un problème moral. L'un des philosophes contemporains qui comprend le mieux ce concept est Charles Taylor :

" Mon identité me situe dans le paysage moral ; parmi toutes les positions possibles, elle m'en donne une. Il me place dans un lieu, plutôt que dans un non-lieu affreux et invivable. L'identité comme horizon moral constitue un axe du discours de l'identité". ⁶⁴

⁶³ Guanache, J., *Sites de mémoire de la route de l'esclave en Argentine, au Paraguay et en Uruguay*, Ed. Villa Ocampo, Argentine, 28 octobre 2009, UNESCO, Buenos Aires, 2010.

Il ne suffit pas de définir avec certitude, comme dans un retable ancien conçu pour une église médiévale, où se trouvent le bien et le mal. Le fait de posséder une bonne boussole morale qui nous permet de cataloguer les actions lorsqu'elles se rapprochent ou s'éloignent de notre notion bien ancrée de la vertu ne fait pas de nous des êtres vertueux :

"Ainsi, ce qui est vraiment important, ce n'est pas où nous sommes, mais où nous allons ; et si le premier point peut être une question de plus ou de moins, le second est une question de se rapprocher ou de s'éloigner ; une question de oui ou de non. C'est pourquoi une question absolue encadre toujours les questions relatives. Puisque nous ne pouvons pas passer sans une orientation vers le bien, et puisque nous ne pouvons pas être indifférents à la place que nous occupons par rapport au bien, puisque cette place doit être toujours changeante et évolutive, la question de l'orientation de notre vie doit nous être posée".⁶⁵

La vision de l'être humain n'est pas comprise dans un sens absolu, car il n'est pas un sujet détaché, il n'est jamais absolument indéterminé, il est en train de se définir de manière concrète et significative. L'authenticité ne peut être considérée comme un idéal moral qu'à partir de la vision significative de l'homme dans le monde, dans le rôle qu'il joue en tant qu'acteur social. Toujours à partir d'une considération de l'être humain comme agent qui réfère son action à des fins librement choisies, capable de diriger librement sa vie dans un horizon de significations pertinentes pour lui.

Pour se réaliser pleinement, l'être humain doit être authentique, fidèle à une identité de soi définie par des biens inaliénables ; s'il existe une forme non irrationnelle et non aliénante d'accès à ces biens. C'est pourquoi Taylor peut dire que l'identité de l'être humain se définit comme une prise de position sur une carte morale, c'est-à-dire comme la conscience de se situer à un certain point par rapport aux différentes significations qui constituent ma carte, mon horizon.

En bref, l'identité se construit autour de la recherche de l'obtention de biens qui nous donnent une unité et un sens en tant que sujets. Le sujet est obligé de reconstruire et de réévaluer les significations qui lui ont été imposées par la tradition ou d'autres forces sociales. Repenser encore et encore la question "Qu'est-ce qu'un être humain ?

⁶⁴ Taylor, Ch., *Identity and Recognition*, Université McGill, 1996. p.2

⁶⁵ Taylor, Ch., *The Sources of the Self*, Paidós, 2006. p.79

4.2 La Route de l'esclave et sa relation avec la patrimonialisation du paysage des plantations cubaines et les *barracones*.

Le mot patrimoine fait référence aux valeurs matérielles et spirituelles que possède un individu, mais il existe un sens encore plus large, qui regroupe toutes les valeurs individuelles et non individuelles, celles qui appartiennent à une nation ou à une communauté ethnique. Ainsi, lorsque nous faisons référence au patrimoine cubain, nous parlons de notre patrimoine commun, de ce qui nous appartient, de ce qui appartient à chaque Cubain et de ce qui appartient à tous les Cubains en tant que propriété de la nation.

La nouvelle stratégie du projet La route de l'esclave approuvée par l'UNESCO en février 2006 propose, parmi ses axes de travail, la création d'inventaires pour la préservation du patrimoine matériel, des lieux et des sites de mémoire qui la rendront possible :

1- Préparer des cartes géographiques présentant des sites, des bâtiments et des lieux par région et par pays ; ou établir des itinéraires de mémoire pour promouvoir le tourisme culturel;

2-Encourager la préparation de documents pour la proposition de nouveaux sites liés à la traite des esclaves en vue de leur inscription sur la liste du patrimoine mondial ;

3- Encourager l'extension et/ou la mise en œuvre, le cas échéant, des sites déjà inscrits sur la liste pour assurer une plus grande présence du patrimoine lié à la traite des esclaves ;

4- Encourager les Etats parties à la Convention de 1972 à proposer une série de sites ou d'itinéraires culturels liés à la Route de l'esclave et à l'esclavage pour inscription sur la Liste.

Dans le cas spécifique de Cuba, il existe un inventaire national qui comprend 705 sites avec différents niveaux de déclaration, depuis des espaces et des sites déjà déclarés Patrimoine culturel mondial, Monument national, Monument local, Zone de protection et de multiples espaces non encore déclarés, mais qui sont des témoignages de l'empreinte historico-culturelle de l'esclavage.

Dans l'ensemble, la dynamique des dernières décennies a transformé la manière dont les sociétés contemporaines se rapportent au patrimoine culturel hérité. L'attention s'est déplacée des objets particuliers (qu'ils soient culturels ou naturels) vers les systèmes dans lesquels ils sont contextualisés, interagissent et se définissent mutuellement.

Dans le domaine de la conservation des biens culturels, ce changement est évident. Elle a changé la façon dont les établissements d'intérêt historique ou archéologique sont considérés

et ont évolué, passant de simples assemblages de bâtiments et d'installations considérés individuellement, à des organismes complexes, tels que les centres historiques encadrés de façon unitaire, à des territoires historiques dans lesquels les établissements, les infrastructures et les espaces ouverts sont articulés, formant des entités géographiques reconnaissables et dessinant des paysages spécifiques ; de "sites" inertes d'objets incohérents et déconnectés, à des systèmes culturels territoriaux plus ou moins étroitement intégrés, qui établissent des relations d'appartenance et d'identification avec les communautés du territoire. (Fontana, 2019).

Il s'agit d'une évolution qui a des équivalents précis dans le domaine de la conservation de la nature. On passe de la considération d'habitats ou d'espèces particulières à celle d'écosystèmes, de zones naturelles spécifiques préservées à des systèmes intégrés.

La reconnaissance de la signification profonde du paysage (ou plutôt des paysages) s'est établie non seulement comme résultat des interactions entre les dynamiques anthropiques et naturelles, mais aussi comme expression de la diversité du patrimoine culturel et naturel commun, et comme fondement de l'identité.

En entrant dans quelques définitions qui aident à la précision de mon exposé général, nous pouvons dire qu'un paysage est une extension du territoire qui entre dans le champ visuel d'un observateur qui se trouve à un point donné. De manière plus formelle et selon la définition de la plupart des dictionnaires et encyclopédies, le paysage est la "partie du territoire du territoire qui se présente à un observateur". Cette définition est importante car elle permet de comprendre que le paysage est une composition, dans la mesure où il est perçu selon l'observateur, le lieu d'observation et même les instruments culturels d'appréciation. Cette variabilité est intéressante, car nous nous rendons immédiatement compte que cette variété incorpore différentes structures : certaines naturelles, bien sûr, et d'autres artificielles, qui comprennent des maisons, des usines, des chemins de fer, des routes, etc. (Barata, F. T., Capelo, S., & Mascarenhas, J ; 2021).

Un paysage culturel est une structure qui ne peut être perçue qu'en observant ses multiples dimensions. La première est que tout paysage incarne une identité historique, car il est le résultat des défis auxquels chaque société est confrontée. Ensuite, bien sûr, chaque paysage possède, à la base, des valeurs naturelles qui sont le résultat de choix spécifiques.

En fonction de la façon dont il répond à leurs besoins, les communautés s'articulent avec leur territoire, retirant ainsi des espèces ou non d'un écosystème, ce qui renforce l'importance

de certaines valeurs. Mais un paysage culturel est aussi le résultat de valeurs culturelles toujours présentes et qui pourraient être caractérisées par la capacité d'organiser la connectivité du territoire. Les sociétés ne sont pas des phénomènes isolés, l'un de ces éléments pourrait être la structure du réseau routier (terrestre et maritime) qui permet aux communautés de se connecter les unes aux autres. Un autre exemple est celui des structures hydrauliques existantes, l'eau étant l'élément le plus important pour l'existence de la vie humaine. Les ressources en eau et leur gestion sont un élément déterminant de l'évolution de toute société. Dans ce cas, le niveau technologique de chaque société occupe une place privilégiée dans le type de structures existantes (Barata, F. T., Capelo, S., & Mascarenhas, J ; 2021).

Le paysage a commencé à prendre de l'importance avec la Convention concernant la protection du patrimoine mondial, culturel et naturel, adoptée par la Conférence générale de l'Organisation des Nations unies pour l'éducation, la science et la culture lors de sa 17^e session, tenue à Paris le 16 novembre 1972. En 1992, la Convention concernant la protection du patrimoine mondial, culturel et naturel a été adoptée. Cette convention de l'Unesco est devenue le premier instrument juridique international à reconnaître et à protéger les paysages culturels. Avant cette date, seules les deux catégories de patrimoine initialement définies dans la Convention, à savoir le patrimoine culturel et le patrimoine naturel, étaient reconnues.

Au fil du temps, l'expérience a montré que de nombreux biens inscrits sur la liste du patrimoine mondial partagent des qualités culturelles et naturelles, et c'est ainsi qu'est née la nouvelle qualification de bien mixte. Mais l'évidence de la réalité du patrimoine a rendu nécessaire la création d'un nouveau concept qui réunirait les valeurs culturelles et naturelles en un seul concept, formant un tout indissociable. Cela a conduit à la révision des critères qui avaient été appliqués à certains biens, afin de les considérer comme des paysages culturels.

Actuellement, la portée du paysage culturel a été débattue dans le cadre d'un processus qui s'est déroulé de 1992 à aujourd'hui. Enfin, en 1992, le Comité du patrimoine mondial de l'UNESCO, lors de sa réunion à Santa Fe, au Nouveau-Mexique, a approuvé cette catégorie. Les Orientations devant guider la mise en œuvre de la Convention du patrimoine mondial les décrivent comme suit : Les paysages culturels représentent l'œuvre combinée de la nature et de l'homme telle que définie à l'article 1 de la Convention. Ils illustrent l'évolution de la société et des établissements humains au fil du temps, sous l'influence des contraintes (ou) des

opportunités physiques présentées par leur environnement naturel et des forces sociales, économiques et culturelles successives, tant internes qu'externes.⁶⁶

Dans le cadre de la reconnaissance de l'héritage culturel de Cuba, il est essentiel de valoriser les paysages culturels qui constituent peut-être la partie la moins connue et la moins comprise de cet héritage. Leur abondance, leur caractère exceptionnel et leur capacité à représenter les valeurs des Caraïbes, ainsi que les dangers auxquels ils sont confrontés, justifient une attention particulière.

Les paysages culturels reflètent souvent des techniques spécifiques d'utilisation durable des terres, en tenant compte des caractéristiques et des limites de l'environnement naturel dans lequel ils s'inscrivent, et une relation spirituelle spécifique avec la nature. Les paysages fossiles ou archéologiques selon la classification de l'Unesco apparaissent régulièrement dans la géographie cubaine, notamment en relation avec l'établissement du système de plantation sur l'île de Cuba. Sur l'île, on trouve un grand nombre d'anciens paysages de canne à sucre, qui sont le résultat du fait que les meilleures terres étaient et sont toujours consacrées à la culture de la canne à sucre.

Pendant plus de 400 ans de domination coloniale et capitaliste périphérique à Cuba, les paysages naturels correspondant à de larges plaines aux sols majoritairement fertiles dans des zones tropicales saisonnièrement humides, et seulement de petites chaînes de montagnes basses et fragmentées, formaient essentiellement une vaste zone subordonnée aux plantations de canne à sucre.

Un paradigme parmi les plus importants paysages archéologiques est le *Valle de los Ingenios* de Trinidad à Cuba. Il s'agit d'une zone de plantations sucrières du XIXe siècle qui présente de nombreux vestiges de sa fonction d'origine. Il a été inscrit sur la liste du patrimoine mondial en 1988, avec le centre historique de Trinidad, mais n'a pas été enregistré en tant que paysage culturel en raison de l'inexistence de cette catégorie à l'époque. Nous parlons d'un complexe imperturbable de vieux moulins à sucre du XIXe siècle dans ce qui était autrefois l'ancienne Las Villas, qui, selon la nouvelle division politico-administrative de Cuba, comprend les provinces de Villa Clara, Cienfuegos, Ciego de Avila et Sancti Spíritus.

⁶⁶ 16e session du Comité du patrimoine mondial de l'Unesco, Santa Fe, Nouveau Mexique, septembre 2005, Santa Fe, Nouveau Mexique.



Fig. 4.2. Moulin à sucre Trinidad. Source: El libro de los ingenios: colección de vistas de los principales ingenios de la isla de Cuba, Cantero, J.G.

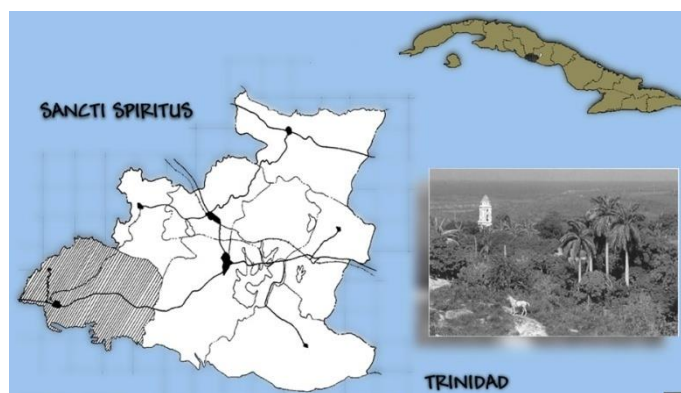
La Valle de los Ingenios, un axe économique fondamental du centre-sud de l'Espagne, est un lieu de rencontre et d'échange. Dans la Valle de los Ingenios, le principal axe économique de la région sud-centrale de Cuba à l'époque coloniale, il existe des références documentaires à au moins 71 moulins à sucre. Le paysage comprend, entre autres, les restes des complexes de production des anciennes sucreries Carolina, Constancia, Manuelita, Soledad, Tartabull, Francisco, La Caridad de Juraguá, Santa Rosa, San Agustín, Hormiguero, Mercedes et d'autres plus petites.

La vallée est parsemée de vestiges archéologiques remarquables. Dans le sous-sol de ces sites agro-industriels, des équipes pluridisciplinaires d'archéologues et de restaurateurs travaillent à la récupération d'importants éléments industriels et domestiques, tels que des chaufferies, des maisons de purge, des ranchs et des casernes d'esclaves, des infirmeries, des entrepôts, des clochers, des maisons de propriétaires, des maisons d'administration, des canalisations hydrauliques, des tuileries, des trains jamaïcains et de l'art jamaïcain.



Fig 4.3 Des tours dans la Valle de los Ingenios. Trinidad. Source :www.visitarcuba.org

À mon avis, le paysage culturel connu sous le nom de El Valle de los Ingenios (la vallée des moulins à sucre) est le témoignage le plus marquant et le plus étendu de l'impact de l'économie de plantation sur la géographie cubaine, un véritable reflet de l'époque où ce territoire cubain était une puissance mondiale dans la production de sucre et, bien sûr, une importante enclave d'esclaves.



Carte 2. Valle de los Ingenios. Trinidad. Source :<http://arquitectura-cuba.blogspot.com/>

Bien que ces anciennes plantations cubaines soient légalement protégées et documentées, certaines d'entre elles sont affectées par les conditions climatiques et les pénuries de financement. Sans aucun doute, les paysages culturels des Caraïbes constituent un patrimoine très complexe, de grands conteneurs patrimoniaux qui contiennent en eux-mêmes diverses échelles et catégories de patrimoine naturel et culturel matériel ou immatériel, occupant généralement de vastes extensions territoriales. Ils deviennent un formidable potentiel de développement de la zone, s'ils sont utilisés et conservés intelligemment. (Rigol, 2009)

Ce qui rend l'impact culturel du Vale de los Ingenios encore plus spécial, c'est sa capacité à établir, à travers ce paysage culturel, un lien avec ses homologues du Sud de l'Amérique du Nord et du Brésil. Ces régions ont été définies économiquement par l'exploitation du travail des esclaves en utilisant la plantation comme modèle économique. Cette logique a permis de générer des paysages culturels très similaires dans les trois régions.

Les fluctuations de l'offre et de la demande de produits fabriqués sur le sol américain ont déterminé bon nombre des hauts et des bas de l'économie mondiale en général. Cela s'explique en partie par le fait que des produits de base tels que le coton, le sucre et le café étaient des éléments essentiels de la chaîne d'approvisionnement mondiale. Une grande partie du capital financier mondial a été investie dans la culture, la transformation et l'exportation de ces produits. Bien entendu, la relation entre les récoltes quotidiennes et la transformation

dynamique et la modernisation des marchés mondiaux des produits de base et des capitaux allait dans les deux sens : la demande mondiale de produits américains influençait les exigences des esclavagistes.

Ce nouvel espace de création de richesse comprenait le sud des États-Unis, l'île de Cuba et le sud-est brésilien. Les trois principales zones de production sont respectivement le coton, la canne à sucre et le café. Ces transformations radicales et dynamiques ont été façonnées par le travail des esclaves. Chaque région a produit un produit de base qui est également devenu un élément clé de la transformation industrielle. Les processus de ces trois sociétés ont non seulement été à l'origine de la modernisation économique, mais ont également participé à la destruction créative de la modernité économique.



Fig. 4.4 Structure et fonctionnement des plantations Brésil. Source :<http://gruposcolar.com/>

Les millions d'acres arrachés aux Amérindiens et défrichés, plantés et récoltés par des esclaves ont constitué dans de nombreux cas une transformation radicale du paysage dans les trois régions. La croissance rapide de l'industrialisation dans les plantations de coton d'Amérique du Nord a notamment trouvé un écho dans les nouvelles plantations de sucre modernisées de Cuba et dans les plantations de café de la frontière brésilienne. En 1850, alors que les villes-usines de la classe ouvrière britannique se remplissent de millions d'ouvriers, le secteur agricole de l'île, en pleine mutation, peine à suivre le rythme de ces nouvelles bouches à nourrir et à vêtir.

Curieusement, malgré les éléments communs qui définissent la plantation comme modèle productif, la baraque se distingue comme l'un des éléments dissonants car elle ne trouve aucune similitude dans aucune autre région du monde. Alors qu'aux États-Unis, un type de hutte rustique était utilisé comme résidence pour les esclaves noirs, ce qui leur permettait un certain degré d'autonomie, dans le cas du Brésil, un bâtiment connu sous le nom de *Senzala* était utilisé dans le même but, un bâtiment plus proche de l'idée des casernes mais beaucoup

plus ouvert et sans constituer une véritable prison, ce qu'étaient les casernes. Mais ce qui est vraiment regrettable, c'est qu'en dépit de la singularité des baraquements dans l'écosystème des plantations, il n'existe pas à Cuba de politique visant à les protéger.



Fig. 4.5 Plantations EEUU. Source: <https://game.dclick.io/posts/@karma-panorama/laural-valley-plantation-slave-village-thibodaux-louisiana-usa-6-pcis>

Ce point de vue est partagé par les chercheuses argentines Ana Lía Guerrero et Lorena C. Espasa, qui arrivent à une conclusion similaire à celle que j'ai tirée en ce qui concerne le patrimoine esclave : " En ce qui concerne le patrimoine matériel, l'architecture monumentale industrielle et domestique de la Valle de los Ingenios, associée à l'activité de production de sucre, représente la majorité des biens considérés comme patrimoine. En revanche, on observe que la valorisation du patrimoine matériel lié aux constructions d'esclaves (bohíos, casernes, infirmeries et cimetières d'esclaves) reste reléguée, bien qu'ayant été, selon certains chercheurs, uniques dans leur typologie, puisque des constructions similaires ne se retrouvent pas dans le reste des Caraïbes, au Venezuela ou aux États-Unis, où la présence d'esclaves était également importante.

En outre, en ce qui concerne le patrimoine immatériel, il convient de noter que le patrimoine des éléments représentatifs des modes de vie des esclaves est plus récent et se concentre principalement sur les éléments suivants du mode de vie des esclaves est plus récente et se concentre principalement sur le sauvetage du patrimoine culturel immatériel (traditions musicales et de danse, pratiques religieuses)." ⁶⁷

⁶⁷ Guerrero, A. et Espasa, L., Tourisme valorisation de l'identité africaine à Trinidad (Cuba) à partir d'une approche *Journal of Tourism and Identity* v1 n.1, 2020. ISSN 2718- 8205. CC BY-NC 2.5

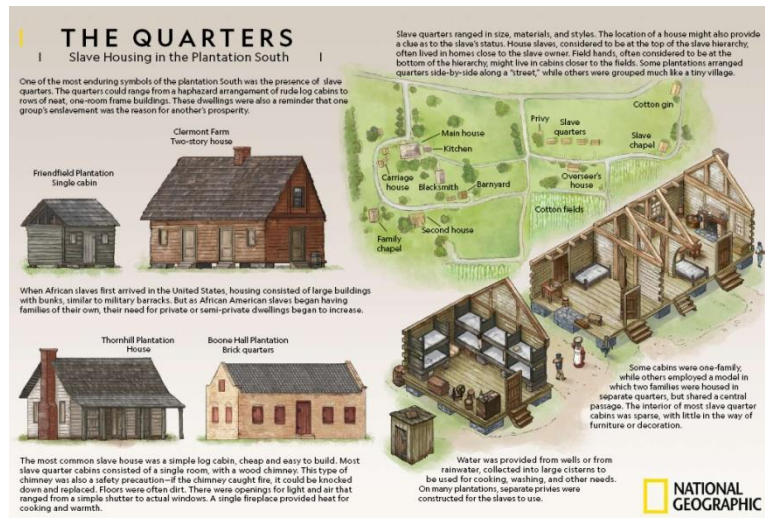


Fig. 4.6 Slaves quarters. Source: National geographic.

4.3 - Proposition d'action.

Bien que j'aime étendre ma proposition de valorisation du patrimoine à tous les *barracones* du territoire national, elle se limite dans ce cas aux *barracones* appartenant au paysage culturel de la Valle de los Ingenios. Commencer par cette proposition avec des casernes situées dans un site protégé par l'Unesco présente plusieurs avantages.

Le premier de ces avantages est qu'une importante intervention archéologique a été réalisée dans plusieurs des baraques de sucreries de la Valle de los Ingenios, avec l'intervention de diverses disciplines et avec des contributions significatives par rapport à la mise en valeur de ce que signifiaient les *barracones* d'esclaves au sein de la plantation et le paysage culturel généré à partir de cela. Un autre élément important est le lien bien établi avec la communauté et le développement soutenu de formations et d'ateliers qui favorisent la conversion des membres de cette communauté en véritables représentants de ce que les spécialistes appellent l'archéologie participative. Un élément en faveur est plus qu'évident, l'accès aux fonds que représente pour ces propriétés le fait de se trouver dans une zone déjà évaluée par l'UNESCO comme zone protégée. Et le dernier des avantages significatifs est la possibilité d'être inséré dans un circuit touristique déjà conçu, son incorporation dans un possible autofinancement à partir de son exploitation comme bien culturel serait soumise à la conception d'une stratégie qui, contrairement à d'autres casernes, ne serait pas soumise à des problèmes d'accès ou à un processus de commercialisation du paysage qui devrait partir de zéro.

Compte tenu de ce qui précède, nous pouvons définir une proposition d'action qui commence par l'établissement d'un plan de gestion, un concept assimilé depuis longtemps dans le cadre des politiques stratégiques de conservation du patrimoine culturel, notamment

appliqué aux ensembles, villes et sites historiques qui font partie du patrimoine culturel mondial. Il a également été un instrument complémentaire des plans d'aménagement du territoire pour les zones urbaines présentant un intérêt patrimonial.

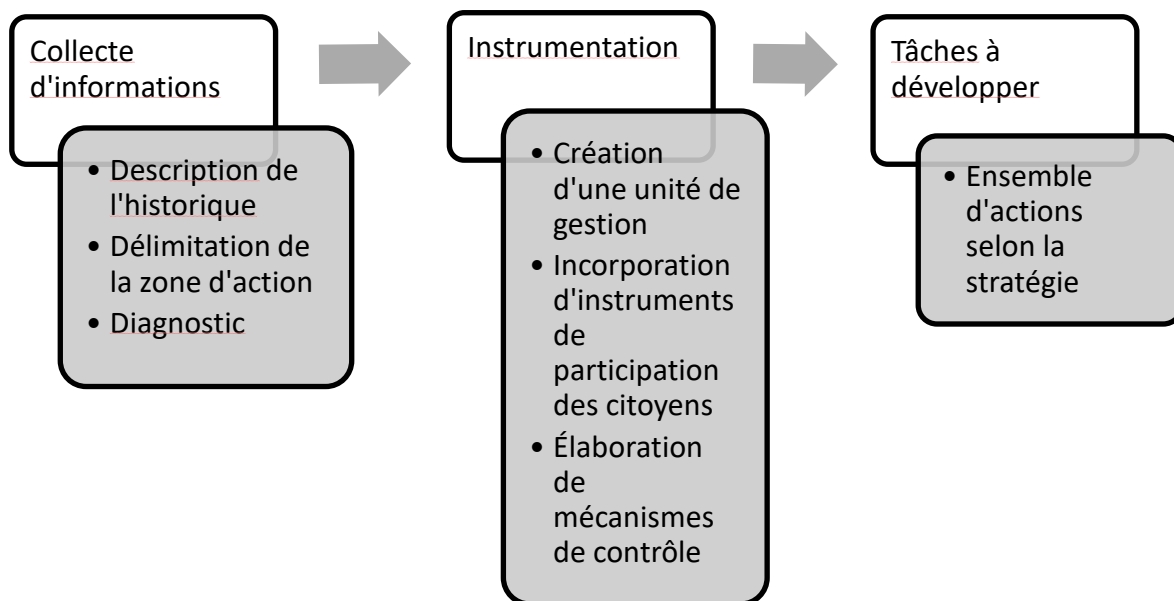


Fig. 4.7. Schéma de la stratégie de patrimonialisation

Les plans de gestion (PM) sont des instruments de gestion qui, de manière opérationnelle, établissent des lignes directrices, des actions, des programmes et des projets pour mettre en pratique les politiques d'action dans les zones protégées, comme les centres historiques. Elles découlent d'un diagnostic intégral et exhaustif, basé sur l'étude et l'analyse des problèmes et des particularités que présentent ces enclaves d'un point de vue social, architectural, économique, urbain, écologique et culturel. Les PM tiennent également compte de la complexité et du dynamisme des paysages naturels et de leur environnement immédiat et impliquent les acteurs publics et privés, en analysant et en évaluant les différents facteurs qui influencent la conservation du site et qui doivent être pris en compte pour l'identification et l'évaluation des priorités d'action, en définissant clairement les objectifs et les responsabilités des acteurs impliqués dans les différents programmes et projets qui définissent les principales lignes d'action pour la conservation intégrale de la zone patrimoniale, toujours soutenus et dans un cadre juridique efficace.

Mon plan commence par l'identification des utilisations, activités et processus qui présentent un risque pour l'intégrité des valeurs à protéger et à conserver. L'identification de ces risques, l'analyse de leur origine et de leurs mécanismes d'action, doit permettre la programmation et L'identification de ces risques, l'analyse de leur origine et de leurs

mécanismes d'action, doit permettre la programmation et la mise en œuvre de procédures de surveillance de ces risques pour détecter efficacement leur impact et permettre la mise en œuvre des mesures nécessaires et de mécanismes qui servent de méthode de contrôle pour conserver et protéger les valeurs souhaitées.

Dans ce cas, j'utiliserai la méthodologie proposée par le professeur Themudo Barata dans le livre susmentionné (Barata, F. T., Capelo, S., & Mascarenhas, J ; 2021), qui propose un diagnostic basé sur les variables suivantes pour l'évaluation des sites patrimoniaux, dans ce cas les casernes appartenant au paysage culturel connu sous le nom de *Valle de los Ingenios* (Vallée des moulins à sucre).

Les descripteurs considérés, ainsi que les classes d'évaluation et les coefficients de pondération respectifs, sont les suivants :

. État de conservation de la structure (X1)

Ce descripteur évalue la structure patrimoniale par la manière dont elle a réussi à survivre jusqu'à aujourd'hui. Ce critère tend à valoriser les structures qui survivent dans le temps dans les meilleures conditions.

- Il existe 3 CA : bon, moyen et mauvais.

. Potentiel scientifique (X2)

Il s'agit du nombre de cultures ou de pratiques distinctes dont les matériaux ont été détectés dans la structure, ou des indications matérielles, qui permettent d'évaluer l'importance de la structure pour modifier les positions historiques actuellement acceptées, ou pour organiser, avec un soutien, de nouvelles propositions.

- Quatre CA ont été considérés : élevé, moyen - élevé, moyen - faible, faible.

. Caractère typique (X3)

Il s'agit de l'importance de la structure en tant que représentant d'un type architectural ou culturel.

- 3 CA ont été considérés : élevé, moyen et faible.

. Degré de rareté (X4)

Fait référence à la rareté des éléments décoratifs, matériels ou structurels, en tenant compte de l'échelle régionale, nationale et internationale à laquelle l'évaluation est effectuée.

- 4 CA sont considérés : élevé, moyen - élevé, moyen - faible, faible.

. Valeur esthétique (X5)

Il s'agit des éléments architecturaux ou de leurs indications. D'autres auteurs ont déjà développé des formules quantitatives pour ce descripteur.

- 3 CA : élevé, moyen, faible.

. Dimension/Monumentalité (X6)

Ce descripteur mesure l'importance de la structure en termes de surface occupée et/ou de monumentalité de la structure ou de ses preuves. On part du principe que les grandes structures seront toujours plus difficiles à conserver.

- Trois AC ont été considérées : grande, moyenne et petite.

. Insertion dans le paysage (X7)

Il s'agit de la qualité de l'insertion de la structure dans le paysage environnant, qu'il soit rural ou urbain. On part du principe que la perception, la visibilité et la "lecture" de chaque structure varient en fonction de la qualité du lieu dans lequel elle se trouve et du fait qu'elle a pu ou non maintenir les éléments essentiels de son insertion.

l'insertion.

- Deux CA ont été considérés : avec et sans intérêt.

. Importance historique et culturelle (X8)

Ce descripteur fait référence à l'importance de la structure dans sa relation avec des événements historiques importants et/ou le patrimoine culturel de la région ou du pays.

- Il existe 2 CA : avec et sans signification.

. Originalité/Singularité (X9)

Il s'agit des aspects originaux et particuliers des éléments architecturaux ou de la culture mobile. On a parfois tendance à confondre spécificité et rareté.

- 2 CA : grand, petit.

. Intérêt public (X10)

L'intérêt public de chaque descripteur repose sur des critères mesurables ou qualitativement identifiables : nombre de visiteurs de la structure ; efforts déployés pour explorer la structure

d'un point de vue culturel et historique ; classement ou non. Il est vrai que de nombreuses structures sont recherchées par le public, indépendamment des logiques de protection et des travaux de mise en valeur existants.

- Trois CA ont été considérés : élevé, moyen et faible.

. Intégration dans des ensembles cohérents et/ou fonctionnels (X11)

Cela fait référence à l'existence de relations de la structure avec d'autres structures complémentaires dans le cadre d'ensembles fonctionnels et qui sont presque toujours liées à des politiques publiques d'accès, d'intégration, d'investissement et de connaissance.

- Deux CA sont envisagés : Oui et Non.

Une deuxième étape consisterait à réaliser des études et des schémas directeurs, qui serviraient de base à l'orientation et/ou à la planification des futures actions culturelles. La planification des futures actions culturelles, environnementales, touristiques, rurales, urbaines, d'infrastructure ou autres, ayant un impact sur l'environnement, l'infrastructure ou autres, avec un impact significatif sur le caractère et les valeurs du paysage.

De cette façon, tant les administrations que tout type d'agent ayant un impact sur le paysage auront à leur disposition un outil qui leur fournira les informations et les critères paysagers nécessaires au développement approprié des projets. Dans la mesure où le paysage en général, et spécifiquement celui d'intérêt culturel, est une partie du territoire qui est perçue et valorisée avant tout pour ses qualités culturelles, en tant qu'expression et résultat de l'interaction des personnes avec l'environnement naturel au fil du temps, la participation des citoyens doit être un aspect fondamental, avec le jugement des experts, dans le processus de connaissance et d'évaluation du paysage, et dans l'établissement des propositions.

En fonction des caractéristiques de chaque paysage d'intérêt culturel et de son contexte social, une méthode appropriée et réaliste de consultation et de participation du public sera adoptée, par le biais d'enquêtes, d'entretiens approfondis et d'ateliers, ou de panels d'experts et de parties prenantes, ou de tout autre système qui pourrait s'avérer efficace à cet égard à l'avenir. Dans tous les cas, ces processus participatifs doivent inclure l'expérience et les aspirations des principaux acteurs impliqués dans le façonnement et la gestion du paysage, avec parfois des intérêts et des objectifs, ainsi que la diversité des opinions et des perceptions de la population.

En ce qui concerne l'impact potentiel sur le tourisme, il serait souhaitable de prendre en compte les éléments relatifs à cette question exposés par le professeur Philippe Barthélemy.⁶⁸

1- "...À côté de cette architecture, qu'elle soit civile, religieuse ou militaire, il convient d'ajouter une monumentalité de l'immatériel. Une idée, un concept, un mouvement de pensée, un champ esthétique, peuvent eux aussi relever du patrimoine monumental parce que nous les connaissons, parce qu'ils font partie des piliers de notre connaissance érigés par notre système éducatif et notre environnement culturel..."

2- "...Si le patrimoine monumental semble évident puisqu'immédiatement reconnaissable et identifiable, le patrimoine de proximité est au contraire invisible à nos premiers regards.

Ce patrimoine de la proximité est celui que nous voyons tous les jours sans véritablement le voir, car il fait partie de notre quotidien, de notre paysage intime. Celui-ci, pour être reconnu en tant que patrimoine, doit faire l'objet d'un processus d'identification puis de valorisation et d'animation. Seuls ces éclairages lui donneront aux yeux du public son identité patrimoniale..."

3- "...Il nous faut cependant élargir le patrimoine de proximité, au-delà de son cadre architectural habituel, à des éléments immatériels qui en sont souvent les compléments et qui partagent la même richesse qualitative et quantitative. Ce quotidien invisible, celui du mot, celui du symbole taillé dans la pierre ou peint sur un mur, celui du son, d'un conte ou d'une chanson, est omniprésent et constitue une richesse patrimoniale retraçant et expliquant le quotidien. Ces éléments constitutifs sont la toponymie des villages, des quartiers, des rues, l'héraldique des territoires, les traditions festives, profanes ou religieuses, les contes et légendes, les musiques et les chansons, les paysages qu'ils soient ruraux ou urbains, les produits du terroir et leurs transformations... Tout cela constitue au même titre qu'un bâtiment un marqueur patrimonial et souvent un instantané d'un quotidien passé dont nous avons hérité et que nous sommes friands de découvrir et d'appréhender..."

⁶⁸ Barthélemy, P., *Valoriser et animer le patrimoine de proximité - Guide méthodologique Broché*, Territorial Éditions 2018.



Fig. 4.8 Schéma de la évaluation stratégique de patrimonialisation

La fonction des pôles créés sur l'idée de patrimoine de proximité doit contribuer à accroître l'activité économique sur le territoire sur lequel ils sont développés. Une telle stratégie doit reposer sur le dogme suivant: faire venir, faire rester, faire consommer, faire revenir.

Faire à venir: la première étape correspond à la création d'un attrait pérenne, un élément culturel qui n'est pas périssable et donne à la région une identité remarquable.

Faire rester: Le visiteur arrivant doit avoir la possibilité de choisir un groupe d'activités complémentaires qui l'obligent à prolonger son séjour. Un marché artisanal, une visite panoramique, une visite d'un monument, un observatoire de la faune, des options qui vous feront non seulement rester mais aussi consommer.

Faire consommer: Il ne s'agit pas seulement de faire consommer, il s'agit de le faire au-delà de l'attraction patrimoniale choisie comme centre du territoire. Puisse l'arrivée de voyageurs profiter également aux commerçants locaux.

Faire revenir La cerise sur le gâteau dans cette logique serait d'obtenir le retour des visiteurs. Pour cela, deux objectifs doivent être priorités:

- Renouvellement annuel sur la base d'événements temporaires ou d'expositions, associés à la thématique du musée.

- Une politique d'efficacité et de qualité dans l'accueil et le service client sur le territoire.
(Barthélemy, 2018)

Cette stratégie, conçue dans la logique du type de lieu proposé, peut être très efficace si elle ne tombe pas dans la vulgarisation ou les projections de mauvais goût. Il ne s'agit que d'un modèle et, en tant que tel, il doit tenir compte du patrimoine qui est destiné à commercialiser le tourisme lui-même mais qui s'adresse à un consommateur très spécifique et du substrat sur lequel repose la visite, un fragment d'histoire de nature sensible.

En tant que groupe d'activités spécifiques à développer, je propose les activités suivantes

- Programmation d'activités académiques et culturelles (séminaires, visites de terrain, expositions).

- Programmation de visites dans les écoles primaires afin de sensibiliser les enfants aux valeurs de l'histoire des Noirs cubains.

- Réhabilitation des *barracones* et des bâtiments adjacents (ponts, anciennes structures, moulins, objets, etc.).

- Création et amélioration des pistes cyclables et des sentiers de randonnée autour du paysage pour étendre les périmètres déjà fixés dans le paysage.

- Ateliers pour les citoyens afin d'impliquer la population dans la protection de leur patrimoine et de l'environnement.

- Création d'un centre d'interprétation du *barracón*, et utilisation de la signalétique, de cartes interactives et de cartes et témoignages pour permettre une meilleure compréhension de la singularité de ce symbole de l'esclavage noir.

- Améliorer les liaisons routières avec les villages voisins, notamment en tirant parti des anciennes routes du XIXe siècle qui sont encore préservées.

- Établir un contact avec des expériences similaires dans le Sud de l'Amérique du Nord et au Brésil dans la recherche d'une stratégie commune pour la protection du passé esclavagiste et un retour d'information efficace.

L'impact de cette stratégie de patrimonialisation et de réhabilitation des casernes appartenant au paysage culturel *Valle de los Ingenios*. Elle pourrait être très significative dans la tentative de sauvegarde d'un élément identitaire essentiel de notre culture.

Conclusions

L'étude de l'héritage légué par les esclaves noirs amenés d'Afrique doit être abordée sous tous ses angles et dans toutes ses ramifications mais, sans réduire le phénomène à un schéma, il faut partir d'un angle. Le point de départ de l'analyse serait de se demander comment la valeur du travail esclave et sa rentabilité économique s'insèrent dans la logique de l'expansion du modèle de production capitaliste. Si l'on ne part pas de cette projection, de la pleine compréhension de la condition de l'esclave noir en tant qu'instrument générateur de richesse, il est très difficile de comprendre l'histoire de la plantation. Tout autre point de départ, concernant le travail des esclaves noirs sur la plantation et la place qu'ils ont jouée dans l'interrelation des trois continents Afrique, Amérique et Europe, sera superficiel ou incomplet. Malheureusement, le rôle essentiel joué par les Noirs n'a pas été choisi, mais imposé de l'extérieur et a établi un système de contrôle sur leurs vies, leurs temps et leurs espaces qui n'a pas encore été pleinement mesuré.

Le *barracón* est le symbole de cette maîtrise de la logique du capital qui a fait du travail des esclaves un atout fondamental de son fonctionnement. L'une des premières preuves historiques de la fusion d'une prétendue rationalité alimentée par l'appât du gain et la dépersonnalisation de l'outil qui pouvait garantir le succès d'une telle entreprise en peu de temps, le travail forcé des esclaves noirs.

Reléguer les anciennes *barracones* dans l'oubli et la négligence est doublement cruel : d'une part, cela revient à ignorer leur condition de lieu d'assujettissement et d'horreur, et d'autre part, cela fait fi du riche héritage culturel qu'elles renferment, car elles sont le berceau d'expressions culturelles inestimables de la culture cubaine. Un geste pour sauver et sauvegarder ce riche phénomène de notre identité est urgent et essentiel.

Dans la ville portuaire d'Ouidah au Bénin, les esclaves noirs étaient achetés puis expédiés en Amérique. Avant d'être embarqués, les malheureux esclaves étaient contraints de faire neuf fois le tour de l'arbre de l'oubli, neuf fois pour les hommes et sept fois pour les femmes. Selon une ancienne tradition, ces tours faisaient que les esclaves, avant de partir, oublièrent soudainement et magiquement leurs origines, de sorte que, selon la tradition *vudú*, ils oublièrent leurs origines. L'arbre original a disparu il y a de nombreuses années et a été remplacé en 1992 par un arbre similaire, cette fois pour ne jamais oublier. Cette recherche était ma façon de planter un arbre également contre l'oubli.

Bibliographie

Armas de y Céspedes, F., *De la esclavitud en Cuba*, Establecimiento Tipográfico de T. Fortanet, Madrid, 1866.

Armúdez de Toledo, Conde de, *Noticias estadísticas de la Isla de Cuba en 1862*, Imprenta del Gobierno, Capitanía General y Real Hacienda por S. M., La Habana, 1864.

Balboa Navarro, I., *Tierras y azúcar. Las transformaciones agrarias y el ascenso de la plantación en Cuba*, Investigaciones de Historia Económica - Economic History Research (2014). <http://dx.doi.org/10.1016/j.ihe.2014.03.014>

Barata, F. T., Capelo, S., & Mascarenhas, J., *Património Culturale Sustentabilidade. Uma relação nem sempre fácil*, F. T. Barata, S. Capelo, & J. M. Mascarenhas, Edits, Évora: Cátedra UNESCO da Universidade de Évora em "*Património Imaterial e Saber Fazer Tradicional*", 2021.

Barnet, M., *Biografía de un Cimarrón*, Centro Editor de América Latina, Buenos Aires, 1977.

Barthélemy, P., *Valoriser et animer le patrimoine de proximité - Guide méthodologique Broché*, Territorial Éditions, Paris, 2018.

Bernard de Bonerandi, E., *Le recours au patrimoine, modèle culturel pour le territoire ?*, Géocarrefour, vol. 80, no. 2, 2005, p. 91-100.

Cantar Nahir, M. y E. María Luz, *La dimensión espacio-temporal en el estudio de las categorías patrimoniales*, Turismo y Patrimonio, no. 13, 2019, p. 127-142

Cantero, J.G., *El libro de los ingenios: colección de vistas de los principales ingenios de la isla de Cuba*, Ed. Linkgua, Barcelona, 2018.

Castellanos, J. y Castellanos, I., *Cultura Afrocubana, Tomo I*, Ediciones Universal, Miami, 1988.

Cepero Bonilla, R., *Azúcar y abolición*, Ed. Ciencias Sociales, La Habana, 1971.

Chateausalins, H., *El vademecum de los hacendados Cubanos*, La Habana, 1854.

Colectivo de Autores del Instituto de Historia de Cuba, *Historia de Cuba. Las luchas por la independencia nacional y las transformaciones estructurales, 1868-1898*. Ed. Política, La Habana, 1996.

Colectivo de Autores: *La Colonia: Evaluación Socioeconómica y formación nacional de los Orígenes hasta 1867*, Ed. Pueblo y Educación, La Habana, 2014.

Catherine Coquery-Vidrovitch et Éric Mesnard, *j'ai utilisé Être esclave en Afrique et en Amérique entre le XVe et le XIXe siècle*, Paris, 2020

Domínguez, L. S., *Fuentes arqueológicas en el estudio de la esclavitud en Cuba*, Ed. Academia, La Habana, 1986.

Espina Prieto, Rodrigo y Rodríguez Ruiz, Pablo, "Raza y desigualdad en la Cuba actual", en: *Temas*, núm.45, 2006, pp. 44-54.

Fonollá Sánchez, A., *Vivienda esclava rural en Cuba: bohíos y barracones*. Recuperado de: <http://arqueologiacubana.online/index.php?q=node/1010>, 2014.

Foucault, M., *Vigilar y Castigar*, Ed. Siglo XXI, Buenos Aires, 2002.

Fraginals Moreno, M. H. S. Klein y S. L. Engerman. *El nivel y estructura de los precios de los esclavos de las plantaciones cubanas a mediados del siglo XIX: algunas perspectivas comparativas*. *Revista de Historia Económica*. Año I. N.º 1 (1983), pp. 35-42.

Fraginals Moreno, M., *L'Afrique en Amerique Latine*. *The International Journal of African Historical Studies*, Vol. 20, No. 3 (1987), pp. 553-554.

Fraginals Moreno, M., *El ingenio: Complejo Económico Social Cubano del Azúcar*, Ed. Crítica, Madrid, 2001.

De la Fuente, A., *Becoming free, Becoming Black*, Ed. Cambridge Press, New York, 2020.

De la Fuente, A., *A Nation for All. Race, Inequality, and Politics in Twentieth-Century Cuba*. Ed. The University of North Carolina Press, North Carolina, 2001.

De la Fuente, A., *La 'raza' y los silencios de la cubanidad"*. *Encuentro de la Cultura Cubana*, 108, 107-118, 2001.

De la Fuente, A., *Una nación para todos. Raza, desigualdad y política en Cuba. 1900-2000*, Editorial Colibrí, Madrid, 2000.

Gérard Dhôtel, *Victor Schœlcher : non à l'esclavage*, Ceux qui ont dit non, Actes Sud Junior, 2008.

García Canclini, N., *La globalización imaginada*, Ed. Paidós, Barcelona, 1999.

García González, A. “*En torno a la antropología y el racismo en Cuba en el siglo XIX*”, en Naranjo Orovio, C. y Mallo Gutiérrez, T. (eds.): *Cuba, la Perla de las Antillas*, Actas de las I Jornadas sobre “Cuba y su Historia”., pp. 45-64. Ediciones Doce Calles, Madrid, 1994.

García, G. *Beyond the walled city : colonial exclusion in Havana*. University of California Press, Oakland, 2006.

García, G., *El auge de la sociedad esclavista en Cuba: La Colonia evolución socioeconómica y formación nacional*, Ed. Política, La Habana, 1995

Garrido Buj, S., *La mano de obra esclava: Un análisis desde la Economía de la Empresa de la esclavitud en los ingenios azucareros cubanos del siglo XIX*, Universidad Nacional de Educación a Distancia, Departamento de Organización de Empresas, 2015.

Genovese, E. D., *The world slaveholders made*, Ed, Vintage Books, New York, 1971.

Genovese, E. D., *Materialism and Idealism in the History of Negro Slavery in the Americas*. *Journal of Social History*, Vol. 1, No. 4 ,Summer, 1968, pp. 371-394.

Germán Cantero, J., *El libro de los ingenios: colección de vistas de los principales ingenios*, Ed. Linkgua, Barcelona, 2018.

González, J., *Cuadernos de Investigación Musical*, janvier-juin 2019, 7, p. 258-280. ISSN: 2530-6847 DOI: <http://doi.org/10.18239/invesmusic.v0i7.1992>.

Guanche, J., *Nuevos sitios de memoria del legado africano en Cuba.*, 2009. http://www.lacult.unesco.org/docc/Nuevos_Sitios_Memoria_Ruta_Esclavo_Cuba.pdf

Guanche, J., *Proyecto de la Ruta del Esclavo. Resistencia, libertad y patrimonio*. Comité Científico Internacional. p. 27-30., 2014 Recuperado de: http://www.fundacionfernandoortiz.org/downloads/ruta_del_esclavo/Comite_Cubano_de_La_Ruta_del_Esclavo.

Guanche, J., *Sites de mémoire de la route de l'esclave en Argentine, au Paraguay et en Uruguay*, Ed. Villa Ocampo, Argentine, 28 octobre 2009, UNESCO, Buenos Aires, 2010.

Guerrero, A. et Espasa, L., *Tourisme valorisation de l'identité africaine à Trinidad (Cuba) à partir d'une approche* *Journal of Tourism and Identity* v1 n.1, 2020. ISSN 2718- 8205. CC BY-NC 2.5

Gutman, H G. *The Black Family in Slavery and Freedom, 1750-1925*. *The Pennsylvania Magazine of History and Biography*, Vol. 102, No. 2 (Apr., 1978), pp. 252-253.

- Hobsbawm, E., *La invención de la tradiciones*, Editor digital Titivillus, 2017.
- Kennedy, J., Rapport annuel, etc., 1/1/1850, p. 99-100.
- Klein, Herbert S., *African slavery in Latin America and the Caribbean*. Ed. The Oxford University Press, New York, 1986.
- Le Riverend Brussone, J., *Historia económica de Cuba*, Instituto Cubano del Libro, La Habana, 1974.
- Logan, W. y K. Reeves (editores). *Places of Pain and Shame. Dealing with 'difficult heritage'*, Ed. Routledge, New York, 2009.
- Manzano, J.F., *Autobiografía de un esclavo*, Red ediciones S.L., Barcelona, 2012.
- Marrero, L., *Cuba: Economía y Sociedad*, Ed. Playor, Madrid, 1984.
- Naranjo, C. y Puig- Samper, M., *La esclavitud y el legado cultural de África en el Caribe*, Ed. Doce Calles, Madrid, 2020.
- O'Farrill, J. , *Exposición que hace a la Sociedad del método observado en la isla de Cuba en el cultivo de la caña dulce y la elaboración de su jugo*", in MSEAP, 1793, p. 119-147
- Ortiz, F., *Los factores antropológicos en el pueblo cubano*, Ed. de Ciencias Sociales, La Habana, 1997.
- Ortiz, F., *Los negros esclavos*, Ed. Revista Bimestre Cubana, La Habana, 1916.
- Parra, A. *Descripción de diferentes piezas de historia natural, las más del ramo marítimo, representadas en setenta y cinco láminas*, La Habana, 1787.
- Pérez de la Riva, J., *El Barracón y otros ensayos*, Ed. Ciencias Sociales, La Habana, 1975.
- Prats, Ll., *Antropología y patrimonio*, Ed. Barcelona, 1997
- Rediker, M., *History from below the water line : Sharks and the Atlantic slave trade*, *Atlantic Studies*, 2008, 5:2, 285-297, DOI : 10.1080/14788810802149758)
- Ramírez, J.F. y F.A. Paredes, *Francia en Cuba. Los cafetales de la Sierra del Rosario (1790-1850)*, Ed. Unión, La Habana, 2004.
- Rigol, I., Les paysages culturels des caraïbes, *Architecture et Urbanisme*, vol. XXX, no 2-3, 2009, pp. 13-20 Instituto Superior Politécnico José Antonio Echeverría Havana City, Cuba)

- Santa Cruz , M., *Viaje a la Habana*, imprenta independiente, La Habana, 1905.
- Sarmiento, I., *From funche to ajiaco: The diet imposed on African slaves by masters in Cuba and Afro-Cuban assimilation of Creole cuisine*,
<https://www.researchgate.net/publication/38291583>, febrero 2008.
- Sarmiento, I., Bebidas y ambiente social en la Cuba del siglo XIX. Dans : *Caravelle*, n°78, 2002. pp. 81-104.
- Sell, Z., *Trouble of the world slavery and empire in the age of capita*, new York, 2010
- Scott, R., *La emancipación de los esclavos en Cuba. La transición al trabajo libre 1860-1899*, La Habana, Editorial Caminos, 2002.
- Scott, R., 42 personal papers, 1838, p. 335
- Suarez, A, *Recueil d'articles*, La Habana, 1859, p. 226-230.
- Tannenbaum, F. *Slave and Citizen*, Ed. Alfred A. Knopf, New York, 1947.
- Taylor, Ch., *Identity and Recognition*, Université McGill, 1996. p.2
- Taylor, Ch., *The Sources of the Self*, Paidós, 2006. p.79
- Thomas C., *Essay on the Comparative Efficiency of Regulation or Abolition as Applied to the Slave Trade*, Londres, 1789, in D, II, p. 573.
- Thomas, H., *Cuba. The Pursuit of Freedom*, Ed. Planeta, Barcelona, 1998.
- Thomas, H., *The Slave Trade*, Ed. Planeta, Barcelona, 1997
- Torres Cuevas, Eduardo y Reyes Eduardo *Esclavitud y sociedad. Notas y documentos para la historia de la esclavitud negra en Cuba*, La Habana, Editorial de Ciencias Sociales, 1986.
- Yacou, A., *Les rébellions nègres à Cuba dans la première moitié du XIXe siècle : contenu idéologique et programme subversif*. Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe, (59), 1984. pp. 77–108.

Annexes

1- Glossaire des termes utilisés à Cuba

Arcadas (espagnol). Une série d'arcs, généralement dans un portique ou une galerie.

Apalancado (espagnol). Esclave fugitif vivant dans un palenque.

Bagazo (espagnol). Stock de canne après extraction du jus, utilisé comme combustible.

Barracón (espagnol). Quartier des esclaves ou barracón. Un type de logement des esclaves adopté dans les sucreries cubaines, consistant en un système de cellules organisées autour d'un patio central.

Batey (Taíno). Mot indien désignant la place centrale des villages indigènes taíno. Dans une sucrerie, un espace ouvert ou une grande place fonctionnant comme le centre du complexe, entouré d'usines et d'autres bâtiments.

Bohíos (espagnol). Cabanes d'esclaves dans les sucreries cubaines, faites de bois, de canne à sucre ou de paille, avec un toit de chaume.

toit de chaume ; descendants directs des maisons Taíno. Le terme dérive du mot indien buhío (qui signifie maison).

Caballería (espagnol). Surface de terrain égale à 33,6 acres.

Casa de calderas (espagnol). La maison de l'ébullition, un bâtiment où le jus de canne provenant du moulin était extrait, clarifié et concentré.

Casa de criollos (espagnol). Pépinière. Bâtiment où la progéniture des esclaves (criollos) était surveillés pendant que leurs parents travaillaient.

Casa de ingenio (espagnol). Maison du moulin abritant le moulin à vapeur.

Casa de purga (espagnol). Maison de purge ou de séchage, bâtiment où s'effectuait la dernière étape de la fabrication du sucre, la cristallisation et l'égouttage était effectuée..

Casa de vivienda (espagnol). Maison principale ou maison d'un propriétaire dans les sucreries cubaines.

Cenefa (espagnol). Bandes décoratives en hauteur peintes sur les murs.

Central azucarero (espagnol). Usine centrale spécialisée dans la production de sucre plutôt que dans la culture de la canne à sucre, constituée de plusieurs bâtiments à la structure en fer et au bardage et à la toiture métalliques.

Cepo (espagnol). Stocks. Enorme planche fixe avec des trous à travers lesquels la tête, les mains et les pieds des esclaves délinquants.

Cimarrón (espagnol). Esclave en fuite.

Contramayoral (espagnol). Noirs asservis sous les ordres du maire, qui imposait le travail et la discipline.

Conuco (espagnol). Parcelles de provisions pour les esclaves.

Criollos (espagnol). Personnes nées à Cuba et d'origine espagnole, généralement issues de familles nobles de La Havane.

Criollitos (espagnol). Fils d'esclaves nés sur le sol cubain.

Furos: Dans les sucreries, un trou dans la partie inférieure des moules coniques en terre cuite, pour évacuer l'eau et la mélasse lors de la purge des pains de sucre.

Guarapo (espagnol). Sirop extrait de la canne à sucre.

Guardapolvos (espagnol). Auvent de fenêtre en forme de dômes ou de barres plates.

Guardarrayas (espagnol). Routes traversant un domaine et convergeant vers le batey.

Guardieros (espagnol). Gardes postés dans des petites cabanes à l'entrée des sucreries et faisant office de porteurs.

Grillete (espagnol). Manilles qui variaient de simples chaînes et cadenas attachés aux chevilles ou aux poignets à des poignets ou à des types attachés à un gros rondin.

Hacendado (espagnol). Propriétaire de terres ou de biens.

Horma (espagnol). Moule conique utilisé pour sécher et égoutter le sucre cristallisé dans la salle de purge.

Ingenio (espagnol). Moulin à sucre composé de diverses parcelles et structures dédiées à la production de sucre, aux services complémentaires et aux logements.

Mampostería (espagnol). Murs faits de pierres, de moellons et de mortier à base de chaux.

Maquinista (espagnol). Machiniste ou ingénieur chargé d'un moulin et de ses machines.

Maestro de obras (espagnol). Bâtitteur le plus haut placé dans le Cuba du XIXe siècle, chargé de dessiner les plans et de superviser la construction.

Mayoral. (espagnol) Dirigeants chargés de surveiller les esclaves, d'exiger le travail et de faire respecter la discipline.

Mayordomo (espagnol). Comptable qui tenait les comptes et supervisait les magasins, les produits, les matériaux pour le travail et les provisions pour la consommation.

Mudéjar (espagnol). Style aux racines médiévales arabes.

Mediopuntos (espagnol). Éventails de vitraux colorés placés dans l'arche ronde d'une fenêtre ou d'une porte.

Multos (espagnol). Personnes d'ascendance noire et blanche.

Murs d'Embarrado (espagnol). Mur fait d'un mélange boueux de terre, d'argile, d'eau et d'herbe, recouvrant un réseau de tiges verticales et horizontales liées par des lianes.

Orisha (espagnol). Dieux ou esprits africains.

Palenque (espagnol). Communauté d'esclaves en fuite.

Maison à patio (espagnol). Premier schéma d'architecture domestique développé à La Havane à partir du siècle, dans lequel la maison se tourne vers l'intérieur, en organisant tous les espaces autour d'un petit patio central rectangulaire.

Péninsulaire (espagnol). Originaire d'Espagne.

Persianas francesas (espagnol). Volets français à lamelles.

Plaza de armas (espagnol). Place principale des villes coloniales hispano-américaines.

Portada (espagnol). Façade principale d'un bâtiment ; entrée monumentale.

Portal (espagnol). Portique ou galerie frontale.

Potrero (espagnol). Terrain ou zone d'élevage.

Quinta (espagnol). Villas d'été ou palais urbains construits en dehors des villes, en retrait de la rue, avec un portique frontal et des jardins environnants.

Rejas (espagnol). Grilles en fer des portes et des fenêtres.

Chaise Rejilla (espagnol). Type de chaise dont le dossier est tressé en paille ou en osier.

Sala (espagnol). Salon ou espace formel utilisé pour recevoir les visiteurs et présenter les meubles et les peintures murales.

Santería (espagnol). Religion synchrétique cubaine qui combine les croyances de l'Afrique de l'Ouest et de l'Église catholique romaine.

Santero ou Santera (espagnol). Prêtre ou prêtresse de la Santería.

Tablero portes et fenêtres (espagnol). Style caractérisé par la répétition rythmique de 3 à 5 planches de bois.

Taíno (espagnol). Population indigène des îles des Caraïbes à l'arrivée des Espagnols au XVe siècle.

Tambor (espagnol). Tambour.

Tejar (espagnol). Usine de fabrication de tuiles plates et de poteries.

Trapiche (espagnol). Moulin à sucre primitif, généralement actionné par des animaux.

Tumbadero (espagnol). Section spéciale de flagellation dans les sucreries cubaines.

Vara (espagnol). Ancienne unité de longueur espagnole très répandue en Amérique latine, variant de 81 à 109 centimètres environ. (32 à 43 pouces).

Vernaculaire. Architecture réalisée par des personnes sans formation en design, utilisant des matériaux locaux et répondant à l'environnement, à la culture et à l'identité locale.

Volanta (espagnol). Voiture élégante et commune tirée par deux chevaux au XIXe siècle à Cuba.

Yagua (espagnol). Feuille de palmier utilisée pour le chaume.

Zafra (espagnol). Période de récolte de trois à quatre mois, qui commence en janvier (ou fin décembre) et se termine en avril (ou mai).

2- Chronologie de la traite des esclaves en Amérique et à Cuba ; étapes importantes de l'interdiction de la traite des esclaves et de l'abolition définitive de l'esclavage. .

1761 Occupation de La Havane par les Britanniques, une forte incitation au commerce des esclaves.

1777 Le Vermont intègre l'abolition de l'esclavage dans sa constitution.

1778 Aux États-Unis, les premières lois accordant la liberté aux personnes asservies qui acceptent de s'engager dans l'armée.

1780 La Pennsylvanie adopte une loi visant à abolir progressivement l'esclavage.

1783 Abolition de l'esclavage dans le Massachusetts.

1784 Les États de Rhode Island et du Connecticut décident d'abolir l'esclavage.

1789 Décret royal du 28 février, libère la traite des esclaves dans les colonies espagnoles.

1791 23 août, soulèvement des esclaves noirs dans la partie nord de la colonie française de Saint-Domingue.

1793 Abolition de l'esclavage à Saint-Domingue.

1794 Décret de la Convention nationale française abolissant l'esclavage.

1801 Toussaint Louverture occupe la partie orientale espagnole de l'île de Saint-Domingue où il proclame l'abolition de l'esclavage.

1804 Haïti déclare son indépendance.

1804 Par décret royal, la Couronne espagnole étend la liberté du commerce des esclaves dans les colonies espagnoles à six ans pour les étrangers engagés dans ce commerce et à douze ans pour les ressortissants espagnols.

1807 L'interdiction de la traite des esclaves par le Royaume-Uni entre en vigueur.

1808 Les États-Unis interdisent le commerce des personnes réduites en esclavage.

1812 La conspiration abolitionniste connue sous le nom de "Conspiration Aponte" en l'honneur de son chef, l'affranchi José Antonio Aponte, se déroule à Cuba.

1814 Les Pays-Bas interdisent le commerce des personnes réduites en esclavage.

1815 Les puissances européennes réunies au Congrès de Vienne conviennent d'interdire la traite des esclaves.

1816 Simón Bolívar décrète l'abolition de l'esclavage.

1823 La conspiration abolitionniste et indépendantiste connue sous le nom de Soles y Rayos de Bolívar (Soleils et Rayons de Bolivar), issue des loges maçonniques, a lieu à Cuba.

1825 Les soulèvements d'esclaves de Sumidero et Sabanazo ont lieu à Cuba.

1831 Loi française interdisant le commerce des personnes asservies.

1843 Les soulèvements d'esclaves d'Alcancía et de Triunvirato ont lieu à Cuba.

1844 La plus grande conspiration anti-esclavagiste de l'île a lieu à Cuba. Après avoir été réprimée par les autorités espagnoles, une forte répression se déclenche cette même année, c'est pourquoi cette année est connue comme "l'année du cuir".

1845 La crainte de rébellions d'esclaves répand l'utilisation des casernes comme méthode de contrôle à Cuba.

1848 Décret abolissant l'esclavage dans les colonies françaises. Abolition de l'esclavage dans les colonies des îles Vierges danoises (Saint Thomas, Saint Jean, Sainte Croix).

1851 Abolition de l'esclavage en Colombie.

1853 Abolition de l'esclavage en Argentine.

1854 Abolition de l'esclavage au Venezuela.

1855 Abolition de l'esclavage au Pérou.

1863 Abolition de l'esclavage dans les colonies néerlandaises des Caraïbes, au Surinam et dans les îles du Sud-Est asiatique.

1863-1865 Abolition de l'esclavage aux États-Unis.

1866 Décret espagnol interdisant le commerce des personnes asservies.

1868-1878 La guerre de dix ans à Cuba, au cours de laquelle les personnes asservies qui acceptent de s'engager dans l'armée se voient promettre la liberté.

1869 Abolition de l'esclavage dans les colonies portugaises.

1880-1886 Abolition progressive de l'esclavage à Cuba.

1888- Abolition définitive de l'esclavage au Brésil.

3- Articles les plus pertinents de la loi générale pour la protection du patrimoine culturel et du patrimoine naturel, 16 mai 2022.

ARTICLE 4. Aux fins de la présente loi, sont reconnus comme patrimoine culturel les manifestations culturelles immatérielles et les biens culturels meubles et immeubles qui constituent l'expression ou le témoignage des cultures et qui sont appréciés par la communauté dans leur relation avec l'histoire, l'art, la science et la société en général.

ARTICLE 6. Les principes de protection du patrimoine culturel et du patrimoine naturel, dans le cadre de l'application de la présente loi, sont les suivants

- a) L'identité nationale, régionale et locale, qui renvoie aux particularités de chaque individu ou groupe, qui les caractérisent, les distinguent des autres et renforcent la cohésion sociale.
- b) La souveraineté culturelle, en tant que droit légitime des peuples à la création, à la jouissance, à l'enrichissement et à la protection de la culture.
- c) La diversité culturelle et naturelle, considérée comme la reconnaissance de toutes les formes et expressions culturelles, dans un contexte de plein respect de la biodiversité, de l'existence, de la composition, des fonctions et des processus évolutifs de la nature.
- d) La prospérité des citoyens, interprétée comme l'amélioration de la qualité de vie, en particulier l'enrichissement spirituel et intellectuel, fondé sur la connaissance, l'appréciation et la jouissance du patrimoine culturel et du patrimoine naturel.
- e) La participation, en ce qu'elle encourage l'action des personnes physiques et morales ; elle implique l'intégration des volontés des collaborateurs dans le but de stimuler la recherche et la communication, l'éducation à l'usage et à la jouissance, et la sensibilisation des jeunes générations.
- f) La reconnaissance, l'appréciation et la protection du Patrimoine Culturel et du Patrimoine Naturel dans la société, tout en favorisant la coopération, l'éducation citoyenne et la transmission

de ce Patrimoine aux générations présentes et futures, dans le cadre des dispositions de la législation en vigueur.

g) Le développement durable, dans l'acception du droit à la prospérité individuelle et collective, la satisfaction des besoins sans compromettre les possibilités des générations futures d'un point de vue social, économique et environnemental.

ARTICLE 10 - L'Etat, par l'intermédiaire des organes compétents, adopte des mesures spécifiques visant à attribuer au Patrimoine Culturel et au Patrimoine Naturel un rôle dans la vie collective et à intégrer la protection de ce patrimoine dans les instruments programmatiques de planification du développement économique et socioculturel de la nation, avec la prévision et l'organisation conséquentes des ressources humaines, économiques et financières.

ARTICLE 14.1 L'Assemblée municipale du pouvoir populaire et le Conseil d'administration municipal, tels que définis dans la présente loi, sont responsables de l'identification, du catalogage, de l'approbation ou de la reconnaissance, selon le cas, et de la gestion du patrimoine culturel et du patrimoine naturel de leur territoire.

2. L'assemblée municipale du pouvoir populaire et le conseil d'administration municipal s'acquittent des responsabilités susmentionnées par l'intermédiaire de la direction municipale de la culture, de ses commissions pour la protection du patrimoine culturel, du musée municipal et de la maison de la culture, qui sont chargés de l'exécution des tâches techniques du processus.

3. Ils sont également assistés, le cas échéant, par les structures provinciales de protection du patrimoine culturel et leurs commissions, le bureau de l'historien ou du conservateur lorsqu'ils existent, le système national des zones protégées et ses conseils de coordination, le système national de gestion documentaire et d'archives et ses commissions provinciales et municipales de la mémoire historique, et le ministère de l'Énergie et des Mines, assisté de l'Institut de géologie et de paléontologie, ainsi que les universités et les centres de recherche.

4. Les personnes physiques et morales peuvent contribuer avec les institutions autorisées à l'identification, au catalogage et à la proposition d'approbation du patrimoine culturel et du patrimoine naturel.

ARTICLE 16.1. L'enregistrement des manifestations culturelles immatérielles et des biens culturels meubles et immeubles en tant que patrimoine culturel et des sites naturels en tant que

patrimoine naturel est effectué par le registre central du patrimoine culturel et du patrimoine naturel conformément à son règlement.

2. Les biens faisant partie de la collection d'un musée d'État, les documents enregistrés dans le fonds d'archives de l'État et les sites archéologiques contenant des vestiges autochtones, qu'il s'agisse de découvertes documentées ou fortuites, sur terre ou sous l'eau, font partie du patrimoine culturel et sont enregistrés d'office dans le registre central du patrimoine culturel et naturel.

ARTICLE 17. La déclaration d'un bien comme patrimoine culturel ou patrimoine naturel n'implique aucun changement dans la propriété de son propriétaire ou possesseur.

ARTICLE 18.1. Le patrimoine culturel et le patrimoine naturel peuvent être déclarés patrimoine culturel ou patrimoine naturel.

ARTICLE 18.1. Le patrimoine culturel et le patrimoine naturel peuvent être déclarés respectivement patrimoine culturel de la nation et patrimoine naturel de la nation, ainsi qu'être valorisés par des catégories de reconnaissance internationale correspondant à leur typologie, leurs valeurs, leur caractère exceptionnel et leurs pratiques de gestion.

2. Les catégories de patrimoine culturel de la nation et de patrimoine naturel de la nation sont accordées pour leurs valeurs exceptionnelles au patrimoine culturel et au patrimoine naturel, respectivement, conformément aux dispositions de la présente loi et de ses dispositions complémentaires.

ARTICLE 23 - Les biens culturels immeubles sont ceux qui ne peuvent être déplacés d'un endroit à un autre sans que leur forme ou leur substance en soit altérée ; ils sont classés comme suit :

a) site, c'est l'œuvre ou le témoignage de l'action humaine et de la nature ; il peut être archéologique, historique, paysage culturel et itinéraire culturel ;

b) groupe, c'est l'ensemble des biens immeubles qui se distinguent de leur environnement par l'unité et la cohérence des éléments qui le composent et qui sont dénommés architectural, urbain et rural ;

c) construction, est toute œuvre architecturale, d'ingénierie ou sculpturale construite, reconnue par son utilisation originale comme civile, domestique, militaire, industrielle, religieuse et ornementale-commémorative, ou d'autres déterminées par le Conseil national du patrimoine culturel ; et

d) Les vestiges, c'est la partie conservée d'une construction dont les autres éléments ont disparu.

ARTICLE 28 - La valeur des manifestations culturelles immatérielles, des biens culturels meubles et immeubles et des sites naturels, est la qualité qu'ils présentent d'être porteurs de sens pour la société et d'être reconnus par elle ; les types de valeur sont les suivants :

(a) la valeur historique, c'est la qualité de témoin d'un événement ou d'un processus pertinent pour l'histoire politique, sociale, scientifique ou artistique ;

b) la valeur artistique est la qualité reconnue à l'œuvre de création qui, par ses caractéristiques formelles, sa composition, son expressivité et son habileté technique, est associée à une conception esthétique et à une époque spécifique ;

c) la valeur scientifique est celle qui se rapporte à la capacité de témoigner ou de générer des hypothèses, des questions, des schémas, des lois et des principes de l'évolution de la science et de la technologie ;

d) la valeur environnementale est la qualité des manifestations culturelles immatérielles et des biens culturels meubles et immeubles à représenter un environnement spécifique à une communauté, une période ou une région, et dans les sites naturels, c'est la capacité des écosystèmes naturels à fournir des biens et des services à la société ;

e) la valeur esthétique naturelle, qui se réfère à l'unicité du paysage et à la disposition des éléments de la nature ; et

f) la valeur sociale est celle qui se rapporte aux traditions et aux modes de vie, considérés comme l'ensemble des activités vitales et systématiques des sociétés ou de communautés spécifiques dans leur évolution.

ARTICLE 31 - L'authenticité est la condition d'un bien culturel meuble ou immeuble d'exprimer sa valeur de manière crédible et vraisemblable par des attributs tels que la forme et la conception, les matériaux et les substances, l'usage et la fonction, les traditions, les techniques et les systèmes de gestion, l'emplacement et le cadre, l'esprit et la sensibilité, ainsi que les manifestations culturelles immatérielles associées.